



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

















# LA BIBLE

---

TRADUCTION NOUVELLE

AVEC

INTRODUCTIONS ET COMMENTAIRES

PAR

EDOUARD REUSS

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

---

NOUVEAU TESTAMENT — QUATRIÈME PARTIE

L'APOCALYPSE

---

PARIS

LIBRAIRIE SANDOZ ET FISCHBACHER

G. FISCHBACHER, successeur

33, RUE DE SEINE, 33

1878

Tous droits réservés

# L'APOCALYPSE

PAR

EDOUARD REUSS

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

PARIS

LIBRAIRIE SANDOZ ET FISCHBACHER

G. FISCHBACHER, successeur

33, RUE DE SEINE, 33

1878

Tous droits réservés

31,435



# **L'APOCALYPSE**



## INTRODUCTION

---

Le livre qui occupe le dernier rang dans les éditions ordinaires de la Bible ou du Nouveau Testament, a la réputation d'être le plus difficile, le plus énigmatique de tous nos écrits sacrés. Cette réputation, bien peu méritée au fond, lui a valu le triste privilège d'être soumis à l'envi, de la part d'une multitude de gens mal inspirés, à des hallucinations exégétiques les unes plus déraisonnables et plus arbitraires que les autres, et qui n'ont abouti en fin de compte qu'à créer l'obscurité, là où le simple bon sens philologique et la connaissance des idées répandues dans la première société chrétienne auraient suffi pour faire éclater la plus parfaite lumière. L'auteur a nettement déterminé l'horizon qu'embrasse son regard prophétique, et l'on s'est obstiné à l'élargir de plus en plus et incommensurablement ; il a clairement indiqué l'époque à laquelle il composait son ouvrage, et l'on persiste à ne pas l'en croire ; il a désigné nominativement les principaux personnages du drame qu'il déroule devant nos yeux, et l'on s'arroge toujours le droit de leur substituer d'autres noms, et de transporter la scène sur un terrain de l'histoire auquel le prophète n'a pas songé. Ces manipulations aussi absurdes que téméraires ont réussi à dégoûter bien des chrétiens, et même des savants, de la lecture d'un livre qu'ils désespéraient de comprendre, et malheureusement on n'a que trop souvent rejeté

sur l'écrivain lui-même la faute de ses interprètes fourvoyés. A ceux qui, se dégageant des préjugés qu'ils peuvent avoir contractés dans leurs études antérieures, ou sous l'empire d'une tradition non contrôlée, voudront bien suivre attentivement notre exposé, nous espérons démontrer que l'Apocalypse est, pour la forme, l'une des compositions les plus intéressantes et les plus grandioses de la littérature prophétique, et quant au fond, le résumé aussi complet que lucide des espérances qui animaient les églises au siècle apostolique et qui leur donnaient la force de braver le monde et le courage de le conquérir.

## I.

Le mot grec qui est inscrit en tête du livre n'a rien de mystérieux par lui-même et est d'un emploi très-fréquent dans le Nouveau Testament. *Apocalypse* signifie révélation. Or, la révélation est l'acte par lequel un fait quelconque, une vérité religieuse ou morale, un événement inconnu ou futur, est communiqué par celui qui en a connaissance à quelqu'un qui l'a ignoré. En premier lieu, la révélation est donc faite par Dieu et directement ; elle peut l'être indirectement ou d'une manière médiate par l'organe d'un prophète. Par une métonymie très-naturelle, le terme de révélation s'applique aussi à la chose révélée. Ainsi la phrase : Révélation de Jésus-Christ, qui est le vrai titre de notre livre, signifie à la fois : Communication extraordinaire faite par Christ, et : Manifestation extraordinaire du Christ. C'est surtout dans ce dernier sens qu'elle est usitée dans le langage théologique des apôtres, et plus particulièrement en tant qu'il doit être question d'une manifestation future et éclatante du Seigneur pour l'inauguration de son royaume<sup>1</sup>. Enfin, la description de ce fait à venir formant le sujet même de l'ouvrage que nous allons étudier, celui-ci, par voie d'abréviation, a fini par être nommé l'Apocalypse, tout court, au lieu de : Livre de l'apocalypse, ou de la réapparition du Christ ; comme nous parlons aujourd'hui d'Évangiles, là où nous devrions dire : Livres contenant l'évan-

<sup>1</sup> 1 Cor. I, 7. 2 Thess. I, 7. 1 Pierre I, 7, 13, etc.

gile ou la bonne nouvelle relative à l'avènement du Sauveur. Et de même que nous nous sommes habitués à dire : Évangile de Matthieu, au lieu de : Évangile du Christ rédigé par Matthieu, de même nous disons : Apocalypse de Jean, au lieu de : Apocalypse du Christ décrite par Jean. Cependant ces façons de parler abrégées ne datent que d'une époque postérieure au siècle apostolique.

Ajoutons encore que ce nom d'Apocalypse, comme titre d'un livre relatif aux choses finales (que ce titre ait été choisi par l'auteur lui-même, ou que l'histoire littéraire ait jugé convenable de l'employer par analogie), n'appartient pas exclusivement à l'ouvrage compris dans le canon des saintes Écritures. Il y a eu un grand nombre de compositions semblables, soit antérieures à l'ère chrétienne, soit d'origine plus récente, qui ont traité le même sujet, et plusieurs des plus remarquables nous ont été conservées. On peut donc parler d'une littérature apocalyptique, comme d'un genre particulier de la littérature prophétique, et la plupart des traits distinctifs que nous aurons à signaler plus loin pour caractériser l'Apocalypse canonique, reviennent à tous les écrits qu'on peut ranger dans cette classe. Nous n'hésiterons pas à les appeler des poèmes didactiques, en ce que, sous une forme relevant essentiellement de l'imagination (celle de la vision), ils exposent des croyances religieuses et poursuivent un but d'édification. Tous ils appartiennent à la sphère du judaïsme des derniers temps, bien que déjà les anciens prophètes en aient pour ainsi dire tracé d'avance le programme. Le livre de Daniel fut le premier modèle du genre, lequel, tout en se mettant plus tard au service des idées chrétiennes, conserva toujours les traces de son origine, et ne fut en vogue qu'aussi longtemps que les tendances ou les conceptions judaïques prévalaient plus ou moins dans l'Église. L'affaiblissement progressif de ces tendances, insensiblement écartées par l'ascendant d'une théologie plus philosophique, nous explique aussi et le revirement de l'opinion à l'égard de notre Apocalypse, et l'incertitude croissante concernant son vrai sens.

## II.

L'*avenir*, les destinées prochaines du peuple des élus et de l'humanité en général, la révolution à la fois terrible et merveilleuse qui devait changer la face du monde, voilà quelle était la grande préoccupation de beaucoup de Juifs à l'époque où commençait la prédication de l'évangile<sup>1</sup>. Cette préoccupation fut pour un grand nombre d'entre eux le principal mobile qui les conduisit vers le Christ prêché par les apôtres, et imprima une teinte particulière aux croyances de la communauté. Celle-ci, plus ou moins dominée par ce courant d'idées, risqua de perdre en sens pratique et en lucidité d'intelligence ce qu'elle pouvait gagner en enthousiasme et en force morale en face de la persécution. Pour bien comprendre la nature et surtout l'énergie de cette évolution de la pensée religieuse, il faut remonter jusqu'aux anciens prophètes d'Israël. La Providence les avait placés au milieu d'un peuple sorti à peine de la barbarie, imbu de notions encore grossières relativement à tout ce qui dépassait la sphère des besoins matériels, souffrant en même temps de tous les maux inséparables d'une mauvaise administration et d'un état d'hostilité permanente avec les voisins, enfin sans cesse exposé aux calamités nées d'un sol en partie ingrat, ou d'une nature non encore domptée par le génie de l'homme. Leur tâche était ardue, immense : elle aurait été au-dessus des forces humaines, sans cette foi inébranlable en un avenir meilleur qui les soutenait, sans cette conviction profonde que le bien voulu par un Dieu juste et tout-puissant finirait par triompher, et qu'à la suite de ce triomphe l'état social se consoliderait, une paix durable réparerait tous les maux, et la nature elle-même se renouvellerait de manière à faire disparaître toutes ses imperfections actuelles. Oui, ils attendaient tout de l'avenir, c'est-à-dire, de Dieu même. Moins l'actualité répondait à leur idéal, plus le changement désiré se présentait à leur imagination comme quelque chose de miraculeux, d'instantané. Dans le passé ils ne trouvaient point d'époque à mettre en parallèle avec la nouvelle ère qu'ils appelaient de

<sup>1</sup> Voyez pour plus de détails l'*Histoire de la Théologie chrétienne au siècle apostolique*, Livre I, chap. 10, et Livre IV, chap. 3.

leurs vœux les plus ardents, et il n'y avait guère que la figure radieuse du roi David, couvrant la nation, unie pour la première et seule fois, d'une égide de gloire et de prospérité, et grandissant encore en raison de la distance, qui leur fournissait un nom et des couleurs pour donner des contours un peu plus fermes à leurs tableaux. Car si dans leur perspective la restauration politique marchait de front avec la renaissance religieuse et morale d'Israël, si les aspirations les plus pures et les plus saintes s'alliaient chez eux aux élans patriotiques les plus ambitieux, on ne peut pas dire pourtant que leurs conceptions aient pris une forme bien arrêtée, et soient sorties du clair-obscur d'un vague pressentiment, ou d'un désir plus généreux que réfléchi. Ils ne calculaient pas avec des faits positifs ; le cœur seul les inspirait, et la froide raison n'avait pas de réserves à faire là où le ciel pouvait intervenir à tout moment.

L'effroyable catastrophe qui réduisit en cendres Jérusalem et son temple, loin d'abattre leur courage ou de laisser leur foi défaillir, paraît au contraire avoir exalté l'un et l'autre. Du moins les prophètes contemporains de l'exil se distinguent entre tous par l'énergie de leurs espérances et la brillante vivacité de leurs peintures de l'avenir. C'est que la première partie des prédications de leurs devanciers s'était tristement accomplie. Les ruines de Sion attestaient la vérité des oracles d'autrefois à l'égard de ce qu'ils avaient eu de menaçant. Pourquoi ne seraient-ils pas également vrais en ce qui concernait la restauration promise ? Ce sont les promesses de ces oracles qui, après un demi-siècle, mirent en mouvement une notable portion des déportés, et les ramenèrent en Palestine, pleins de grandes résolutions et d'illusions plus grandes encore. Des réalités à la fois douloureuses et mesquines eurent bientôt dissipé ces illusions. Tout de même la terrible leçon avait profité au peuple, et si les splendeurs du trône de David ne rayonnaient pas aux abords du nouveau temple, du moins il n'était plus besoin de prophètes pour châtier des velléités de polythéisme chez une nation désormais fidèle à son Dieu, et décidée à ne plus se confondre avec celles du dehors, mais à se rendre digne des privilèges assurés conditionnellement à ses pères. Les idées d'avenir, sans s'effacer complètement, sommeillèrent pendant quelques siècles. Les intérêts du moment, l'organisation sociale, les tendances hiérarchiques, le besoin de légalité, en détournèrent les regards.

Cependant il arriva un temps où l'on revint à la lecture des anciens. L'étude des textes fit sur bien des esprits une impression plus puissante que ne l'avaient produite autrefois les paroles chaleureuses des orateurs. Les espérances nationales redevinrent un élément important dans la vie religieuse et politique des Juifs. Elles furent d'autant plus énergiques que l'antagonisme radical entre le judaïsme et le monde païen était de jour en jour plus prononcé et mieux apprécié. La persécution religieuse, qui jamais auparavant ne s'était montrée avec un caractère aussi odieusement cruel que sous le gouvernement du tyran macédonien, ne manqua pas de donner un aliment abondant au feu qui couvait sous la cendre, et à le faire éclater avec une force bientôt irrésistible. L'indépendance fut reconquise pour un temps malheureusement bien court, trop court pour permettre à ce feu de s'éteindre tout à fait, et le joug romain, avec ses étreintes plus dures et ses froissements plus incessants, ne put que le raviver avec plus d'énergie encore. Si chez quelques-uns les espérances nationales se tempéraient par une pieuse résignation, et se manifestaient par un courage passif, par une vie d'abnégation et de patiente confiance, chez d'autres, au contraire, elles poussaient au fanatisme, et se traduisaient en rêves de vengeance et de domination. Cependant chez les uns et les autres le fond des idées s'était modifié et enrichi de nouveaux éléments. La figure du roi de l'avenir, du second David, se dessinait avec des traits de plus en plus surhumains; les anciens prophètes, ces héros de la théocratie, réapparaissent sur la scène pour lui faire cortège, ou plutôt pour annoncer sa venue prochaine et ratifier ainsi leurs brillantes prédictions d'autrefois. Le désolateur, qui avait inondé de sang les rues de Jérusalem, et placé les insignes de son culte d'abomination sur l'autel même de Jéhova, fut immortalisé à son tour par le rôle qui lui fut assigné dans le drame final et dut servir de type à tout ce que le monde païen opposerait de forces et d'horreurs à l'Oint du Seigneur. L'attente fébrile du dénouement, la haine de l'oppression, cette haine qui n'était pas satisfaite par la perspective d'une revanche momentanée et passagère, la conviction surtout que la justice éternelle ne pouvait pas laisser succomber sans aucune compensation les innombrables victimes mortes pour leur Dieu et leur foi, toutes ces causes finirent par faire surgir la croyance à la résurrection des morts et à un jugement d'outre-tombe, croyance inconnue



aux générations précédentes qui n'en avaient pas senti le besoin, ou qui du moins n'étaient pas parvenues à l'élever au-dessus d'une vague aspiration. Cette idée féconde ne tarda pas à devenir le centre et le pivot d'une théologie conjecturale et divinatoire, qui de l'école passa dans les masses. Elle servit puissamment à donner à cette théologie des formes plus précises, à en coordonner les éléments, à les systématiser. Plus l'imagination revêtait l'avenir de couleurs brillantes, plus l'impatience des croyants en rapprochait le terme. On se mit à calculer les distances qui pouvaient encore séparer le moment présent du jour suprême, et à défaut de chiffres certains, on énumérait la série des signes précurseurs de l'avènement du Messie pour mesurer les temps intermédiaires d'une manière au moins approximative.

Tout cet ensemble de croyances généreuses et de folles espérances vivait dans le peuple juif, préoccupant et travaillant les esprits, à l'époque où Jésus parut. Sa personne, ses miracles, son enseignement même, qui, sans confirmer d'une manière directe les opinions populaires, leur empruntait cependant quelquefois des formes et des images, faisaient sur le public une impression extraordinaire, et l'opposition même qu'il rencontra chez les uns paraît lui avoir fait gagner la faveur d'autant plus enthousiaste des autres. Plus d'une fois la foule allait le proclamer comme celui qu'on attendait, et sa déclaration solennelle que son royaume n'était pas de ce monde, porta un coup fatal aux convictions de plus d'un de ceux qui avaient été ses plus chauds partisans.

Nous n'avons pas besoin de poursuivre ici ce résumé historique. On sait comment la foi en la messianité de Jésus sortit victorieuse de son tombeau, plus ou moins judaïsante chez les uns, plus ou moins spiritualisée chez les autres ; comment cette foi se purifia insensiblement sous l'action de l'expérience et sous la direction de l'esprit qui avait dicté l'évangile, et comment, par des modifications successives et un travail séculaire, elle est arrivée à se dégager de l'alliage que lui avait légué la synagogue. Nous verrons tout à l'heure, en examinant de plus près le livre auquel est consacrée cette étude, que nous n'assistons encore qu'au premier début de cette lente transformation.

## III.

En abordant cette étude, la première chose que nous ayons à constater, c'est que l'Apocalypse comprise dans le recueil du Nouveau Testament n'est point l'élucubration d'un rêveur oisif et exalté, mais qu'elle répond à un besoin profondément senti de l'époque qui l'a vu naître. Son *but* est essentiellement pratique, car pour ce qui est du fond même de son enseignement prophétique, loin de contenir des révélations nouvelles et étonnantes, comme la presque totalité des commentateurs de tous les siècles se l'est imaginé, elle ne donne guère à ses lecteurs que ce que la plupart d'entre eux savaient et croyaient déjà antérieurement.

Presque au moment de la mort du maître avaient aussi commencé les tribulations de sa jeune église. D'abord, à la vérité, elles n'avaient éprouvé que quelques individus; c'étaient plutôt des tracasseries de police, et les coups sérieux et cruels ne frappaient qu'exceptionnellement soit les courageux missionnaires, soit les modestes communautés qu'ils parvenaient à organiser. Il en fut autrement vers la fin du règne de Néron. On sait les sauvages excès par lesquels ce monstre réussit à détourner de sa propre tête sur une classe inoffensive l'orage qu'avait soulevé à Rome sa folle cruauté; et il est très-vraisemblable que l'exemple donné en haut lieu et par la capitale, aura été suivi avec empressement dans l'une ou l'autre localité et surtout dans cette Asie mineure, que l'histoire apostolique nous dépeint comme plus particulièrement imbuë des superstitions du paganisme. Il est tel passage des épîtres dans lequel on est tenté de voir une allusion à de pareilles persécutions, et ce que l'Apocalypse (chap. VI et VII) dit du grand nombre des martyrs, que nous aurons à chercher de préférence dans ces régions, ne saurait être pris pour de la pure rhétorique. Ainsi les chrétiens de cette époque virent revenir les temps d'angoisse et de carnage qui avaient affligé les Juifs sous Antiochus Épiphane. Les mêmes causes produisirent les mêmes effets; la persécution exalta le courage des fidèles; la foi en la proximité de la grande manifestation du Messie, cette foi si profondément enracinée dans les esprits, devenait d'autant plus vive que la situation était plus terrible. Les apôtres eux-mêmes nourrissaient et caressaient cette espérance dans leurs

prédications et dans leurs écrits, et il n'y a presque pas de livre dans tout le Nouveau Testament qui ne l'exprime très-explicitement, et qui ne présuppose, tant chez son auteur même que chez ses lecteurs, toute la série des idées dont nous avons parlé plus haut<sup>1</sup>. On aurait bien tort de vouloir spiritualiser ces idées, de manière à réduire l'enseignement eschatologique des apôtres à cette conception abstraite, que le christianisme finirait par sortir victorieux de sa lutte avec le judaïsme et le paganisme, et amènerait ainsi une ère de vertu, de paix et de bonheur pour l'humanité régénérée. Quelque grande et belle qu'une pareille conception puisse nous paraître aujourd'hui, aux yeux de la génération d'alors elle n'aurait été qu'un bien pâle reflet de ses aspirations les plus ardentes, elle aurait été surtout impuissante à soutenir les faibles en face des cruelles épreuves qu'ils avaient à subir sans cesse. Là il fallait la perspective des phénomènes concrets et extraordinaires des derniers jours : le règlement définitif des destinées de Rome et de Jérusalem, le triomphe visible de la communauté des saints, des changements soudains et merveilleux au ciel et sur la terre, la résurrection simultanée des morts, le drame du jugement, et surtout la conviction que tout cela était imminent et ne saurait plus tarder. Voilà quelle était la disposition d'un grand nombre de croyants à cette époque de crise, qui semblait devoir décider du sort de l'Évangile. On comprend qu'au milieu de ce courant d'idées rien n'était moins étrange que l'enthousiasme prophétique qui les faisait valoir comme moyen d'encouragement, et qui, en les réunissant en faisceau, en les exposant avec suite et clarté, en leur prêtant le charme de l'allégorie poétique, et en les sanctionnant encore par toutes les réminiscences empruntées à la suprême autorité de l'Écriture, était sûr de faire passer, dans les masses on ne peut mieux préparées, les sentiments qui animaient les individus privilégiés, qui avaient fait de ces choses un sujet d'études et de méditations. En examinant notre Apocalypse avec attention, on s'aperçoit sans peine que le but de l'auteur n'a pas autant été de publier de nouvelles révélations, ou de confirmer celles qui avaient pu être écrites autrefois, que de les faire servir à l'affir-

<sup>1</sup> Matth. XVI, 26; XXIV; XXV. Marc XIII. Luc XXI. Actes I, 6. 1 Cor. XV, 51 suiv. 1 Thess. IV, 16 suiv. Hébr. X, 25. Jacques V, 7 suiv. 1 Pierre IV, 7. 1 Jean II, 18.

misement de la foi dans les églises avec lesquelles il se trouvait dans des rapports personnels. Depuis des siècles on s'amuse, on s'ingénie à trouver l'explication des prétendues énigmes du livre dans les événements de l'histoire moderne, tandis que rien n'est plus éloigné de la pensée du prophète que de satisfaire la curiosité des générations futures. Tout au contraire, c'est à la sienne seule qu'il songe; il se préoccupe exclusivement de ce qu'il y a de plus urgent pour ses contemporains, pour les ouailles confiées à sa direction immédiate. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à lire les sept épîtres adressées à sept communautés de l'Asie proconsulaire, et placées en tête du livre. Elles sont remplies d'exhortations pressantes et variées, selon les besoins locaux; elles répondent évidemment à des situations données et connues, et tout en s'appuyant sur la perspective de la fin prochaine et du compte à rendre, elles ne quittent pas le terrain de l'actualité pratique. En débutant par elles, avant de tracer ses tableaux de l'avenir, l'auteur renonce aux procédés ordinaires de la prédication, qui se plaît à réserver pour la fin l'application morale de ses théories. En ceci il fait preuve d'un grand talent littéraire et oratoire; car il rehausse ainsi l'importance des promesses qui vont suivre, et montre en même temps ce qui lui tenait le plus à cœur dans son ouvrage. On trouve d'ailleurs dans toutes les parties de celui-ci une série de sentences pratiques qui ramènent sans cesse l'attention du lecteur vers les besoins du moment, et qui lui représentent ses devoirs personnels, de manière que la conscience et la volonté se trouvent intéressées à l'étude d'un texte toujours captivant, tout autant que peuvent l'être le sentiment et l'imagination<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Chap. VI, 9 suiv.; XIII, 9 suiv.; XIV, 4 suiv., 12, 13; XVI, 15; XIX, 9; XX, 6, etc.

## IV.

Il est indispensable que nous donnions ici un aperçu du *contenu* de l'Apocalypse à ceux qui veulent se former une idée de sa composition. Nous pouvons nous borner à cet égard à un résumé très-succinct, parce que nous aurons à revenir plus loin sur les mérites littéraires du livre, et qu'une analyse plus étendue a été insérée dans un précédent ouvrage qui se trouve probablement à la disposition de beaucoup de nos lecteurs<sup>1</sup>. Du reste, le commentaire suppléera amplement à tout ce qui pourrait sembler manquer à cet exposé préparatoire.

Au début des visions apocalyptiques, nous voyons Dieu assis sur son trône et entouré d'un chœur d'anges. Devant lui est placé un livre fermé de sept sceaux, le livre de l'avenir, qu'aucune créature ne peut ouvrir. Le Christ seul y parviendra : il apparaît sous la figure symbolique de l'agneau pour se charger de ce ministère, et le prophète, spectateur de l'ouverture successive des sceaux, est mis à même de consigner par écrit ce qui se passe sous ses yeux. Car à mesure que les sceaux sont ouverts, les événements futurs inscrits d'avance dans le livre se produisent devant lui comme les scènes vivantes d'un drame. Il *voit* ce qui sera. A l'ouverture des quatre premiers sceaux se manifestent les signes précurseurs de la parousie, les calamités qui doivent affliger l'humanité dans les derniers temps. Elles sont représentées par quatre cavaliers dont l'attirail symbolise la famine, la peste, la guerre et la conquête. Après eux, arrive l'enfer, le S'éol personnifié, s'apprêtant à engloutir les victimes de ces quatre fléaux. Une scène différente s'offre à l'ouverture du cinquième sceau : les martyrs viennent demander vengeance à la justice divine ; mais il leur est répondu qu'ils auront à prendre patience jusqu'à ce que leurs frères, auxquels est réservé le même sort, l'aient subi à leur tour. Ensuite il se montre des signes terribles au ciel, des éclipses, des chutes d'astres. C'est le contenu de la page ouverte après le sixième sceau. Le septième doit nécessairement amener la fin, l'accomplissement définitif des destinées du monde. Mais ce sceau n'est pas brisé tout de suite. Une scène intermédiaire, un entr'acte, recule le dénouement final. Les

<sup>1</sup> *Histoire de la théologie chrétienne au siècle apostolique*, 3<sup>e</sup> édit., t. I, p. 435 suiv.

fidèles sont marqués du sceau de Dieu, pour ne pas être enveloppés dans les catastrophes que la colère du Juge va faire éclater sur le monde coupable. Après cela seulement l'agneau procède à l'ouverture du dernier sceau, et l'on voit apparaître sept anges munis de trompettes, pour annoncer les dernières péripéties de l'histoire. Les quatre premiers proclament les châtiments qui frapperont les quatre parties de l'univers, la terre, la mer, les rivières et le ciel, et qui feront périr le tiers des créatures. Ces quatre trompettes forment entre elles un tableau d'ensemble comme les quatre premiers sceaux et sont à leur tour séparées des trois autres par une figure particulière : celle d'un ange qui traverse le ciel pour annoncer les calamités subséquentes, comme les plus terribles. En effet, la cinquième et la sixième trompette renchérissent sur les plaies précédemment décrites ; les hommes périssent par milliers, mais les survivants ne se convertissent point. Le monde est donc mûr pour le jugement dernier. Mais avant que la septième trompette ne sonne, il y a un second entr'acte, pendant lequel le prophète est préparé, par une initiation spéciale, à recevoir la communication de ce qui reste à révéler ; en outre, une retraite est assignée aux élus qui avaient reçu le sceau de Dieu. Cette retraite, c'est l'enceinte sacrée du temple de Jérusalem, laquelle sera seule préservée de la conquête et de la profanation qui menace la ville elle-même, dont les païens resteront les maîtres pendant trois ans et demi. Pendant ce laps de temps, Moïse et Élie, les précurseurs du Christ, prêchent au peuple, mais l'Antéchrist les tue. Ils ressuscitent, et leur résurrection est le signal de la fin. La ville est en partie détruite par un tremblement de terre et beaucoup d'habitants perdent la vie, mais la masse des Juifs se convertit dans ce moment suprême. Enfin le septième ange sonne de sa trompette ; le ciel s'ouvre, et l'on voit l'arche de l'alliance, perdue autrefois dans l'incendie du temple de Salomon, apparaître comme le symbole de la réconciliation. La septième trompette doit annoncer la lutte finale et victorieuse du Christ avec les puissances du monde et de l'enfer. Le prophète commence par décrire ces puissances qui sont au nombre de trois : le diable, l'Antéchrist et le faux prophétisme. Le tableau de la lutte elle-même est précédé de trois scènes préliminaires, savoir, d'une triple proclamation faite par des anges, d'une triple représentation symbolique des châtiments célestes, et de l'apparition de sept anges tenant sept coupes

remplies des plaies de la colère divine et prêts à les verser sur le monde. Les quatre premiers anges versent leurs coupes sur les quatre parties de l'univers apocalyptique, terre, mer, rivières et ciel, et forment ainsi encore une fois entre eux un tableau d'ensemble séparé de ce qui suit par une figure de transition. Le cinquième ange verse sa coupe sur Rome, le sixième la sienne sur l'Euphrate, afin de préparer la voie à l'Antéchrist qui vient de l'orient pour ruiner la capitale de l'empire. Suit l'entr'acte, pendant lequel trois esprits impurs rassemblent les rois de la terre pour les mettre au service du démon. Enfin le septième ange verse sa coupe dans l'air et une voix céleste annonce au monde que tout délai est passé. Le prélude est terminé, l'action commence. Cette action est encore triple ; la lutte entre le ciel et l'enfer se subdivise en trois combats, suivis chacun d'une victoire de la bonne cause. Le premier combat se livre contre Rome qui est châtiée, non par la main de Dieu, qui n'a garde de se mettre en contact avec l'impure prostituée, mais par celle du roi qu'elle a rejeté, par Néron lui-même. La chute de cette reine du monde est pleurée par les mondains, célébrée par les élus. Le second combat a lieu entre le Christ et l'Antéchrist ; il se termine aussitôt par l'anéantissement du monstre et de ses satellites. Satan lui-même, l'instigateur et le soutien de celui qui vient de succomber, est enchaîné dans l'abîme pour mille ans, pendant lesquels les martyrs, admis par privilège à la première résurrection, règnent avec le Christ, à l'exclusion des autres morts. A l'expiration des mille ans, Satan est relâché ; il amène encore une fois les peuples contre la cité de Dieu, et recrute ses armées aux extrémités de la terre ; mais le feu du ciel les dévore et il est définitivement jeté dans l'enfer. C'est là le troisième et dernier combat. Suit la résurrection universelle et le jugement dernier pour tous les mortels, dont le sort est réglé d'après leurs actions consignées dans les livres de Dieu. Les uns sont précipités dans le feu éternel, les autres entrent dans la félicité de la nouvelle Jérusalem.

## V.

Ce résumé suffit pleinement pour mettre en évidence un fait très-important : c'est que le contenu de l'Apocalypse, et les croyances eschatologiques généralement répandues dans la société juive et judéo-chrétienne contemporaine, se couvrent réciproquement : le livre ne promet rien que les espérances populaires n'aient attendu depuis plus ou moins longtemps. Les idées qui avaient cours parmi les masses, ou qui avaient fait l'objet des combinaisons exégétiques des docteurs de la synagogue scrutant les textes sacrés, s'y retrouvent toutes, sans aucun changement essentiel, si ce n'est leur application constante et exclusive à la personne du crucifié, et la couleur spécifiquement chrétienne qui leur est donnée partout où cet élément pouvait modifier la pensée. Le commentaire, en citant partout les passages parallèles, fera ressortir cet accord parfait. Ainsi, à vrai dire, la forme que l'eschatologie judéo-chrétienne revêt ici, est la seule chose qui appartienne en propre à l'auteur : le fond lui était donné, en ce qu'il faisait partie de la foi publique, traditionnelle, consacrée. Le rédacteur n'en disposait pas librement ; bien au contraire, à son gré c'aurait été un sacrilège que d'y toucher, soit pour en retrancher n'importe quelle partie intégrante, soit pour y ajouter n'importe quel élément nouveau (chap. XXII, 18, 19). Ce fait doit être relevé avec force, parce que c'est sur lui qu'on basera la canonicité de cet écrit, c'est-à-dire le caractère d'authenticité du témoignage qu'il rend à la foi des églises apostoliques, caractère qui lui manquerait si nous devions n'y voir que l'expression d'une conception individuelle et subjective. Il vaut donc la peine d'étudier la *forme* de cet ouvrage, si singulier à première vue, et si intéressant presque autant à cause des innombrables extravagances des commentateurs, qu'à cause du cadre dans lequel l'auteur a su renfermer et disposer des matériaux ailleurs épars et quelquefois hétérogènes.

Et c'est par ce cadre, par cette disposition ingénieuse et artificielle des matériaux que nous commencerons, parce que c'est la qualité la plus souvent méconnue par les érudits, dont les systèmes préconçus d'interprétation avaient même quelquefois



un intérêt à n'en pas tenir compte. Nous voulons prouver que toutes les scènes décrites formaient dans l'esprit de l'auteur un ensemble, une série continue, un véritable drame enfin. Cette qualité éminente et essentielle de notre Apocalypse est à nos yeux son plus grand mérite littéraire ; c'est par elle que ce livre se distingue fort à son avantage de tous ceux du même genre. Malgré cela, elle a eu bien de la peine à s'imposer à l'esprit de la plupart de nos devanciers. Il y en a eu qui sont allés jusqu'à croire que les différentes parties de cet ouvrage ont dû être rédigées par des auteurs différents, ou du moins à différentes époques, parce qu'ils s'étaient persuadé qu'elles ne s'accordaient pas entre elles. Moins absolus dans leurs conclusions, un grand nombre d'interprètes se sont arrêtés à l'idée que l'auteur traite successivement deux sujets distincts. Selon eux, la première partie, jusqu'au onzième chapitre, s'occuperait exclusivement des destinées du judaïsme et, à partir du douzième, il serait tout aussi exclusivement question du paganisme et de sa ruine imminente. Cette opinion, fondée sur la prétendue difficulté de trouver la liaison entre les deux chapitres que nous venons de nommer, se heurte non-seulement contre des textes explicites, mais elle est en contradiction positive avec le point de vue général de l'auteur. Celui-ci ne met nulle part le judaïsme en opposition avec la foi en Christ ; il ne connaît d'autre antagonisme que celui entre les infidèles et les croyants, en réclamant même pour ceux-ci le nom de Juifs comme un titre honorifique. D'autres enfin, pour sauver l'unité du livre, n'ont trouvé rien de mieux que de l'expliquer d'un bout à l'autre, soit par les dernières péripéties de l'histoire de Jérusalem, soit par les catastrophes dont Rome devait être menacée. Mais ces deux systèmes d'interprétation nécessitent encore une série de hardiesses exégétiques par lesquelles le texte est violenté en maint endroit.

L'agencement de l'ensemble est pourtant assez facile à trouver par une analyse non prévenue. Notre Apocalypse veut décrire les événements qui, dans un avenir rapproché, doivent annoncer la fin des temps, et les grandes révolutions à la suite desquelles le règne glorieux du Christ s'établira sur la terre et changera du tout au tout la face du monde. Toutes les scènes de détail que le prophète fait passer sous les yeux de ses lecteurs se rattachent à un seul et même fil chronologique, qui ne se rompt nulle part, qui ne se replie jamais sur lui-même pour former des lignes

parallèles et ramener ainsi sous de nouvelles formes des faits une fois déjà prédits, mais qui progresse toujours, jusqu'à ce qu'il aboutisse au terme final. Ce terme, l'auteur le perd si peu de vue, que déjà dans son prologue il en fait pressentir tous les éléments essentiels. Le commencement, c'est la situation historique donnée par l'époque de la rédaction de l'ouvrage ; la fin, c'est la consommation du siècle, le jugement dernier, la nouvelle Jérusalem. Tout ce qui se place entre ces deux extrémités, ce sont autant d'incidents de l'histoire de l'avenir prochain, des phases d'un développement progressif qui ne dévie jamais de la direction imprimée aux destinées de l'humanité par les décrets célestes prêts à s'accomplir. L'un des faits principaux de cette évolution continue, c'est la purification de la ville sainte ; un autre, c'est la ruine de Rome. Ce sont là, nous le répétons, de simples incidents, qui viennent l'un après l'autre occuper la place que l'ordre providentiel leur assigne ; ils ne s'excluent pas l'un l'autre comme on l'a prétendu, mais ils n'ont pas davantage l'importance prépondérante qui en ferait l'objet capital de la prophétie.

Nous revendiquons donc pour l'auteur de l'Apocalypse le mérite d'avoir su introduire l'unité dans la grande variété d'idées eschatologiques qui circulaient à son époque dans le monde juif et judéo-chrétien. Mais nous lui en reconnaissons un autre encore : c'est d'avoir su combiner artistement cette multitude d'éléments divers, et réunir cette bigarrure d'images et de symboles en un tableau tel, que son livre est un véritable chef-d'œuvre, autant par la lucidité de l'exposition, que par l'élégante symétrie de l'arrangement. Tout s'y dispose et s'y enlance au moyen d'un mécanisme on ne peut plus simple. Alternativement les nombres 3 et 7 déterminent le cadre des tableaux, et l'attention du lecteur est excitée et soutenue jusqu'au bout par l'ingénieuse méthode de faire sortir de la dernière scène de chaque acte, par une espèce de rayonnement ou d'éclosion (s'il nous est permis de nous servir de ce terme), une nouvelle série de scènes qui occupent l'imagination sans la fatiguer et dont les vives couleurs renchérissent sur celles employées précédemment. Le tableau qui va suivre donnera à nos lecteurs une idée nette de la chose. Nous n'y comprendrons que l'Apocalypse proprement dite. Il a déjà été dit qu'elle est précédée d'un prologue et suivie d'un épilogue sur lesquels nous aurons à revenir.

## PLAN DE L'APOCALYPSE.

A. Le théâtre. Chap. IV.

B. Le livre de l'avenir. Chap. V.

C. L'ouverture des sceaux. Chap. VI suiv.

I-IV. Les quatre premiers sceaux formant un tableau d'ensemble  
Chap. VI, 1-8.

V. Le cinquième sceau. Chap. VI, 9-11.

VI. Le sixième sceau. Chap. VI, 12-17.  
Entr'acte. Chap. VII.

VII. Le septième sceau. Chap. VIII, 1 suiv.

1-4. Les quatre premières trompettes formant un tableau d'ensemble. Chap. VIII, 6-13.

5. La cinquième trompette. Chap. IX, 1-12.

6. La sixième trompette. Chap. IX, 13-21.  
Entr'acte. Chap. X, XI, 1-14.

7. La septième trompette. Chap. XI, 15 suiv.

a. Apparition des puissances hostiles.

1) Premier adversaire. Chap. XII, 1-17.

2) Second adversaire. Chap. XII, 18 - XIII, 10.

3) Troisième adversaire. Chap. XIII, 11-18.

b. Annonce de la lutte suprême.

1) Préservation des fidèles. Chap. XIV, 1-5.

2) Menaces contre les infidèles.

a) Triple prédiction. Chap. XIV, 6-13.

b) Triple symbole. Chap. XIV, 14-20.

c) Triomphe anticipé des élus. Chap. XV, 1-4.

3) Prélude de la catastrophe finale. Chap. XV, 5 suiv.

a-d) Les quatre premières coupes formant un tableau d'ensemble. Chap. XVI, 2-9.

e) La cinquième coupe. Chap. XVI, 10, 11.

f) La sixième coupe. Chap. XVI, 12.

Entr'acte. Chap. XVI, 13-16.

g) La septième coupe. Chap. XVI, 17-21.

c. Le dénouement.

1) Premier engagement.

a) Combat. Chap. XVII.

b) Triomphe. Chap. XVIII.

c) Espérance. Chap. XIX, 1-10.

## 2) Second engagement.

- a) Combat. Chap. XIX, 11-21.
- b) Victoire. Chap. XX, 1-3.
- c) Repos. Chap. XX, 4-6.

## 3) Troisième engagement.

- a) Combat. Chap. XX, 7-10.
- b) Jugement. Chap. XX, 11-15.
- c) Royaume céleste. Chap. XXI-XXII, 5.

On peut signaler des dispositions analogues dans le prologue et l'épilogue. Le premier, par exemple, comprend : 1° le titre du livre avec épigraphe, 2° la dédicace aux églises de l'Asie proconsulaire, 3° la scène préparatoire aux révélations contenues dans le corps du livre. Cette scène, à son tour, comprend : a) une vision, b) une mission, c) une adresse aux églises. Cette adresse est septuple, selon le nombre des églises nommées dans la dédicace. Chacune de ces sept lettres commence par une formule désignant le Christ comme la personne qui y parle ; elle contient ensuite des exhortations diverses selon les besoins de chaque localité, et se termine par une promesse spéciale relative à l'état final. Les formules qui désignent le Christ sont empruntées toutes au portrait qui est tracé de lui dans la vision précédente ; et les promesses de leur côté anticipent sur la description de la félicité éternelle contenue dans le dernier tableau du livre. Ainsi tout se lie, tout se combine et se suppose d'un bout à l'autre, et nous avons lieu d'être étonnés qu'autrefois on ait pu faire à cette Apocalypse le reproche d'offrir un décousu dans lequel on cherchait vainement à s'orienter.

## VI.

Si, à l'égard de la forme de l'Apocalypse, de la richesse de son cadre, de ses combinaisons ingénieuses, qui réunissent les beautés de l'épopée à celles du drame, nous n'avons que des éloges à décerner à l'auteur, que nous devons reconnaître comme le créateur de son ouvrage, nous aurons à faire quelques réserves au sujet d'autres éléments de l'appréciation littéraire où il n'a point le mérite de l'*originalité*.

Disons d'abord, et en deux mots seulement, que la presque totalité des images employées dans le cours du livre, tout ce qui

pourrait s'appeler décor, est copié dans les textes des prophètes de l'Ancien Testament. Les exceptions sont rares et, il faut l'avouer, elles sont en même temps ce qu'il y a de moins distingué dans le genre. Ce sont surtout les livres d'Ézéchiél et de Daniel qui ont été pour le prophète de Patmos une mine amplement exploitée : mais on n'a pas de peine à s'apercevoir qu'il a aussi étudié et utilisé les autres, et il n'y a pas jusqu'au livre d'Hénoch auquel il n'emprunte des couleurs. Généralement ses symboles s'expliquent d'eux-mêmes, surtout pour des lecteurs familiarisés avec le style figuré des anciens prophètes. Quelquefois cependant ce n'est pas le cas, surtout quand il a plu à leur imitateur d'y joindre des images de sa propre invention : alors il a soin d'ajouter la clef à l'énigme, ce qui peut choquer le goût tout en venant en aide à l'intelligence. Le commentaire signalera partout les passages parallèles sur lesquels l'auteur a calqué ses tableaux.

Notre seconde remarque portera sur le goût qui a inspiré ce genre d'exposition ou d'enseignement, soit dans son ensemble, soit dans ses détails. A cet égard, l'Apocalypse est dans une dépendance absolue de ses modèles. Il va sans dire que nous aurions grand tort de vouloir appliquer à ses peintures la mesure des principes de l'art européen. Elle est née dans un autre milieu, sous un autre ciel ; elle relève des lois ou traditions littéraires de la nation dont elle reproduit les conceptions. Nous ne devons pas y chercher la sévère beauté, les formes pures de la poésie classique, et encore moins les gracieux contours, les tableaux pittoresques tracés par le romantisme moderne. Nous l'avons dit ailleurs : c'est le souffle brûlant de l'Orient qui anime ses figures ; c'est une imagination sans frein qui sacrifie partout la grâce à la hardiesse, la proportion au besoin de frapper et d'éblouir, et qui, travaillée par le désir de sortir des bornes de la prosaïque réalité, ne recule pas devant ce qui nous semble grotesque et repoussant. Ce qui donne surtout à cet ouvrage sa physionomie particulière, ce sont des prosopopées sans nombre, les unes plus audacieuses que les autres ; les idées abstraites y revêtent des corps, et se présentent, si ce n'est palpables, du moins visibles, aux yeux étonnés du spectateur qui les contemple avec une curiosité mêlée de terreur. Avec tout cela, les descriptions ne sont pas nettes et lucides ; la draperie est plus nuageuse encore que grossière, les contours des images sont vagues et flottants, et

tous les essais qu'on a faits, par exemple dans de nombreuses bibles illustrées du seizième siècle, de peindre les scènes de l'Apocalypse, ont d'autant plus sûrement abouti à des caricatures qu'on s'en est plus fidèlement tenu au texte. On aurait dû s'interdire cette application de l'art à ce qui appartient proprement au monde de l'abstraction ; on n'aurait pas dû oublier qu'on n'a ici affaire qu'à des idées, symbolisées tant bien que mal, et non à des photographies de la nature. Comment veut-on peindre cet ange du dixième chapitre, qui a la nuée pour vêtement et l'arc-en-ciel pour couronne, dont la face est celle du soleil et dont les jambes sont des colonnes de feu ? Qui oserait représenter au crayon ce Christ de la bouche duquel sort une épée et dont la main tient sept étoiles ? Quel effet peut produire la figure d'un agneau avec sept cornes et sept yeux, qui vient prendre un livre pour l'ouvrir ? Ne voit-on pas tout de suite que chaque trait dans un pareil tableau a sa signification idéale à part, et que plus on s'arrête à la singularité des formes et de leur combinaison, plus on risque de perdre, en même temps que l'idée, le seul intérêt véritable qui puisse nous réconcilier avec son enveloppe ?

## VII.

De tout ce que nous venons de dire sur la forme de l'Apocalypse, sur les études littéraires qui ont dû en fournir les éléments, sur les artifices employés pour en coordonner symétriquement les scènes et en déterminer l'évolution successive, enfin sur la liaison des différentes parties du livre toujours présentes à l'esprit de l'auteur, nous tirerons une conclusion qui, nous l'espérons, ne surprendra pas nos lecteurs : les *visions* dont l'ouvrage se compose sont une forme littéraire librement choisie et n'appartenant point à la réalité historique. Eh, sans doute, l'auteur a été un visionnaire, mais dans un tout autre sens que ne le voulait l'ancienne théologie. Les espérances qu'il nourrissait, et qui avaient sans doute fini par faire le fond de sa vie intérieure, pouvaient se poser devant son imagination avec une force et une clarté telles, que la certitude de l'accomplissement futur effaçait pour son esprit la distance des temps et lui faisait confondre l'avenir et l'actualité. Dans ce sens, il y a bien peu d'hommes à désirs ardents qui ne soient visionnaires de temps à autre. Mais il ne faut pas se payer de mots. Ce n'est pas dans ce sens que nos

pères ont parlé des visions du prophète de Patmos. Ils pensaient que celui-ci, pendant le temps où lui parvenaient les révélations qu'il mit plus tard par écrit, s'est trouvé dans un état d'extase ; qu'il a réellement *vu*, en spectateur passif, toutes les scènes qu'il décrit ; que son intelligence est restée entièrement étrangère à la composition de ces scènes ; en un mot, qu'il ne s'agit pas ici le moins du monde d'un travail littéraire. Il nous est impossible de nous approprier cette manière de voir. Les visions extatiques qui méritent ce nom, sont des phénomènes psychiques tout à fait différents. Nous en avons des exemples dans l'histoire de l'apôtre Paul. Elles durent peu d'instants, leur objet est un fait spécial, unique, concentré. L'impression qu'elles laissent fait voir que l'action libre et spontanée de l'esprit a été suspendue, neutralisée. Ici, au contraire, cette action est manifeste et prépondérante. On ne saurait admettre que l'auteur, en *voyant* ce qu'il décrit, n'ait pas été parfaitement maître de son sujet. Ce sujet d'ailleurs n'était pas chose nouvelle, ni pour lui, ni pour ses contemporains. Le ciel n'avait rien à lui révéler que les autres apôtres n'aient su et cru aussi : donc les visions, dans le sens théologique, étaient tout aussi superflues qu'elles seraient psychologiquement incompréhensibles. Et ce qui est vrai pour le livre que nous avons sous les yeux, le sera tout autant pour ses modèles. L'histoire de la prophétie hébraïque nous fait voir comment cette forme de l'enseignement a peu à peu remplacé les anciennes méthodes plus simples et plus populaires. Les images symboliques, qui relèvent de temps à autre les couleurs du style oratoire des prophètes antérieurs à l'exil<sup>1</sup>, sont du ressort de la rhétorique, et la psychologie n'a rien à y voir. Dans la suite, le goût de cette tournure à donner à la pensée prévalut de plus en plus. Ezéchiel et Zacharie en font un usage très-fréquent, on pourrait presque dire exclusif. Les Apocalypses, celles de Daniel la toute première, l'adoptèrent à leur tour, et c'est ainsi que nous la trouvons ici, non comme une innovation, encore moins comme un privilège personnel, mais comme un héritage national et comme une condition littéraire<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Amos VII ; VIII. Jér. I, XXIV.

<sup>2</sup> La plupart des idées énoncées dans ces derniers paragraphes ont déjà été développées dans notre *Histoire de la théologie apostolique*, au chapitre consacré à l'Apocalypse.

## VIII.

L'époque à laquelle cette Apocalypse a dû être rédigée est très-facile à déterminer. On peut même dire que celle-ci est de tous les livres du Nouveau Testament celui dont la date peut être fixée le plus exactement et même d'une manière absolue, avec le secours du synchronisme de l'histoire générale. Pourtant jusqu'à nos jours les opinions les plus diverses ont cours à ce sujet, et il n'y a pas un seul empereur romain, depuis Claude jusqu'à Adrien, sous le règne duquel on n'ait voulu placer l'origine du livre. Beaucoup de commentateurs tiennent au nom de Domitien, tant à cause d'une ancienne légende qui veut que l'apôtre ait été exilé par cet empereur dans l'île de Patmos, que surtout parce qu'on croit pouvoir épargner ainsi à l'auteur le reproche de s'être trompé dans une de ses principales prédictions. Nous convenons que nous sommes médiocrement touché de cet avantage, puisque, à vrai dire, nous n'en voyons pas une seule qui se soit réalisée.

Le livre contient deux données qui suffisent pleinement pour nous édifier sur la question chronologique. Au chap. XI il est prédit que la dixième partie de Jérusalem serait détruite par un tremblement de terre, mais que le temple serait conservé, que les habitants seraient convertis et que la ville serait dès lors le siège des élus pendant le règne millénaire. Il est évident que lorsque l'auteur écrivit cette prédiction, Jérusalem n'était pas encore détruite de fond en comble par les Romains. Mais, dit-on, au chap. XXI il est question d'une nouvelle Jérusalem : cela ne prouverait-il pas que dans l'intervalle, avant que l'auteur n'eût terminé son livre, la catastrophe avait eu lieu, et qu'il se vit ainsi obligé de changer ses combinaisons ? Plusieurs critiques ont eu cette lumineuse idée, contre laquelle nous protestons de toutes nos forces, au nom du bon sens tout autant que du texte même. Si l'auteur s'était aperçu, avant l'achèvement de son ouvrage, qu'il s'était trompé sur un point aussi capital, il aurait simplement supprimé la prédiction démentie par les faits. Et puis nous voyons à l'avant-dernière page du livre que Jérusalem est toujours debout et habitée par les membres fidèles du royaume de Christ. De plus, les détails de la description de la nouvelle Jérusalem se trouvent déjà compris d'avance dans le prologue



(chap. II, 7, 28 ; III, 5, 12, etc.), de manière qu'il est impossible de dire que cette création de la perspective apocalyptique n'est en fin de compte que du replâtrage destiné à masquer une bévue du prophète ! L'ancienne Jérusalem n'est pas détruite, elle disparaît on ne sait comment, pour être subitement remplacée par la nouvelle, comme c'est le cas pour l'univers entier. Nous maintenons donc que l'Apocalypse a été écrite avant l'an 70 de notre ère.

Une date beaucoup plus précise est indiquée par un second passage au chap. XVII. Il y est question d'un monstre à sept têtes sur lequel est assise une femme, une prostituée (c'est-à-dire une païenne et fautrice du paganisme, d'après une métaphore bien connue des prophètes). L'auteur lui-même nous dit que le monstre représente un empire, et la femme sa capitale. Les sept têtes sont sept montagnes sur lesquelles cette capitale est bâtie, et de plus sept rois, dont cinq sont déjà tombés ; le sixième règne en ce moment, le septième ne restera que peu de temps, après lui viendra un huitième qui sera l'un des sept autres et en même temps la bête elle-même. Il ajoute que c'est là une énigme dont la solution demande de la sagacité. Malheureusement l'histoire de l'exégèse nous fait voir qu'on n'y en a dépensé que trop sans la trouver, ou plutôt pour en trouver un nombre incalculable de fausses. La science de nos jours n'y en met tout juste que ce qu'il faut et prétend avoir trouvé la vraie.

La capitale bâtie sur sept collines ne peut être que Rome, que les Romains eux-mêmes aimaient à désigner ainsi. Ses rois sont donc les empereurs romains. L'auteur écrit pendant le règne du sixième, les cinq premiers appartenant déjà au passé. Après Auguste, Tibère, Caïus, Claude et Néron, nous arrivons à Galba. Le nombre total des empereurs étant déterminé par l'analogie de celui des collines et des têtes, et la durée de l'empire depuis le moment présent jusqu'à la catastrophe finale étant fixée, d'après Daniel, à trois ans et demi (chap. XI, 2, 3 ; XII, 14), et celle-ci d'une manière plus générale à un terme très-rapproché (chap. I, 3, 4 ; XXII, 6, 10), on comprend comment l'auteur a pu dire que le septième roi ne resterait que peu de temps, sans que nous soyons pour cela autorisés à penser qu'il s'agit du personnage historique d'Othon. L'Apocalypse a donc été écrite sous le règne de Galba, c'est-à-dire dans l'intervalle des deux époques où l'on a pu connaître en Asie la mort de Néron, arrivée le 9 juin 68, et celle

de Galba, tué le 16 janvier 69. On a objecté que Galba ne devait pas compter dans la série des empereurs, son règne n'ayant été qu'une usurpation éphémère. Mais cette objection est mal fondée, car nous savons que Vespasien même, qui après la mort de Galba fut l'un des compétiteurs pour la couronne, envoya son fils à Rome, complimenter le nouvel empereur, pendant qu'il continuait la guerre de Judée. Si le commandant supérieur de l'Asie, le personnage le plus important en ce moment dans tout l'Orient romain, a reconnu le nouvel empereur, un obscur chrétien d'Éphèse n'aura pas contesté la légitimité de fait de son pouvoir.

D'ailleurs, la combinaison chronologique que nous adoptons ici est encore confirmée par ce qui est dit d'un huitième roi qui sera l'un des sept. Cette singulière qualification serait l'énigme la plus inextricable, si l'histoire de cette époque ne nous en donnait une solution aussi claire que péremptoire. L'auteur veut dire que l'un des sept reviendra une seconde fois comme huitième. Déjà auparavant (chap. XIII, 3) il avait dit dans le même sens que l'une des sept têtes avait été blessée à mort, mais que la blessure était guérie. Ce roi qui doit reparaitre, n'est évidemment pas le sixième régnant actuellement ; ni le septième, qui, dans ce cas, se succéderait à lui-même. Il faut que nous le cherchions parmi les cinq premiers. Or, l'auteur ajoute qu'il sera en même temps non plus seulement l'une des têtes, mais la bête elle-même, c'est-à-dire l'Antéchrist, la personnification de tout ce que l'enfer et le paganisme pouvaient contenir d'éléments et de forces hostiles à la cause de Christ et de son royaume. Si, comme l'un des rois, il a été précédemment déjà le persécuteur des chrétiens, il réapparaîtra une seconde fois comme un démon incarné et osera lutter contre Dieu même et son oint. Tout cela s'adapte parfaitement à l'empereur Néron, et à l'horreur que son nom inspirait à l'Église. Nous savons par des témoignages contemporains que pendant toute la durée du règne de Galba, et encore longtemps après, le peuple refusait de croire à la mort de son prédécesseur, et le croyait retiré quelque part pour préparer sa restauration. Des rumeurs populaires, concernant le prochain retour de Néron, étaient répandues en Grèce et en Asie peu de mois après sa chute ; des aventuriers en profitèrent pour tromper la crédulité du vulgaire ; les Parthes trouvèrent bon de reconnaître un Pseudo-Néron, de la part duquel ils se promettaient des avan-

tages<sup>1</sup>. Parmi les chrétiens, et sans doute par l'influence de notre Apocalypse, la croyance à l'Antéchrist Néron et à son retour à la fin des temps se maintint longtemps encore. Différents auteurs en parlent jusqu'au cinquième siècle<sup>2</sup>, et des Apocalypses plus anciennes qu'eux la confirment comme une partie intégrante de l'eschatologie judéo-chrétienne<sup>3</sup>. Mais il y a bien plus ; l'auteur lui-même le désigne nominativement à la fin du XIII<sup>e</sup> chapitre ; seulement il le fait d'une manière énigmatique qui a permis aux commentateurs de tous les siècles de battre la campagne à perte de vue, pour loger leurs propres hallucinations dans un texte suffisamment clair. Le commentaire donnera le mot de cette énigme, dont la découverte, faite de nos jours seulement, a fait disparaître la dernière obscurité de notre livre, en complétant la démonstration de l'unique système d'interprétation qui n'en ait point faussé le sens.

## IX.

Nous arrivons à une dernière question bien autrement difficile et à l'égard de laquelle la science critique est moins que jamais dans le cas de déclarer son œuvre achevée. C'est la question concernant la personne de l'*auteur*. Dans nos éditions grecques vulgaires, le livre porte le titre d'Apocalypse de Jean le théologien. Par cette formule les anciens déjà aimaient à désigner, l'auteur du quatrième évangile, lequel leur apparaissait comme le *theologos* par excellence, puisqu'il débute en établissant la base même de la théologie chrétienne, la divinité du Logos, ou du Verbe. On voulait donc déclarer que l'auteur du quatrième évangile était aussi celui de l'Apocalypse. Aussi bien cette opinion a-t-elle fini par prévaloir dans toutes les écoles, au point de devenir une espèce d'article de foi traditionnel, depuis l'époque où l'opposition ou la répugnance que l'Apocalypse avait autrefois rencontrée dans l'Église grecque, commença à céder à un mouvement contraire des esprits. De nos jours, et depuis assez long-

<sup>1</sup> Suétone, Néron. 40, 57. Tacite, Hist. I ; 2 ; II, 8, 9. Dion-Cassius, LXIV, 9, et autres auteurs cités dans l'*Hist. de la théol. apost.*, I, 442.

<sup>2</sup> Lactance, de mort. persec. 2. — Augustin, Civ. Dei. XX, 19. Sulpice Sévère, II, 367. Jérôme, ad Dan. XI, 28. Chrysostome, ad 2 Thess. 2.

<sup>3</sup> Sibyll. IV, 116 suiv. ; V, 33 ; VIII, 1-216. Vision d'Ésée éthiop.

temps, on est revenu aux doutes des premiers temps; mais en admettant la diversité des auteurs, on s'est partagé en deux camps relativement à la question de savoir lequel des deux ouvrages devait être attribué à l'apôtre, et cette question, on peut bien le dire, a été résolue le plus souvent, non d'après des arguments positifs et péremptoirs qui n'existaient guère, mais d'après l'opinion plus ou moins sympathique qu'on professait à l'égard de l'évangile. Ceux qui tenaient au caractère apostolique de celui-ci, comme de l'une des sources les plus pures et les plus importantes de la théologie chrétienne, faisaient bon marché de l'Apocalypse; ceux au contraire, qui se refusaient à reconnaître, dans le premier de ces livres, le cachet du christianisme primitif, insistaient avec beaucoup plus de force sur les titres du second, lequel se trouva ainsi, avec quelques épîtres de Paul, placé en tête des documents littéraires, d'ailleurs peu nombreux, de cette époque des débuts de l'Église.

Cette divergence dans les jugements des savants prouve à elle seule que les arguments à citer à l'appui, soit de l'une, soit de l'autre de ces deux opinions, ne sont pas trop solides, et que les dispositions subjectives des critiques qui les ont fait valoir peuvent être entrées pour beaucoup dans les conclusions qu'ils en ont tirées. En effet, nous voyons les premiers symptômes de cette incertitude se produire déjà dans l'antiquité, et par des motifs analogues. L'origine apostolique de l'Apocalypse est attestée plus anciennement que celle de l'évangile, et ce n'est que vers la fin du second siècle que les deux livres sont généralement désignés et acceptés comme des ouvrages du même auteur, savoir du fils de Zébédée; mais dès le troisième, nous remarquons un revirement de l'opinion à cet égard. L'Apocalypse est traitée, dans les pays de langue grecque, avec une défiance croissante, si bien qu'à la fin elle n'est plus même comprise dans le canon de l'Église. La raison de ce fait est assez facile à découvrir. Les idées apocalyptiques avaient fait leur temps et étaient passées de mode; on ne s'intéressait plus à des prédictions sans objet, ou démenties par les événements; tout au plus on essayait de leur conserver quelque valeur en leur attribuant, au moyen d'artifices exégétiques plus ou moins ingénieux, un sens auquel l'auteur n'avait pas songé. On alla même jusqu'à penser qu'il pourrait y avoir eu, au sujet du nom des auteurs respectifs, une confusion de deux personnages homonymes, ayant vécu tous

les deux à Éphèse, à peu près vers la même époque, l'un, l'apôtre, auteur de l'évangile, l'autre, un certain Jean, presbytre, dont il était déjà question dans l'ouvrage de l'évêque Papias d'Hiérapolis, écrit dans la première moitié du second siècle, et dont Eusèbe nous a conservé quelques fragments<sup>1</sup>. Cette hypothèse, formellement développée par l'évêque Denys d'Alexandrie<sup>2</sup>, a été reprise de nos jours par un grand nombre de savants. Cependant elle ne prévalut pas contre l'ancienne manière de voir, qui avait toujours ses partisans, et l'Église latine continua à mettre les deux livres sur la même ligne, en les attribuant tous les deux à un disciple immédiat de Jésus. Son exemple finit, quoique bien tard, par réagir sur l'Église grecque, tandis qu'en Occident, si l'on fait abstraction de l'opposition très-énergique des Luthériens du seizième siècle, l'Apocalypse a toujours été regardée comme une œuvre apostolique. Cela changea à l'époque où la critique commença son travail d'examen et de reconstruction du canon, avec des ressources, si ce n'est plus complètes, du moins mieux exploitées, et où elle adopta franchement le système de se rendre compte de la valeur des traditions par l'étude des textes mêmes auxquels elles se rapportaient.

Malheureusement cette étude, tout instructive qu'elle est à plus d'un égard, ne nous avance pas grandement en ce qui concerne la présente question. Elle nous servira à établir quelques points de repère, mais elle ne nous édifiera en aucune façon sur l'objet principal de nos recherches. L'auteur s'appelle Jean, et rien, absolument rien ne nous autorise à soupçonner ici une fraude littéraire. S'il avait usurpé un nom qui ne lui appartenait pas, il n'aurait sans doute pas manqué de se désigner d'une manière plus spéciale, d'y ajouter une qualification capable de lui donner du relief, et de justifier le ton qu'il prenait vis-à-vis des églises. Car c'est avec une certaine autorité qu'il parle, comme quelqu'un qui a le droit de se faire écouter, et qui s'attend à l'être. Or, plus ce nom de Jean était fréquent parmi les Juifs et les judéo-chrétiens, plus une épithète, une désignation plus personnelle était nécessaire, à moins qu'on ne doive supposer que celui qui pouvait se contenter d'une indication si brève et si

<sup>1</sup> Hist. eccl., III, 39.

<sup>2</sup> Ibid., VII, 25.

sèche était précisément un personnage tellement marquant et connu, que le public auquel il s'adressait savait immédiatement à qui il avait affaire. Ces considérations ont toujours semblé militer en faveur de l'opinion traditionnelle, c'est-à-dire, de l'identification de l'auteur de l'Apocalypse avec l'apôtre Jean. La même tradition voulant que celui-ci ait passé la dernière partie de sa vie à Éphèse, la métropole des églises de l'Asie pro-consulaire auxquelles l'Apocalypse est adressée, ces éléments paraissaient devoir couper court à toute hésitation. Cependant la critique fait ses réserves au sujet de cette tradition. Celle-ci est entremêlée de tant de légendes suspectes, qu'il est difficile de l'accepter comme un fait indubitable. Ainsi les auteurs qui parlent du séjour de l'apôtre à Éphèse prétendent en même temps qu'il fut cité devant le tribunal de l'empereur à Rome, et exilé dans l'île de Patmos, où il aurait eu les visions qu'il raconte dans notre livre. Or, non seulement ils ne s'accordent pas à l'égard de l'empereur qui aurait prononcé l'arrêt de bannissement, mais le fait même de cet exil n'est apparemment que le produit de l'interprétation erronée d'un passage où l'auteur parle de son séjour dans l'île. Il dit y avoir été pour la parole de Dieu et le témoignage de Jésus. Ce terme de témoignage, qui dans les écrits apostoliques désigne partout l'enseignement, et fait par conséquent ici de l'auteur un missionnaire chrétien, a été pris par les Pères dans le sens figuré, consacré plus tard, où il signifie le martyre. Et comme l'exil à lui seul ne constituait pas, au gré des idées courantes, un martyre assez distingué, on y ajouta encore l'histoire de la coupe empoisonnée (Marc XVI, 18) et de la chaudière d'huile bouillante, des effets desquelles l'apôtre aurait été miraculeusement préservé. D'ailleurs la majorité des écrivains qui nous entretiennent des faits et gestes de l'apôtre Jean à Éphèse, insistent sur ce qu'ils se seraient passés sous les règnes de Domitien et de Trajan, de sorte que leur témoignage aura d'autant moins de valeur aux yeux de l'histoire, qu'il sera plus incontestable que l'Apocalypse a été écrite trente ans auparavant, comme nous croyons l'avoir prouvé.

De ce côté-ci, il n'y a donc pas de grandes lumières à mettre à profit pour la solution du problème qui nous occupe. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il n'est pas impossible que le fils de Zébédée se soit établi à Éphèse dès avant l'année 68, pour y occuper la place laissée vacante par la mort de Paul. Mais de

cette simple possibilité il y a loin à la certitude que la tradition affichait autrefois, et dont les premiers garants à nous connus sont séparés par tout un siècle de l'époque dont il s'agit. Il importe donc de voir si les textes peuvent nous fournir des indications plus positives.

Les partisans modernes de l'origine apostolique de l'Apocalypse font surtout valoir en faveur de leur thèse le caractère religieux et moral de ce livre, qui leur semble s'accorder on ne peut mieux avec celui du disciple, tel que les anciens évangiles nous le dépeignent. Ils rappellent avec complaisance la scène de ce village de Samarie sur lequel le fils de Zébédée désirait voir tomber le feu du ciel pour le punir d'un refus d'hospitalité, et la leçon que Jésus dut lui donner à cette occasion (Luc IX, 54 suiv.). Ils allèguent cette autre scène (l. c., v. 49), où le Maître dut réprimer le zèle exclusif et polémique de son fougueux disciple qui ne voulait reconnaître aucun élément bon et utile à la cause de Dieu en dehors du cercle étroit auquel il appartenait lui-même. Ils insistent sur ce nom de fils du tonnerre qui lui fut donné à lui et à son frère Jacques (Marc III, 17), et qui ne peut avoir été choisi qu'en vue de l'impétuosité de son humeur. Ils s'en tiennent surtout à la mention qui est faite de lui dans l'épître aux Galates (chap. II, 9), et par laquelle ils prétendent établir que, longtemps après la mort de Jésus, Jean, pareil en ceci aux autres coryphées de l'église de Jérusalem, n'avait pas encore abandonné le point de vue judéo-chrétien, et ne s'était pas encore élevé à la hauteur des conceptions larges et spiritualistes de Paul. On se plaît ainsi à constater que partout où cet apôtre apparaît dans l'histoire (bien entendu, en dehors de l'évangile auquel s'est attaché son nom), il se montre imbu des préjugés de sa nation et peu exercé à mettre un frein à la violence de ses passions (Marc X, 35 suiv.). Or, tous ces traits, dit-on, ou d'autres qui en découlent naturellement, se retrouvent dans l'Apocalypse : une antipathie instinctive et invincible contre les païens, une prédilection pour le nom même de juif, prédilection telle, que ce nom y équivaut presque à celui de chrétien (chap. II, 9 ; III, 9), une affection très marquée pour le sanctuaire de Jérusalem et tout ce qui y tient (chap. XI, 1, 19, etc.), une polémique sourde mais acrimonieuse contre les principes libéraux professés par l'apôtre des gentils (chap. II, 6, 14, 20, etc.), enfin le refus, assez nettement formulé, de reconnaître à celui-ci

le titre qu'il avait l'habitude de revendiquer avec tant d'énergie (chap. XXI, 14).

Cette manière de plaider l'origine apostolique de l'Apocalypse ne tourne pas précisément, comme on voit, à l'avantage du livre et de son auteur. Cependant ce n'est pas de cela que dépend la valeur des arguments. Il convient de voir ce qu'il y a de fondé dans ces assertions, et jusqu'à quel point on est autorisé à combiner ainsi deux séries de faits, peut-être indépendants les uns des autres. Nous devons accorder que le livre de la Révélation est foncièrement judéo-chrétien : il est tout saturé d'idées nées sur le sol de la Palestine antérieurement à la prédication de l'Évangile ; aucun autre écrit du Nouveau Testament ne l'est au même degré, tant s'en faut. Nous ne critiquons pas non plus le portrait qu'on se fait de Jean d'après les passages cités des Synoptiques. Mais nous ferons remarquer que ce portrait de jeune homme, qui peut être parfaitement ressemblant pour l'époque de son stage, ne préjuge rien relativement à la période de sa maturité. La scène de l'épître aux Galates n'a pas l'importance qu'on lui donne et ne prouve rien moins qu'une animosité concentrée contre la personne de Paul, ou des tendances polémiques contre sa prédication. D'un autre côté, on exagère positivement la portée de certaines phrases de l'Apocalypse, quand on veut y reconnaître des attaques peu voilées contre ce même apôtre ; on ferme trop volontiers l'œil sur un grand nombre d'autres passages, dans lesquels la porte du royaume de Christ est largement ouverte aux hommes de toute nation, ou qui proclament des principes de théologie évangélique non seulement très-rapprochés de ceux de Paul, mais formulés au moyen de termes qu'on dirait empruntés à ses épîtres. Nous avons ici principalement en vue les endroits qui nous font connaître les convictions de l'auteur relatives à la personne du Christ et à l'œuvre de la rédemption, et que nous avons analysés ailleurs.

Les observations que nous venons de faire n'ont pas eu pour but de prouver que l'apôtre Jean ne saurait être l'auteur de notre livre ; elles doivent seulement faire voir que le procédé suivi par une certaine école contemporaine, pour établir la thèse affirmative, n'a pas ce caractère de démonstration rigoureuse et irréfragable que ses défenseurs ont bien voulu lui attribuer. La question n'est pas plus avancée par ce nouveau genre d'argumentation, et il s'agit de savoir s'il nous reste quelque autre issue pour sortir d'embarras.



Nous renonçons pour le moment à discuter un autre élément de critique dont on s'est beaucoup occupé depuis une série d'années, la comparaison entre l'Apocalypse et le quatrième évangile. Quand cette comparaison aboutissait, pour ceux qui la faisaient, à la conviction qu'il existait entre ces deux ouvrages, si ce n'est une homogénéité parfaite, du moins une parenté telle, qu'elle rendait l'unité d'origine probable, les arguments qu'on pouvait faire valoir en faveur de l'apôtre comme auteur de l'évangile profitaient aussi à l'Apocalypse. Dans le cas contraire, la solution de la question, dans l'un ou dans l'autre sens, relativement au premier de ces livres, semblait devoir amener plus directement la réponse à donner au sujet du second. Nous reviendrons sur cette question quand nous parlerons de l'évangile, mais nous devons déclarer d'avance que nous n'en tirerons pas de grandes lumières pour ce qui concerne celle dont nous nous occupons aujourd'hui ; car on n'arrivera jamais à démontrer la nécessité d'admettre l'unité d'auteur, comme on peut le faire par exemple à l'égard du troisième évangile comparé aux Actes, et quelle que soit l'opinion qu'on se forme de l'origine du quatrième évangile, cela ne saurait préjuger la solution de l'autre partie du problème.

Il reste cependant quelques considérations à faire valoir qui sont peut-être de nature à peser davantage dans la balance de la critique. Et d'abord il nous semble que l'auteur de l'Apocalypse, bien qu'écrivant à une époque où plusieurs des Douze peuvent encore avoir été en vie, se place à distance d'eux, soit quant au temps, soit quant à la dignité. Nous ne voulons pas trop insister sur le passage chap. XVIII, 20, où il leur adresse la parole directement, en les mettant à côté des prophètes : car il comprend dans la même allocution les fidèles en général, dans le nombre desquels il se trouve nécessairement lui-même. Mais il y a un autre passage auquel nous reconnaissons une plus grande importance. Au chap. XXI, où il est fait une description splendide de la nouvelle Jérusalem, il dit au v. 14 que les murailles de la ville sont assises sur douze pierres fondamentales, et que sur ces pierres sont inscrits les noms des douze apôtres. Nous avouons qu'il nous répugne d'admettre que l'un des Douze se soit décerné à lui-même un si grand honneur (comp. 1 Cor. III, 11) et ait affiché ainsi un sentiment si peu en harmonie avec les grands principes éloquemment et heureusement proclamés par son

maître<sup>1</sup>. Il est vrai qu'on nous oppose ici un mot de Jésus qui semble autoriser d'avance des prétentions de ce genre<sup>2</sup>, ainsi que l'ambition bien documentée de celui qui s'en serait prévalu<sup>3</sup>. Mais cette ambition n'a-t-elle donc pas été réprimandée immédiatement? Et ce mot de Jésus, en supposant qu'il ait été prononcé dans ces termes, pouvait-il donc être pris à la lettre par quelqu'un qui devait savoir combien peu la plupart de ses collègues (sans parler de Judas !) avaient de titres pour s'en attribuer le bénéfice? Plus nous y réfléchissons, plus ces douze noms inscrits sur les murs de la nouvelle Jérusalem, tout en trahissant chez l'auteur ce judéo-christianisme pour lequel l'apostolat des Douze était une dignité supérieure et un privilège exclusif, le placeront dans une sphère et à une distance où l'on devait avoir l'habitude de reconnaître l'une et l'autre avec déférence et sans jalousie.

Voici un autre passage auquel on contestera peut-être la force probante, mais que nous nous permettrons pourtant de signaler à l'attention des lecteurs. Dans le premier chapitre, l'auteur nous décrit l'apparition du Christ révélateur qui l'a choisi pour son organe. Nous comprenons que le portrait qu'il donne de sa personne resplendisse d'un éclat céleste et ne rappelle en rien les formes modestes de la réalité historique. Il y a cependant là un trait qui nous a toujours frappé. Le Christ est représenté comme un vieillard à cheveux blancs. Comment nous expliquer cette singulière métamorphose? Si l'auteur avait vécu dans l'intimité de Jésus jusqu'à sa mort, comment ses souvenirs, nécessairement toujours vivants, auraient-ils pu s'effacer à ce point, nous ne dirons pas par l'effet du temps (car cela est psychologiquement impossible), mais même devant un simple besoin d'idéaliser, en supposant que la barbe blanche fût un attribut indispensable dans le costume du Messie? Nous nous bornons à poser la question, car c'est là une affaire de pure appréciation subjective. Mais nous n'avons pas besoin de nous arrêter à ce petit détail. Nous demanderons tout simplement comment un homme qui a vécu avec Jésus pendant des années pouvait être amené à le représenter sous la figure d'un animal, d'un agneau, ou plus exactement d'un jeune béliet? Nous comprenons parfaitement

<sup>1</sup> Matth. XX, 26, 27 ; XXIII, 11. Marc IX, 35. Luc XXII, 26, etc.

<sup>2</sup> Matth. XIX, 28. Luc XXII, 30.

<sup>3</sup> Matth. XX, 20. Marc X, 35.

l'emploi d'une telle image comme métaphore (év. de Jean I, 29); nous connaissons aussi la hardiesse de la symbolique orientale qui ne recule pas devant les formes les plus étonnantes quand il s'agit de donner un corps à des faits abstraits : mais ce que nous ne concevons pas, c'est qu'une pareille forme ait pu être choisie par quelqu'un pour qui le Seigneur n'était point un personnage purement idéal, mais un homme qu'il avait entendu, vu de ses yeux, contemplé et touché de ses mains (1<sup>re</sup> ép. I, 1).

Cependant nous n'insistons pas sur ces scrupules peut-être exagérés ; nous avons hâte d'arriver à une dernière considération qui nous semble être de beaucoup la plus importante. C'est celle qui résulte du contenu général de l'Apocalypse, de sa tendance, de son esprit, comparés à l'enseignement bien documenté de Jésus. D'après celui-ci, l'Évangile devait opérer une transformation morale de l'humanité afin de préparer de loin l'ère nouvelle de la paix et du bonheur : ici, comme si toute cette éducation était déjà terminée — et l'auteur a soin de nous dire qu'elle ne l'est pas (chap. II ; III) — il n'est question que de coups frappés, de révolutions brusques, on serait tenté de dire de changements de décors, comme ils se voient dans une salle de spectacle. La promesse authentique avait déclaré que la fin, le glorieux triomphe de la vérité et de la justice, n'arriverait que lorsque la bonne nouvelle aurait été prêchée par toute la terre, à tous les peuples : l'auteur de l'Apocalypse, au lieu d'aller continuer une besogne à peine commencée, attend pour le lendemain ce qui devait être le fruit d'un long et pénible travail. Jésus avait appelé de tous ses vœux des ouvriers actifs et dévoués : le tableau apocalyptique nous en montre un nombre considérable, mais ce ne sont pas des missionnaires employés à défricher des terres incultes, à planter, à arroser les champs de leurs sueurs, ce sont des anges déjà occupés à séparer l'ivraie du bon grain. Le maître avait comparé les progrès de son œuvre à la croissance lente, graduelle, imperceptible du grain de sénévé : le disciple impatient fait sortir de terre l'arbre entier comme par un coup de baguette. Le fils de Dieu avait déclaré ne pas pouvoir dire la durée du temps qui s'écoulerait avant l'accomplissement de son œuvre : et le crayon de son auditeur calcule le nombre peu considérable de jours et de mois après lesquels tout serait consommé<sup>1</sup>. Si l'Apoca-

<sup>1</sup> Comp. le 10<sup>e</sup> chap. du second livre de l'*Histoire de la théologie chrétienne au siècle apostolique*.

lypse était le résumé fidèle des espérances léguées à l'Église par son fondateur, il faudrait bien avouer que celle-ci a dû puiser à quelque autre source ce qui a fait sa force d'expansion et ce qui a assuré son avenir. On n'échappe à cette conséquence qu'en substituant au sens propre du texte une interprétation prétendue spirituelle, mais en vérité tout arbitraire et d'avance condamnée par l'auteur lui-même, qui répète à tout instant qu'il veut être compris à la lettre<sup>1</sup>, et dont les consolations n'auraient point eu de valeur si elles ne s'étaient adressées à ses contemporains. Ce sont sans doute les considérations que nous venons de développer qui ont d'abord engagé les Pères grecs à se jeter dans le système des allégories pour échapper au chiliasme, et qui ont fini par leur faire éliminer tout à fait l'Apocalypse du canon de leurs églises. Aurons-nous besoin de dire que jamais ils n'auraient pu aller aussi loin, si la tradition relative à l'origine apostolique du livre avait été aussi solidement établie qu'on se le persuade communément ?

En somme, il y a donc à dire qu'une entière certitude ne peut être obtenue à l'égard de la question de l'auteur ; pour notre part, nous penchons pour l'opinion qui voit dans ce Jean, lequel dit avoir composé l'ouvrage, quelque homonyme de l'apôtre ; mais les données historiques qui nous sont parvenues sur les personnes plus ou moins influentes en Asie mineure, à l'époque dont il s'agit ici, sont trop peu complètes pour nous permettre de franchir la limite des simples conjectures. Nous faisons grâce à nos lecteurs de celles auxquelles s'est exercée la sagacité des critiques modernes.

## X.

Nous avons l'habitude de joindre à chaque volume de notre ouvrage la liste des commentaires qui ont paru sur la même partie du texte, tant en France qu'en Allemagne, dans le courant de ce siècle. Nous renonçons à ce procédé en ce qui concerne l'Apocalypse. Le catalogue des écrits qu'il faudrait enregistrer est tellement riche, et leur valeur est en raison inverse de leur nombre, que nous ne voyons pas la moindre utilité pour nos lec-

<sup>1</sup> Chap. I, 1, 3 ; II, 5, 16 ; III, 11 ; XI, 14 ; XXII, 6, 7, 10, 12, 20, etc.

teurs à cette énumération. Nous ne mentionnerons donc, à la dernière page de ce volume, que la très-courte série de ceux qui ont réellement rendu des services à la science et à l'histoire de la théologie chrétienne.

Cependant il ne sera pas hors de propos de faire connaître ici succinctement les différents *systèmes d'interprétation* de l'Apocalypse, qui ont tour à tour prédominé dans les écoles et qui, en partie, sont encore aujourd'hui préférés et préconisés par un certain nombre d'écrivains. Nous sommes d'autant plus dans le cas de leur consacrer quelques lignes, que nous n'avons en aucune façon l'intention d'y revenir dans le commentaire et de nous donner la peine de les examiner à fond ou de les réfuter. De fait, l'histoire de l'interprétation de ce livre et de ses destinées, dans le sein de l'Église, est l'un des chapitres les plus curieux de l'histoire ecclésiastique, et en même temps (il faut bien le dire) de celle des égarements de la raison humaine. Il n'y a guère eu au monde de problème littéraire pour la solution duquel on ait dépensé autant de sagacité, d'érudition et de temps, que pour celui de retrouver la clef de cette prophétie, faussement considérée comme seule et unique dans son genre dans toute la Bible. Ce fait, d'ailleurs, n'a rien de surprenant. Deux ans à peine après la composition de notre apocalypse (qui, comme nous l'avons dit, n'a été ni la première ni la dernière dans la littérature juive et chrétienne), il survint des événements, lesquels, tout en rentrant, jusqu'à un certain point, dans le cercle des idées qui en faisaient le fond, lui donnèrent cependant un éclatant démenti. Les trois ans et demi se passèrent, et Jérusalem, au lieu de devenir la demeure des croyants et des saints, ne fut plus qu'un monceau de ruines. Rome ne fut pas détruite par l'Antéchrist, mais resta la capitale d'un puissant empire, auquel, après une courte période de secousses et de hontes, une série de princes sages et éclairés, comme l'histoire n'en connaît guère de pareille, assura pour près d'un siècle et la paix au dehors et la prospérité au dedans. Les cieux ne s'ouvrirent pas, la nature continua sa marche régulière : le prophète avait été trompé par l'ardeur de ses désirs. Il en résulta que les uns rejetèrent son livre purement et simplement, sans autre forme de procès, tandis que les autres, fascinés par l'autorité qu'il s'attribuait lui-même, songeaient à lui prêter un sens qui devait le soustraire à l'arrêt de la critique historique. Cet expédient a été mis à profit jusqu'à nos jours, et avec des appli-

cations très-diverses, par l'exégèse apologétique. Nous allons en signaler les principales modifications.

Lorsque les croyances judéo-chrétiennes, relatives aux choses finales, et avec elles l'attente du règne millénaire, commencèrent à perdre leur empire sur les esprits, l'Apocalypse risqua d'être mise au rebut et, de fait, plus d'un théologien dans les deux Églises, mais surtout en Orient, ne la comprit plus parmi les livres canoniques. Elle aurait probablement disparu du recueil sacré, dès lors et pour toujours, si l'école d'Alexandrie, plus philosophique que positive, ne l'avait réhabilitée, en la dépouillant de tout ce qui rappelait les aspirations passablement sensuelles, pour ne pas dire grossières, de l'eschatologie juive. On ne voulait plus y voir que des allégories morales et religieuses, des enseignements dont le spiritualisme, à la fois spéculatif et pratique, s'était revêtu de formes concrètes et de couleurs voyantes, pour éveiller l'attention et exercer l'intelligence des esprits d'élite. Sous la main de ceux-ci, les faits particuliers qui y étaient prédits devinrent des idées générales, des vérités éternellement salutaires, et toujours réalisables. Cette théorie de l'interprétation s'est soutenue dans l'Église jusqu'à la réforme, du moins parmi les écrivains orthodoxes ; et aujourd'hui encore, bien des gens<sup>1</sup> s'en servent pour utiliser, au profit de la communauté, qu'ils ne veulent pas laisser s'égarer dans le labyrinthe des calculs chimériques, un livre qui est encore dans toutes les bibles, et, par conséquent, sous les yeux des simples tout aussi bien que dans les mains des savants.

Indépendamment de cette interprétation pratique, on en a recommandé de nos jours une autre analogue, mais qui se distingue de celle des Alexandrins par des allures plus idéales et des conceptions plus modernes. On n'a pas méconnu, comme l'ont fait les Pères grecs, l'élément prophétique du livre, mais on a cherché à le dégager de son enveloppe par trop matérielle et judaïque, pour réduire tout ce qui est dit de la parousie du Christ, du jugement et du règne millénaire, à la simple perspective du triomphe définitif de l'Évangile sur toutes les entraves que lui oppose un monde hostile<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> En France : *Notes sur l'Apocalypse, prises aux soirées de J. N. Darby*. Gen., 1850. Le Boys des Guays, *L'Apocalypse dans son sens spirituel*. Saint-Amand, 1841.

<sup>2</sup> J. Gf. Eichhorn, *Commentarius in Ap. Joannis*. Gætt., 1791.

Cependant depuis l'époque de la réforme, des théories diamétralement opposées à celles des Pères ont commencé à prévaloir. Les théologiens, en grande majorité, n'ont pas pu se décider à faire complètement abstraction de ce qui constitue le fond propre et essentiel de l'Apocalypse : nous voulons dire, de ses prédictions. En bonne conscience, nous ne pouvons les blâmer, car s'il est un fait patent, c'est que l'auteur a voulu parler de l'avenir, d'événements matériels, et que ses tableaux n'ont pas dû être de simples allégories sans noyau réel et palpable. Mais en même temps, ces exégètes n'ont pas cru qu'il leur était permis de penser que l'auteur se serait trompé dans ses prévisions. L'Apocalypse fait partie de la Bible ; elle y est, donc elle doit y être, donc elle est inspirée, donc ce qu'elle prédit a dû arriver ou arrivera encore. De là, d'innombrables essais de retrouver l'accomplissement de la prophétie dans l'histoire des temps passés, présents ou à venir. Nous pouvons les diviser en plusieurs catégories.

La première, et de beaucoup la plus riche en productions littéraires, comprendra celles dont les auteurs ont vu dans l'Apocalypse le récit anticipé de l'histoire de l'Église chrétienne. Dans ce système, il s'agit de combiner chaque scène du livre avec un événement particulier et plus ou moins important dans les destinées de cette Église. Déjà les sectes dissidentes du moyen-âge se sont engagées dans cette direction, en se servant des textes à l'appui de leur polémique contre la papauté. Mais ce furent surtout les théologiens protestants qui s'appliquèrent à ce genre d'études dans le même but. Luther, qui avait d'abord parlé de ce livre assez dédaigneusement, se ravisa dès qu'il eut compris qu'il pouvait être d'un certain usage dans le sens que nous venons d'indiquer. Après lui, tous les théologiens des diverses dénominations qui avaient rompu avec Rome, se jetèrent à l'envi dans la mêlée, si bien que, dans cette sphère, le nom de l'Antéchrist ne tarda pas à devenir la désignation usuelle et obligée du pape et de sa puissance. Il va sans dire qu'avec le progrès des temps, et à mesure que des situations nouvelles surgissaient, l'interprétation se modifiait et s'enrichissait de nouvelles combinaisons, chacun tenant à revendiquer pour le prophète l'honneur d'avoir prévu les événements les plus récents. Seulement (et c'est là un détail qu'il ne faut pas négliger) l'orthodoxie avait en horreur l'idée que l'avenir réservait à l'Église un état plus florissant que celui que lui avaient assuré les confessions du seizième siècle et le gouver-

nement des consistoires institués par les princes, et chargés surtout de veiller à la pureté de la doctrine, ce qui était la seule chose nécessaire. La Confession d'Augsbourg et la Confession helvétique condamnent explicitement les « rêveries judaïques » relatives à un avenir où les hommes pieux seraient les seuls maîtres<sup>1</sup>.

Cette déclaration catégorique nous fait entrevoir que d'autres étaient d'un avis contraire. C'étaient d'abord les Anabaptistes, et plus tard quelques enthousiastes isolés, auxquels on donna le nom de fanatiques. Mais l'opinion que l'Apocalypse promettait un avenir meilleur que celui que la théologie confessionnelle, raide, sèche et froide, prétendait avoir déjà réalisé, cette opinion prévalut bientôt avec l'avènement de la tendance religieuse qui est connue dans l'histoire sous le nom du piétisme. De ce côté-là, on se jetait avec ardeur sur l'Apocalypse, pour lui extorquer ses secrets à force de calculs mathématiques. On bornait l'interprétation historique aux premiers chapitres, en voyant dans les sept églises d'Asie sept périodes successives de l'histoire ecclésiastique, de manière que tout le reste du livre se rapportait à l'avenir. On arriva bientôt à trouver l'année même où devait commencer le règne millénaire. Les démentis réitérés donnés à ces calculs par l'histoire, ne découragèrent point ces nouveaux apocalypticiens ; on recommençait la besogne et l'on assignait le Christ à un autre jour. Comme de raison, les interprètes, en reprenant le calcul en sous-œuvre, s'arrangeaient le plus souvent de façon à ce que cet heureux commencement fût fixé à une époque assez rapprochée pour qu'ils eussent l'espoir d'en profiter eux-mêmes. Le chemin de ces exégètes, qui pullulent toujours encore, passe assez près de Bedlam, et quelquefois il y aboutit directement<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Nous ne citons ici que quelques livres français : Ph. Basset, *Explication raisonnée de l'Apocalypse*. Paris, 1832. 3 t. W. Digby, *Courte explication historique des sceaux et des trompettes de l'Apocalypse*. Toulouse, 1839. L'abbé Raboisson, *Les événements prochains d'après l'Apocalypse*. Paris, 1874. J. B. Lhote, *L'Apocalypse expliquée par l'histoire*. Paris, 1877. G. A. Rosselet, *L'Apocalypse et l'histoire*. Paris, 1878, etc.

<sup>2</sup> Ce fut surtout le pieux et savant J. Alb. Bengel qui mit en vogue cette méthode arithmétique : *Erklärte Offenbarung Johannis oder vielmehr Jesu Christi*. Stuttg., 1740. La Révolution, l'Empire, la Restauration, Juillet, Février, ont fourni à tour de rôle de riches matériaux aux amateurs de ce genre d'études. En français, nous avons entre autres : *L'avenir dévoilé*. Neuch., 1832. *Abrégé analytique d'un commentaire sur l'Apocalypse*. Paris, 1832. Ferd. Banholzer, *Explication de l'Apocalypse*. Vevey, 1837. J. L. Vaisse, *Une voix sortie des cieux*. Paris, 1852. F. de Rougemont, *La révélation de Saint-Jean*. Neuch., 1866.



A l'égard de toutes ces aberrations de l'exégèse, dues à l'absence totale du sens historique, la France, l'Angleterre, l'Allemagne et la Suisse se disputent la palme depuis plus de trois siècles, et il n'y a encore nulle apparence que la raison finira de si tôt par avoir raison. Seulement, dans les temps les plus récents, on a tenté de substituer à l'histoire politique de l'Église, l'histoire religieuse du royaume de Dieu. Au fond, ce n'est là qu'une nouvelle formule pour une idée qui n'est pas nouvelle; et pour autant qu'elle diffère de celles que nous venons d'énumérer, elle n'en enlève pas moins à l'Apocalypse tout ce que son auteur y a mis d'essentiel et en même temps d'intéressant<sup>1</sup>.

Une dernière classe d'interprètes historiens comprend ceux qui se sont évertués à voir dans ce livre l'histoire à peu près contemporaine de l'auteur, c'est-à-dire celle de la guerre des Juifs contre les Romains. Quoique proposée entre autres par un écrivain de premier rang et auquel la théologie et surtout les études bibliques ont de grandes obligations<sup>2</sup>, elle n'a réuni qu'un petit nombre de suffrages et est définitivement abandonnée.

Encore moins sera-ce le cas de nous arrêter aux élucubrations de certains auteurs, placés tout à fait en dehors du cercle des croyances chrétiennes, et qui se sont persuadés que l'Apocalypse est un livre mystique qui veut enseigner le culte du soleil<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> E. W. Hengstenberg, *Die Offenbarung des h. Johannes für solche die in der Schrift forschen*. B., 1849. 2 t. C. A. Auberlen, *Der Prophet Daniel und die Offenbarung Johannis*. Bas., 1854. Th. Kliefoth, *Die Offenbarung des Johannes*. L., 1874. 3 t.

<sup>2</sup> J. Gf. Herder, *Das Buch von der Zukunft des Herrn, des Neuen Testaments Siegel*. 1779.

<sup>3</sup> Dupuis, *Examen d'un ouvrage phrygien contenant la doctrine apocalyptique des initiés aux mystères de la lumière et du soleil équinoctial du printemps sous le symbole de l'agneau*. (Dans le troisième volume de *l'Origine de tous les cultes*. Paris, au III, in-4°). J. And. de Luc, *Éclaircissements sur l'Apocalypse*. Gen., 1832.



## APOCALYPSE DE JEAN

---

Révélation de Jésus-Christ, que Dieu lui a donnée pour montrer à ses serviteurs ce qui doit arriver bientôt, et qu'il a signifiée, en envoyant son ange, à son serviteur Jean, lequel atteste la parole de Dieu et le témoignage de Jésus-Christ, tout ce qu'il a vu. Heureux celui qui lit et ceux qui entendent les paroles de la prophétie, et qui gardent ce qui y est écrit : car le moment est proche !

I, 1-3. Titre et épigraphe du livre. Il s'agit d'une révélation à faire aux hommes de la part de Dieu ; celui-ci la *donne* à Jésus pour la transmettre à ses serviteurs ; Jésus envoie un ange pour la *signifier* à Jean ; enfin, Jean *atteste* ce qu'il a vu et entendu et en fait ainsi part à ses lecteurs. Cette transmission par plusieurs intermédiaires sert à rehausser d'avance la grandeur du sujet. Le terme de *révélation* est pris ici dans le sens subjectif ; c'est le Christ qui la fait et la transmet à d'autres. Mais le sujet même de tout le livre, c'est la révélation de Christ dans le sens objectif, le récit de la manière dont il sera révélé lui-même au monde. Pour le troisième sens du mot, exprimé dans le titre, nous avons conservé le terme grec.

La révélation se fait, du moins pour le prophète, non pas exclusivement en paroles, mais encore et surtout en images. Voilà ce qui a fait choisir à l'auteur l'expression très-juste de *signifier*, et la phrase : *ce qu'il a vu*, par laquelle il résume ce qu'il venait de nommer la *parole* de Dieu et le *témoignage* de Jésus. Car la vision est la forme la plus fréquente de cette communication.

L'ange qui sert d'intermédiaire entre Christ et le prophète n'est pas désigné par un nom propre, comme c'est le cas dans d'autres apocalypses (le livre de Daniel nomme Michaël, le livre d'Hénoch, Uriël). Il faut d'ailleurs remarquer que dans le cours de la nôtre, divers anges viennent parler au prophète.

Deux fois dans ces premières lignes, l'auteur insiste sur ce que les choses ici révélées vont s'accomplir sans retard, l'époque en étant *proche*. Les interprètes de tous les siècles ont hardiment passé à pieds joints sur cet avertissement.

<sup>4</sup> Jean aux sept églises qui sont en Asie. Grâce et salut à vous de la part de Celui qui est et qui a été et qui viendra, et de la part des sept esprits qui sont en face de son trône, et de la part de Jésus-Christ, le témoin fidèle, le premier-né d'entre les morts et le souverain des rois de la terre! A lui qui nous a aimés et nous a lavés de nos péchés dans son sang, et qui a fait de nous un royaume, des prêtres à Dieu son père, à lui la gloire et la puissance à tout jamais! Amen. <sup>7</sup> Voyez! il vient avec les nuées, et tout œil le verra, et ceux qui l'ont transpercé, et toutes les tribus de la terre se lamenteront à cause de lui. «Oui, amen! Moi, je suis l'alpha et l'oméga!» dit le Seigneur Dieu, qui est et qui a été et qui viendra, le Tout-Puissant.

I, 4-8. Dédicace. Le livre, destiné, d'après sa portée prophétique, à la chrétienté contemporaine tout entière, est dédié à un cercle plus restreint de communautés, reliées entre elles par des liens à la fois politiques et ecclésiastiques, et en même temps, comme on le verra aux chap. II et III, plus particulièrement connues de l'auteur. L'*Asie* est partout dans le Nouveau Testament, non le grand continent auquel nous donnons ce nom, mais la province romaine qui comprenait seulement la partie sud-ouest de ce que nous appelons l'Asie-mineure, et dont Éphèse était le chef-lieu. Dans cette province il y avait, à cette époque déjà, plus de sept églises chrétiennes. Outre celles dont l'énumération va suivre, les épîtres de Paul nomment encore Colosses et Hiérapolis. D'autres, signalées dans les épîtres d'Ignace, sont peut-être d'une origine plus récente. Les deux que nous venons de mentionner, peuvent avoir été regardées comme des annexes de Laodicée, leur voisine. Mais on admettra tout aussi bien que le nombre *sept* a été choisi arbitrairement comme nombre sacré, ainsi qu'il se rencontre fréquemment dans ce livre.

Le prophète salue les églises au nom de Dieu et de Jésus-Christ, qui tous les deux sont distingués par une série d'attributs.

Dieu est nommé *Celui qui est et qui a été et qui viendra*. On peut regarder cette formule comme l'analyse théologique du nom de Jéhova (Iaheweh), dérivé du verbe *hawah* (être), et désignant, selon les Juifs mêmes, l'existence d'après toutes les relations du temps. Seulement l'auteur, en mettant : *qui viendra*, au lieu de : *qui sera*, a choisi une formule plus particulièrement apocalyptique et servant en même temps à rapprocher le Fils du Père, parce qu'elle doit avant tout rappeler la venue future du premier, laquelle, dans la conception humaine du moins, domine ici la notion de l'éternité ; car tout ce qui *sera*, est subordonné au fait que le Christ doit *venir*.

Après cette première formule, qui exprime ce qu'on peut appeler l'absoluité de Dieu, le texte en offre une seconde qui introduit les perfections concrètes de l'Être suprême, ses attributs. Il les nomme les *sept esprits* placés devant le trône de Dieu. On aurait positivement tort de voir là sept anges supérieurs, les amshaspands de la mythologie parse, qui reparaissent aussi dans celle des Juifs et des chrétiens. Ces sept esprits sont des personnifications des attributs de Dieu ; on pourrait dire des rayons de la lumière divine, une dans son essence, septuple dans ses manifestations. La théologie juive fondait cette conception sur un passage du prophète Ésaïe (chap. XI, 2). Elle est d'ailleurs analogue à ces autres plus connues et plus populaires, d'après lesquelles l'Ancien Testament déjà parle de la Sagesse, de la Parole, de l'Esprit (au singulier), comme d'êtres personnels, d'hypostases. Le prophète Zacharie (chap. III, 9) paraît avoir conçu l'idée de la providence ou du gouvernement du monde sous une image analogue imitée dans notre Apocalypse (chap. V, 6). Les attributs de Dieu étant considérés comme ayant une existence personnelle et distincte, à côté de l'être divin considéré en lui-même et d'une manière abstraite, nous ne saurions être surpris de voir les églises saluées en *leur* nom. Mais nous nous permettrons de faire remarquer qu'un auteur qui parle de *sept esprits* de Dieu, ne saurait avoir été préoccupé d'une formule théologique d'après laquelle L'Esprit est *une* des *trois* personnes de la divinité.

Les épithètes données au Fils sont au nombre de trois. La première (le *témoin*) rappelle son ministère prophétique, le plus important dans ce moment, et s'applique nécessairement aux

révélation contenue dans ce livre (comp. v. 2 et chap. XXII, 20). La seconde (le *premier-né des morts*) signale le fait le plus glorieux de son existence antérieure (comp. Col. I, 18). La troisième exprime l'idée de la suprême domination de Christ sur toutes les puissances (Éph. I, 21. Col. II, 10). A ces trois épithètes se rattache une longue doxologie ou formule de glorification, laquelle à son tour se compose de deux éléments. Elle rappelle d'abord l'œuvre terrestre de Christ, œuvre d'amour et de réparation ; elle s'arrête en second lieu, et plus au long, à son œuvre ultérieure, le jugement dernier.

L'idée d'une purification du pécheur par le sang de Christ se trouve aussi ailleurs dans le Nouveau Testament (1 Jean I, 7. Hébr. IX, 22 ss.) ; ici cependant cette idée est rendue par une métaphore très-hardie (et même paradoxale dans la forme qu'elle prend chap. VII, 14), qui combine le fait de l'effusion du sang avec celui d'une *ablution*. C'est qu'il ne faut pas oublier que le premier seul est un fait matériel, le second est idéal et appartient à la sphère spirituelle. (Une variante adoptée par plusieurs éditeurs modernes met : *déliés*, au lieu de : *lavés*.) Par cette ablution opérée au moyen du sang de Christ, les hommes se trouvent avec Dieu dans un rapport nouveau. Pareils aux sacrificateurs de l'ancienne Alliance qui se purifiaient avant de s'approcher du lieu saint, les croyants ont maintenant le privilège de venir au sanctuaire, de se présenter devant l'Éternel qu'ils n'ont plus à craindre comme juge. Ce privilège leur est acquis dès à présent, mais ils n'auront à le faire valoir pleinement que dans cet avenir dont la perspective s'ouvre ici même devant eux. De cette manière, le fait en question relie l'un à l'autre les deux mondes ou ordres de choses et forme la transition au jugement dernier. La même remarque s'applique à l'autre qualification donnée aux croyants : Christ a fait d'eux *un royaume* ; idéalement ce royaume existe déjà, mais il doit se réaliser visiblement par la venue future de son roi et il se composera de ceux qui dès à présent en font partie sans jouir encore de sa gloire. Le texte vulgaire, pour employer une expression en apparence plus naturelle, met : *il nous a faits rois*. Mais notre leçon vaut mieux en ce qu'elle rend exactement la forme hébraïque de la pensée. Car l'Ancien Testament aussi n'appelle pas *rois* les citoyens du royaume de Dieu, il emploie le mot *royaume* au sens concret (Exod. XIX, 6).

Les dernières lignes du texte peignent déjà l'avenir lui-même comme tel (au futur), et introduisent ainsi dès la première page du livre une esquisse du tableau que donnera la dernière. Le Messie triomphateur apparaîtra dans les *nuées* (Dan. VII, 13. Matth. XXIV, 30), et se montrera non plus seulement à ses disciples intimes, mais à ses ennemis mêmes, à ceux qui l'ont *transpercé* (Zach. XII, 10), c'est-à-dire crucifié ; sa présence les remplira de terreur et leurs cris de désespoir retentiront à côté des chants de gloire des élus.

Voilà ce que la doxologie prononcée par le prophète proclame d'avance pour la consolation de ses lecteurs et comme pour corroborer une promesse faite en son nom. Dieu lui-même prend finalement la parole et prononce un solennel Amen !

Dans les éditions ordinaires, le texte est assez peu châtié ici. D'abord on rattache très-mal à propos le : Oui, Amen ! à ce qui précède, comme si c'était l'auteur qui parle. Ensuite le nom de *Dieu* est omis, de sorte que les commentateurs croient devoir mettre la phrase dans la bouche de Christ. Enfin, les copistes ont cru nécessaire d'ajouter à ces mots : *Je suis l'alpha et l'oméga* (la première et la dernière lettre de l'alphabet grec), cette note explicative : le commencement et la fin.

<sup>9</sup> Moi, Jean, votre frère et associé dans la tribulation, dans le royaume et dans l'attente de Jésus-Christ, je me trouvai dans l'île qui est appelée Patmos, à cause de la parole de Dieu et du témoignage de Jésus. Je me trouvai en extase, le jour du Seigneur, et j'entendis derrière moi une voix puissante, comme le son d'une trompette, qui disait : Ce que tu vas voir, écris-le dans un livre, et envoie-le aux sept églises, à Éphèse, à Smyrne, à Pergame, à Thyatires, à Sardes, à Philadelphie et à Laodicée. <sup>12</sup> Je me retournai pour voir la voix qui me parlait et, m'étant retourné, je vis sept candélabres d'or, et au milieu des candélabres quelqu'un, semblable à un fils d'homme, vêtu d'une longue robe et ceint autour de la poitrine d'une ceinture d'or ; sa tête et ses cheveux étaient blancs comme de la laine blanche, comme de la neige ; et ses yeux étaient comme des flammes de feu, et ses pieds semblables à l'airain, comme rougis dans une fournaise ; et sa voix comme le bruit de grandes eaux ; dans sa main droite il tenait sept étoiles ; une épée aiguë, à deux tranchants, sortait de sa bouche, et son visage ressemblait au soleil quand il luit dans tout son éclat. <sup>17</sup> Quand je le vis, je tombai à ses pieds comme mort, et il posa sa droite sur moi en disant :

« N'aie pas peur ! Je suis le premier et le dernier, et le vivant ; j'étais mort, et vois ! je suis vivant aux siècles des siècles, et je tiens les clefs de la mort et de l'enfer. Écris donc ce que tu as vu, et ce qui est, et ce qui doit arriver après, le mystère des sept étoiles que tu as vues dans ma droite, et les sept candélabres d'or. Les sept étoiles sont les anges des sept églises et les candélabres sont les sept églises.

I, 9-20. Vision préparatoire. Jésus apparaît à Jean pour le charger de la vision prophétique déjà annoncée au 1<sup>er</sup> verset.

L'auteur s'introduit (en imitant le style de Daniel VIII, 1 ; IX, 2 ; X, 2, etc.) comme l'*associé* des églises d'Asie dans la *tribulation*, dans le *royaume* et dans l'*attente* de Jésus-Christ. L'ordre logique aurait exigé que le royaume fût mis à la fin, à moins qu'on ne veuille voir ici le royaume encore invisible des croyants qui attendent la manifestation future de Christ. Quoi qu'il en soit, les trois phases ci-dessus indiquées de la vie des fidèles les mettent également en relation avec le Seigneur, bien qu'à des titres divers : la tribulation est endurée *à cause* de lui ; l'attente patiente dirige ses regards *vers* lui, le royaume est l'union *avec* lui ; mais le langage apostolique se sert d'une seule et même préposition (*en*) pour les trois rapports. Nous avons cru devoir l'omettre pour éviter toute obscurité.

Suit l'indication du lieu, du jour et de la forme de la communion céleste. Quant à ce qui est de l'île de *Patmos*, nous nous en rapportons à ce qui a été dit dans l'introduction. Le *jour du Seigneur* n'est pas nommé ailleurs dans le Nouveau Testament et l'exégèse n'est pas parvenue à fixer l'opinion à ce sujet. On hésite toujours entre le dimanche et la fête de Pâques, jour de la résurrection. Contre la première version on peut dire que l'expression du texte est trop précise, trop individuelle, et qu'il est difficile de croire qu'à cette époque le sabbat aura déjà été remplacé par le dimanche. Contre la seconde il y a à observer que notre livre a été écrit entre le mois de juillet 68 et les premiers jours de 69, de sorte que la Pâque, si l'on devait s'y arrêter, appartiendrait à la fiction. Cette dernière considération et l'usage postérieur du terme dans le langage ecclésiastique peut faire pencher la balance en faveur du dimanche, à moins qu'on ne veuille admettre que les visions sont antidatées.

Ce qui nous intéresse davantage, c'est la condition d'esprit



dans laquelle le prophète dit avoir été à partir du moment qu'il signale. Je me trouvai (littéralement) en *esprit* ; cette phrase ne parle pas simplement d'une inspiration reçue, comme elle arrivait à tous les prophètes, mais d'un état tel, que l'esprit seul restait actif, éveillé, tandis que le corps, les sens restaient inactifs, neutres, et comme en léthargie. C'est là ce qu'on appelle l'extase, l'état où l'âme, transportée hors de la sphère des sens, est en contact avec un monde étranger à ces derniers et à la vie réelle.

Les sept églises sont énumérées dans l'ordre de leur situation géographique, en commençant par celle qui était la plus rapprochée de Patmos. Il n'y a donc point de mystère apocalyptique dans cette succession.

C'est au milieu de ces églises, représentées sous la figure de sept chandeliers ou flambeaux qui éclairent la chrétienté de leur lumière (Matth. V, 14 ss.), qu'apparaît Christ, dans son rôle et costume de révélateur, et tout différent de ce qu'il sera dans les tableaux de l'avenir lui-même. Les traits du portrait sont empruntés au livre de Daniel ; cependant là ils s'appliquent, soit à Dieu même (chap. VII, 9), soit à l'ange (chap. X, 5) ; ce n'est que la formule : *semblable à un fils d'homme*, c'est-à-dire à un mortel (et non : au fils de l'homme), qui dans Daniel aussi (chap. VII, 13) est appliquée au Messie, d'après l'explication traditionnelle. La *robe longue*, descendant jusqu'aux talons (*vestis talaris*), c'est le costume sacerdotal. Les *cheveux blancs*, ici comme partout, sont le trait caractéristique de la vieillesse ; et cela d'autant plus sûrement que le texte original (Dan., I. c.) le dit exprès. Christ apparaît donc ici, non comme le personnage historique qui mourut avant d'avoir atteint sa quarantième année, mais comme la personne divine revêtue des attributs symboliques de l'éternité. Le mot grec que nous avons traduit par *airain* ne se rencontre pas ailleurs dans l'ancienne littérature et est de signification douteuse. Il s'agit sans doute d'un métal composé. Le passage parallèle de Daniel (chap. X, 6) ne fournit pas d'éclaircissement et les scholiastes qui proposent le vermeil se sont trompés. Luther, en mettant le laiton, a été plus près de la vérité que de la poésie. Le *bruit des grandes eaux*, phrase consacrée par les psaumes et les prophètes, c'est en simple prose le mugissement de l'océan. L'*épée* à deux tranchants, c'est la parole divine (És. XI, 4 ; XLIX, 2. 2 Thess. II, 8. Hébr. IV, 12. Apoc. XIX, 15, 21). Le *soleil dans son éclat* (litt. : dans sa force),

Juges V, 31. — Ce portrait, comme on voit, tient moins à l'art plastique qu'à la réflexion théologique, comme cela sera le cas partout ailleurs dans les peintures de ce livre. Le caractère sacerdotal, l'éternité, la puissance irrésistible de la parole, l'éclat impénétrable et éblouissant qui éloigne le regard profane de la contemplation directe de la divinité, voilà les idées qu'il s'agissait de rendre sensibles à l'intelligence au moyen de symboles. Ainsi comprises, elles seront toujours grandioses et expressives; sous le pinceau et le burin elles deviennent grotesques. On n'a qu'à voir dans nos vieilles bibles le Christ avec l'épée entre les dents et les sept étoiles sur le bout des doigts.

L'effet produit sur le mortel par cette vision majestueuse est le même que celui décrit dans Dan. VIII, 18; X, 8. Ez. I, 28. Il y a des scènes semblables dans toutes les apocalypses. La présence de l'être divin frappe de stupeur, et même de mort, le pécheur non purifié (Exod. XXXIII, 20. Juges VI, 23; XIII, 22. És. VI, 4). Mais Christ, qui a lui-même vaincu la mort en sortant vivant du tombeau, et qui possède désormais une vie sans fin (Hébr. VII, 16), lui qui a les *clefs de l'enfer*, de ce séjour des morts dont les portes seraient restées à jamais fermées sans lui, Christ peut dire au mortel effrayé : *N'aie pas peur!* (Dan. X, 12), et lui assurer la vie malgré la terreur accablante qui le fait tomber à terre.

Les commentateurs sont divisés au sujet des *anges* qui président aux sept églises. La majorité y voit des chefs mortels, des évêques, des surveillants. On rappelle à ce sujet que la Synagogue aussi avait un fonctionnaire appelé l'Envoyé (S'eliah) et chargé de faire la lecture, la convocation, la prière, la correspondance, etc. On dit encore que Jean n'aurait pas reçu l'ordre d'écrire des lettres à d'autres qu'à ses semblables. Malgré cela, nous n'hésitons pas à adopter l'opinion contraire qui y voit de véritables anges. D'abord il nous semble difficile d'admettre que ce mot, qui se rencontre près de 70 fois dans ce sens dans les autres chapitres, ait une signification différente dans les deux qui vont suivre. Ensuite le S'eliah de la Synagogue était un employé subalterne et non le chef dont parlent les évangiles (par exemple Marc V, 22. Luc VIII, 41). Le livre de Daniel parle d'anges préposés aux divers empires; le livre de Tobie connaît des anges députés auprès de certains individus; le Nouveau Testament parle

d'anges gardiens (Matth. XVIII, 10); pourquoi, en présence d'une théorie comme celle exprimée Hébr. I, 14, l'auteur n'aurait-il pas pu assigner à des anges la garde spéciale des divers troupeaux? Du reste, qu'on veuille bien remarquer que ce n'est pas Jean qui écrit ces lettres, c'est Christ qui les dicte, et par conséquent l'argument mentionné plus haut tombe de lui-même. Il va sans dire que dans la réalité pratique ces lettres s'adressent aux fidèles, membres de ces églises; l'adresse qui nomme l'ange appartient à la forme apocalyptique.

Les seules images, dans tout ce morceau, qui appartiennent en propre à notre auteur, sont celles des sept étoiles et des sept chandeliers. Ce sont aussi les seules obscures, qu'il se voit obligé d'expliquer lui-même, comme c'est l'usage des anciens prophètes dans des cas pareils, Voyez, par exemple, Jér. I, 11 ss.; XXIV. Amos VII; VIII; etc.

Suivent les sept épîtres aux sept églises de la province d'Asie. Pour ce qui concerne leur forme commune à toutes, nous renvoyons le lecteur à l'introduction générale, page 20.

'A l'ange de l'église d'Éphèse tu écriras : Voici ce que dit celui qui tient les sept étoiles dans sa main droite, et qui marche au milieu des sept candélabres d'or : Je connais tes œuvres et ta peine et ta constance, et je sais que tu ne peux pas supporter les méchants, et que tu as mis à l'épreuve ceux qui se disent apôtres et qui ne le sont pas, et que tu les as trouvés menteurs; et tu as de la constance, et tu as souffert à cause de mon nom, et ne t'es point laissé fatiguer. Mais j'ai contre toi que tu as perdu ton premier amour. Souviens-toi donc d'où tu es déchu, et repens-toi et fais tes premières œuvres; si non, je viendrai à toi et j'ôterai ton candélabre de sa place, si tu ne te repens point. Cependant tu as ceci que tu hais les œuvres des Nicolaïtes que je hais aussi. Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux églises : Au vainqueur je donnerai à manger de l'arbre de la vie, lequel est dans le jardin de mon Dieu.

II, 1-7. Dans l'adresse, les attributs de Christ sont empruntés à la description du chap. I, v. 13 et 16. Dans la péroraison la promesse est formulée au moyen d'une image que nous retrouverons dans la description de la nouvelle Jérusalem, chap. XXII, 2.

Le corps de l'épître, destiné à peindre et à apprécier les œuvres de l'église d'Éphèse, c'est-à-dire son état religieux et moral,

tout ce qui peut servir à constater l'esprit et les tendances de la communauté au point de vue évangélique, mêle le blâme à l'éloge et nous la représente comme se trouvant dans une période de relâchement après un beau début. Elle ne laisse rien à désirer relativement à sa constance et à la pureté de la doctrine, malgré l'invasion de certains éléments pernicioeux, mais le zèle évangélique s'est refroidi à d'autres égards et l'exercice des devoirs de la charité est négligé. La *peine* (ou, comme on traduit vulgairement, le travail) peut être rapportée à toutes les sphères de l'activité chrétienne ; cependant l'usage du mot et le contexte nous recommandent de songer ici de préférence aux tribulations venues du dehors, aux vexations essuyées de la part des ennemis de l'Évangile, et auxquelles les fidèles doivent et savent opposer la *constance*, la persévérance, c'est-à-dire à la fois une patiente résignation et une ferme confiance en la victoire de la bonne cause. (Dans beaucoup d'éditions, le texte du 3<sup>e</sup> verset, sans changer de sens, offre une rédaction plus verbeuse.)

Les Éphésiens sont encore loués de ce qu'ils n'ont pas cédé aux influences des faux apôtres. Il y a trois phrases dans le texte qui peuvent être rapportées à ce fait : 1<sup>o</sup> *Tu ne peux pas supporter les méchants* ; à moins qu'on ne veuille voir là un éloge d'une portée plus générale et relatif à la pureté des mœurs et à la sévérité de la discipline, dont l'église d'Éphèse pouvait se vanter. Dans un sens plus restreint, ces *méchants* seraient précisément, 2<sup>o</sup> ceux qui se disaient apôtres sans en avoir le droit. *Tu les a mis à l'épreuve*, tu as exercé à leur égard le droit et le devoir de l'examen des esprits (1 Jean IV, 1 suiv. 1 Thess. V, 21. 1 Cor. XII, 10), et tu as reconnu que leurs prétentions sont sans fondement ; ce qui implique l'assertion que leur enseignement était contraire à la vérité. Nous n'apprenons ici rien de précis sur la nature de cet enseignement, ni surtout sur les personnes auxquelles il est fait allusion. Mais on ne manquera pas de remarquer qu'elles sont accusées de vouloir se faire passer pour *apôtres*. Ce seul fait démontre que notre Apocalypse n'a pas pu être écrite à la fin du siècle, comme le prétend la tradition patristique, parce que à cette époque personne n'aurait plus osé usurper ce nom. 3<sup>o</sup> Si nous ne nous trompons fort, ces faux apôtres reviennent encore plus loin sous le nom des *Nicolaites*, et ces derniers ne constituent pas une nouvelle catégorie d'hérétiques ou de corrupteurs. Le texte ne fournit ici aucun moyen de

déterminer la valeur de ce nom, mais comme nous rencontrerons celui-ci une seconde fois, v. 15, dans un passage plus explicite, nous en essayerons l'explication plus bas.

Le relâchement signalé à l'égard du zèle des chrétiens d'Éphèse provoque une menace de la part du Seigneur : *Je viendrai à toi* (le texte vulgaire ajoute : *promptement*, mot très-superflu d'après l'esprit général des prophéties de ce livre, mais très-familier aussi aux copistes) *et j'ôterai ton candélabre de sa place* ; cela signifie que l'église elle-même, représentée par un candélabre (I, 20), sera rejetée par le Seigneur et éloignée de sa présence.

L'*Esprit* qui parle au v. 7, c'est l'esprit de prophétie qui émane de Christ (chap. XIX, 10) et dont Jean est l'organe, parlant, comme tous les prophètes, au nom d'un plus élevé que lui et non au sien propre. Le *vainqueur* est le fidèle persévérant jusqu'à la fin et triomphant de toutes les séductions du monde et de la chair, ainsi que de toutes les entraves posées à l'exercice de ses devoirs (1 Jean II, 13 ; V, 4. Apoc. XV, 2 ; XXI, 7).

\* A l'ange de l'église de Smyrne tu écriras : Voici ce que dit le Premier et le Dernier, qui était mort et qui revint à la vie : Je connais ta tribulation et ta pauvreté (mais tu es riche !) et la calomnie de la part de ceux qui se disent Juifs et ne le sont pas, mais qui sont une synagogue de Satan. N'aie pas peur de ce que tu vas souffrir. Vois ! le diable va jeter plusieurs des vôtres en prison pour que vous soyez éprouvés, et vous aurez une tribulation de dix jours. Sois fidèle jusqu'à la mort, et je te donnerai la couronne de vie ! Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux églises : Le vainqueur ne sera pas affligé par la seconde mort !

II, 8-11. Les attributs de Christ dans la formule de salutation sont pris dans chap. I, 17, 18. La promesse finale anticipe sur ce qui sera dit chap. XXI, 8. Dans l'exposé lui-même, les copistes, pour rendre la rédaction plus uniforme, ont introduit la formule : *je sais tes œuvres*. Il en est de même au v. 13.

Pour l'église de *Smyrne*, Christ n'a que des éloges. Rien dans son état actuel ne provoque le blâme. Mais cela ne lui épargnera pas les tribulations par lesquelles les fidèles serviteurs de Dieu sont éprouvés, et que celui-ci permet ou amène même pour les affermir et les purifier. L'église de Smyrne a déjà souffert et souffrira encore, mais seulement *dix jours*, c'est-à-dire pendant un court espace de temps, car la période totale des épreuves

jusqu'à la parousie est de 1260 jours (chap. XI, 2, 3). Au point de vue matériel et extérieur c'est une église *pauvre*, recrutée sans doute dans les rangs inférieurs de la population ; mais il est bon de lui rappeler qu'aux yeux du chrétien (et de Dieu) la véritable *richesse* consiste en d'autres biens qu'en ceux que prise le monde (chap. III, 18. Jacq. II, 5. 2 Cor. VIII, 9. 1 Tim. VI, 18, etc.).

Les ennemis les plus acharnés de l'église naissante sont ici comme ailleurs les *Juifs*, qui par des *calomnies* attirent sur les disciples de Christ les soupçons et les rigueurs des autorités païennes. Mais en agissant ainsi ils commettent un crime, ils ne sont plus dignes du nom de Juda, de ce nom d'honneur et de privilège auquel Dieu avait attaché ses promesses ; ce nom ne saurait appartenir qu'à ceux qui, loin de mépriser les grâces du Très-Haut, cherchent à s'en rendre dignes en resserrant les liens de son alliance. Les véritables Juifs, le peuple de Dieu, ce sont les disciples de Christ (Gal. VI, 16). Eux, au contraire, appartiennent à Satan, dont ils forment l'église.

Sois fidèle *jusqu'à la mort*, jusqu'au bout, v. 26, ou bien : dusses-tu souffrir pis que la prison. La *couronne de vie*, 2 Tim. IV, 8. Jaq. I, 12. 1 Pierre V, 4. La *seconde mort*, la damnation éternelle, chap. XXI, 8.

<sup>12</sup> A l'ange de l'église de Pergame tu écriras : Voici ce que dit celui qui tient l'épée aiguë à deux tranchants : Je sais où tu demeures, c'est là où est le trône de Satan. Et tu tiens fermement à mon nom et tu n'as pas renié ma foi, dans les jours où Antipas, mon fidèle témoin, a été tué chez vous, là où Satan demeure. Mais j'ai contre toi quelque chose : tu as là des gens qui tiennent à la doctrine de Balaam, lequel enseigna à Balak à poser un piège aux enfants d'Israël, de sorte qu'ils mangèrent des viandes consacrées aux idoles et se livrèrent au libertinage. C'est ainsi que toi aussi tu en as qui tiennent pareillement à la doctrine des Nicolaïtes. Repens-toi donc ; si non, je viendrai à toi promptement et je combattrai contre eux avec l'épée de ma bouche. Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux églises : Au vainqueur je donnerai de la manne cachée et je lui donnerai une pierre blanche sur laquelle est inscrit un nom nouveau, que nul ne connaît, si ce n'est celui qui la reçoit.

II, 12-17. Pour l'attribut de Christ, voyez chap. I, 16. — L'épître fait ressortir trois choses particulières à l'église de

Pergame. C'est d'abord la condition très-périlleuse et affligeante dans laquelle elle est placée vis-à-vis du pouvoir ou de l'esprit païen. *Satan*, est-il dit, a établi sa demeure chez vous, dans votre ville. Christ sait cela, et tient compte aux siens de ce surcroît de dangers et de tentations. La phrase évidemment figurée, a été souvent expliquée comme se rapportant au fait que Pergame possédait un fameux temple d'Esculape, et que le Dieu y était représenté avec son emblème bien connu du serpent. Mais il suffit d'y voir en général une allusion, soit à une plus grande bigoterie idolâtre de l'endroit, nécessairement alliée à un esprit de fanatisme et de persécution, soit à des rigueurs officielles plus grandes ici qu'ailleurs. Il est naturel de supposer que la position civile de l'église naissante dépendait partout du bon et du mauvais vouloir des autorités locales.

En second lieu, il est fait mention d'une persécution récente, toute spéciale, dans laquelle un chrétien de Pergame, *Antipater*, périt victime de sa foi. Ce martyr ne nous est pas autrement connu, car les traditions qu'on trouve chez les Pères à son sujet ne reposent sur aucun fondement historique. D'un autre côté, il n'y a aucun motif de voir dans ce nom une énigme apocalyptique, comme cela est le cas pour celui qui va suivre.

Enfin le fait le plus saillant de cette épître, c'est la présence à Pergame de certains faux docteurs appelés d'abord successeurs ou disciples de *Balaam* et ensuite *Nicolaïtes*. Car le texte réclame impérieusement l'identification des deux noms. Dans le v. 15 il y a jusqu'à trois fois ces mots : *c'est ainsi, aussi, pareillement* (ce dernier remplace aujourd'hui dans les éditions l'ancienne leçon : *que je hais*), qui nous obligent de reconnaître que le nom de Nicolaïtes est pour l'auteur la forme grecque, ou moderne, ou historique, de ce qui est appelé dans le récit typique de l'Ancien Testament du nom de Balaam. Nous rejetons formellement l'opinion des Pères qui fait d'un diacre Nicolas de l'église de Jérusalem (Act. VI, 5), le chef d'une secte hérétique. Le nom de Balaam pouvait se traduire en grec par Nikolaos (Bila'-am, *devorator, corruptor, subactor populi*). L'auteur appelle donc Nicolaïtes ou Biléamites des hommes qui voulaient introduire dans l'église les principes prêchés jadis par Balaam (Nombr. XXV, 1 ss. ; XXXI, 16), c'est-à-dire qui représentaient la participation aux festins et même au culte des païens, comme chose licite ou indifférente (1 Cor. VIII ; X. Act. XV, 29), tandis

que c'était une abomination aux yeux des chrétiens rigides et pieux, et de fait un acte d'apostasie (1 Cor. X, 21). L'impudicité mentionnée en même temps peut se rapporter aux orgies qui accompagnaient certaines cérémonies du culte païen, ou bien encore il peut être question de ce libertinisme châtié aussi par Paul (1 Cor. VI, 12 ss.) et provenant d'une fausse idée de la liberté chrétienne, ou enfin il pourrait être parlé (comme dans le passage cité des Actes) de principes relâchés au sujet des degrés défendus pour le mariage. Sur l'usage homilétique du nom de Balaam, voyez encore 2 Pierre II, 15. Jud. 11, et sur la prétendue polémique de l'auteur de l'Apocalypse contre Paul, voyez *Histoire de la théol. apost.* I, 360. Du reste, l'injonction du *repentir*, v. 16, semble indiquer que l'église de Pergame usait de plus de tolérance que celle d'Éphèse à l'égard de ces faux docteurs.

La *manne*, représentée par la tradition des Juifs comme tombée du ciel (Exod. XVI. Psaut. LXXVIII, 24 ; CV, 40), est nommée ici comme l'aliment des bienheureux. Cependant l'auteur n'y revient pas dans la description de la nouvelle Jérusalem. Elle est dite *cachée*, parce qu'elle ne se montrera plus sur la terre avant la consommation des temps ; peut-être aussi est-il fait allusion à l'antique tradition, d'après laquelle les objets sacrés, déposés autrefois dans le sanctuaire, et parmi lesquels se serait trouvé un vase rempli de la manne du désert, auraient été sauvés de la destruction par Jérémie et devront reparaitre lors de l'avènement du Messie (2 Macc. II, 5 ss.). En tout cas il n'y a pas lieu de chercher l'explication de notre texte dans l'évangile de Jean VI, 31 ss., où il s'agit de tout autre chose.

En outre, les saints recevront une *Pierre blanche*, brillante, sur laquelle sera inscrit un nom *nouveau*, et lisible seulement par celui qui *la* (et non pas *le*) reçoit. Des pierres, désignées précisément par le terme technique employé dans notre texte, servaient chez les Anciens à différentes fins. On en donnait aux vainqueurs dans les jeux gymnastiques, on en usait dans les élections, dans les votes judiciaires, pour absoudre ou pour condamner ; c'étaient aussi des marques de reconnaissance entre des hôtes de différentes villes ou nations, ou bien encore ce que sont aujourd'hui des billets d'entrée ou de recommandation. Elles serviront donc ici aussi de signe de reconnaissance, ou de titre d'admission au royaume de Dieu, et nous aurons à songer de préférence à des bijoux gravés ou servant de cachet. Le nom



inconnu et ineffable qui y sera inscrit n'est pas un nom d'individu, un nouveau nom personnel qu'on adopterait comme le fait un catholique en entrant en religion. C'est le nom de *Jéhova* même (chap. III, 12; XIV, 1; XIX, 12), ce nom mystérieux dont la véritable prononciation est un secret, que le ciel se réserve de dévoiler à ceux qui lui appartiendront. C'est un nom nouveau, aucun mortel ne l'ayant jamais entendu.

<sup>18</sup> A l'ange de l'église de Thyatires tu écriras : Voici ce que dit le fils de Dieu dont les yeux sont comme des flammes de feu, et dont les pieds sont semblables à l'airain : Je connais tes œuvres et ton amour et ta foi et tes services et ta constance, et tes dernières œuvres plus nombreuses que les premières. Mais j'ai contre toi que tu tolères ta femme Jézabel, qui se dit prophétesse et qui séduit mes serviteurs en leur enseignant à se livrer au libertinage et à manger des viandes consacrées aux idoles. Je lui ai donné du temps pour qu'elle se repentît, et elle ne veut pas se repentir de son impudicité. Voici, je vais la jeter sur le grabat, et ceux qui ont commis adultère avec elle, je leur enverrai une grande tribulation, s'ils ne se repentent de leurs œuvres. Et je ferai mourir de mort ses enfants, et toutes les églises reconnaîtront que c'est moi qui sonde les reins et les cœurs, et je vous donnerai à chacun selon vos œuvres. Quant à vous autres qui êtes à Thyatires, qui ne professez pas cette doctrine, et qui n'avez point connu les profondeurs de Satan, comme ils les appellent, je vous dis : Je ne vous impose pas d'autre fardeau ; seulement ce que vous possédez, tenez-y ferme jusqu'à ce que je vienne ! Et le vainqueur, et celui qui garde mes œuvres jusqu'à la fin, je lui donnerai pouvoir sur les nations, et il les paîtra avec une verge de fer, comme on brise les vases de terre, comme moi aussi j'en ai reçu le pouvoir de mon père, et je lui donnerai l'astre matinal. Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux églises !

II, 18-29. La formule initiale de cette épître reproduit les traits de Christ d'après chap. I, 14, 15.

Les dispositions de l'église de Thyatires et les actes qui en sont la manifestation, sont compris sous le nom général des *œuvres*, comme cela a lieu dans plusieurs autres épîtres. Mais ce terme est ici analysé au moyen de plusieurs caractères spéciaux, sur la valeur relative desquels il est intéressant de s'arrêter un instant. A notre avis, l'*amour* et la *foi*, les *services* et la *constance* (dans l'énumération desquels les éditions suivent un ordre diffé-

rent), ne représentent que deux caractères et non quatre. Le *service* est très-certainement l'ensemble de tous les actes de charité fraternelle, l'accomplissement des devoirs envers le prochain, et non pas exclusivement le soin donné aux pauvres que nos traductions se permettent de glisser dans le texte : c'est donc la manifestation pratique de l'*amour* chrétien. La *constance* est, comme nous l'avons déjà fait remarquer, la patiente résignation et surtout la confiance en Dieu et en sa cause, et comme telle, la manifestation de la *foi*, laquelle se rapporte essentiellement aux choses à venir, ici comme dans beaucoup d'autres livres du Nouveau Testament (excepté Paul et le 4<sup>e</sup> évangile). Encore ne faut-il pas négliger ce fait que l'amour précède la foi, ce qui serait impossible avec la notion de la foi telle qu'elle est conçue et formulée par les deux auteurs nommés en dernier lieu. — Les *dernières œuvres plus nombreuses que les premières*, marquent les progrès des chrétiens de Thyatires, et les représentent comme se trouvant dans une condition opposée à celle des Éphésiens.

Mais ici encore il y a des erreurs et des égarements à signaler, non seulement comme existant de fait, mais surtout comme *tolérés*, tandis que l'église aurait dû s'opposer à leur invasion ou travailler à leur extirpation. Pour le fond, ces erreurs sont les mêmes que celles que nous avons vues à Pergame ; il n'y a que le nom de changé ; Balaam est remplacé par *Jézabel*. Les deux noms sont également mystiques et caractérisent la tendance qu'ils représentent comme tenant au paganisme tant par les principes que par les actes. S'il est dit : *la* femme Jézabel, c'est que cette tendance exerce à Thyatires un ascendant marqué sur l'esprit de la communauté et prétend s'y poser en maîtresse. Nous ne pensons pas que l'auteur veut désigner (comme on l'a cru) une personne historique, par exemple la femme de l'évêque du lieu (!) ou une prostituée connue de toute la ville. Une pareille personne aurait dû être expulsée purement et simplement et non invitée à se repentir. Les gens qui *commettent adultère* avec elle sont les mêmes que ceux qui sont appelés ses *enfants* ; ce sont les fauteurs de ce libertinisme païen déjà caractérisé plus haut. Le *grabat*, symbole de la maladie, est une expression figurée pour toute espèce de châtiment divin ; elle est choisie par opposition à l'idée d'un lit de luxure, symbole du dévergondage religieux reproché aux faux docteurs de Thyatires. La *mort*, dans le

style populaire, c'est la peste, l'épidémie mortelle; cependant rien n'empêche de prendre cette menace à la lettre.

Un nouveau trait caractéristique de cette fausse doctrine est donné dans la phrase : *connaître les profondeurs de Satan*. Les adversaires combattus par l'auteur se vantaient évidemment de posséder une connaissance plus approfondie des choses divines, ils affichaient une *gnose* particulière de *ce qu'ils appelaient* les profondeurs de Dieu, c'est-à-dire les mystères de son être et de ses rapports avec le monde (voyez pour le terme, 1 Cor. II, 10). Eh oui ! dit le prophète, on peut accepter et cette prétention à la science exclusive et ce nom donné à son objet, seulement il faudra substituer au nom de Dieu celui de Satan. L'ironie de cette rétorsion se montre surtout dans l'emploi de la phrase : *comme ils les appellent*, qui dans l'esprit des gnostiques doit se rapporter au terme de *profondeurs*, mais que le texte a l'air de vouloir étendre au nom de Satan. En tout cas, c'est Christ qui fait cette rétorsion et non les fidèles de Thyatires.

La promesse finale rappelle un passage du Psaume II (v. 8, 9), où l'empire du monde et le triomphe sur toutes les résistances sont promis à l'oint du Seigneur. Ici cette promesse est faite à tous les fidèles. L'expression : il les *paîtra*, au lieu de : il les *brisera*, est empruntée à la traduction fautive des Septante. L'*astre matinal*, l'étoile du matin, la plus belle du ciel, est le symbole de l'éclat le plus parfait, de la gloire céleste. Comme Christ lui-même est appelé de ce nom (chap. XXII, 16), cela revient à dire : Je les recevrai dans ma gloire, je la leur ferai partager. Comp. Dan. XII, 3. Matth. XIII, 43.

‘A l'ange de l'église de Sardes tu écriras : Voici ce que dit celui qui a les sept esprits de Dieu et les sept étoiles : Je connais tes œuvres; tu passes pour être vivant, et tu es mort. Sois vigilant et affermis ce qui reste et ce qui est sur le point de mourir, car je n'ai pas trouvé tes œuvres parfaites devant mon Dieu. Rappelle-toi donc comment tu as reçu et entendu, et retiens, et repens-toi ! Or, si tu n'es pas vigilant, je viendrai comme un voleur et tu ne sauras pas à quelle heure je viendrai vers toi. Cependant tu as un petit nombre de noms à Sardes, qui n'ont pas souillé leurs vêtements; ils marcheront avec moi en habits blancs, parce qu'ils en sont dignes. Le vainqueur, lui, se revêtira d'habits blancs et je n'effacerai point son nom du livre de vie, et je confesserai son nom à la face de ses anges. Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux églises !

III, 1-6. Pour les attributs donnés à Christ, voy. chap. I, 4 et 20. En tant que possesseur des sept esprits Christ est élevé au niveau de Dieu, car il possède la plénitude des attributs divins (Col. I, 19; II, 9).

L'église de Sardes ne reçoit aucun éloge. Sa vie spirituelle n'existe que de *nom*, elle n'est qu'apparente. En réalité elle est *morte*, elle ne produit aucun fruit. Comme ce blâme n'est pas motivé par des allégations de détails, nous déduirons ces derniers de l'éloge opposé de Thyatires (chap. II, 19); du moins, il ne paraît pas qu'il s'agit ici d'un reproche d'hérésie. L'exemple étant contagieux, l'assoupissement va en se propageant. Il n'y a plus que quelques *restes*, un petit nombre de *noms*, c'est-à-dire de personnes, qui *vivent* encore dans cette église, chez lesquelles la vie n'est pas éteinte. Mais elles risquent, elles aussi, d'en arriver là si on ne veille sur elles. Il importe que le dépôt sacré de l'Évangile soit *retenu* et gardé dans son intégrité; il faut se rappeler *comment*, dans quelle teneur et à quelle condition on l'a reçu et entendu.

La menace ne fait ici ressortir que l'un des caractères du châtiement. Il sera imprévu, soudain et d'autant plus terrible. Cela est exprimé par une comparaison proverbiale familière déjà aux écrivains de l'Ancien Testament (Jér. XLIX, 9. Abd. 5) et souvent employée par Jésus et les apôtres (Matth. XXIV, 43. 1 Thess. V, 2, etc.).

Les vêtements représentent les qualités morales, déjà dans la prose de l'Ancien Testament. On se revêt de courage, de justice, etc. Avoir l'habit *souillé*, est donc un état de défectuosité spirituelle. La blancheur, symbole de la pureté et de l'innocence, en tant que donnée par Dieu, représentera la justification, c'est-à-dire la déclaration du juge suprême que le péché est effacé et pardonné, l'admission au nombre des saints et des élus (voy. Zach. III, 3, et ci-après chap. VI, 11; VII, 9).

Le *livre de vie* est souvent mentionné dans l'Ancien Testament (Exod. XXXII, 32. Ps. LXIX, 29. És. IV, 3. Dan. XII, 1). L'inscription d'un nom dans ce livre équivaut à l'assurance du salut; la radiation du nom serait un arrêt de mort. L'image appartient à une série d'idées d'après laquelle la destinée des individus est fixée dès avant leur mort. L'autre formule, au contraire : *Je confesserai son nom*, nous fait entrevoir une scène de jugement, où Christ assistera les siens devant le Juge et les

réclamera comme lui appartenant. Les anges sont censés être présents à cette scène.

<sup>7</sup> A l'ange de l'église de Philadelphie tu écriras : Voici ce que dit le Saint, le Véridique, qui tient la clef de David, qui ouvre et nul ne fermera, qui ferme et nul n'ouvrira : Je connais tes œuvres ; voici, j'ai mis devant toi une porte ouverte que nul ne peut fermer, parce que tu as une petite puissance et que tu as gardé ma parole et n'as pas renié mon nom. Voici, je t'en donne, de ceux de la Synagogue de Satan, qui disent être des Juifs et qui ne le sont pas, mais qui mentent, voici, je ferai en sorte qu'ils viennent et qu'ils se prosternent devant tes pieds et reconnaissent que je t'ai aimé. Puisque tu as gardé la parole de la persévérance pour moi, moi aussi je te garderai dans l'heure de l'épreuve qui va venir sur tout l'univers, pour éprouver les habitants de la terre. Je viendrai bientôt : retiens ce que tu as, afin que personne n'enlève ta couronne. Du vainqueur je ferai une colonne dans le temple de mon Dieu et il n'en sortira plus, et j'inscrirai sur lui le nom de mon Dieu, et le nom de la ville de mon Dieu, de la nouvelle Jérusalem qui va descendre du ciel d'auprès de mon Dieu, et mon nom à moi, le nouveau. Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux églises !

III, 7-13. L'épithète de *véridique* revient à Christ principalement en sa qualité de révélateur (chap. I, 1; comp. chap. III, 14; XIX, 11, etc.), et c'est en vue de la présente révélation apocalyptique que ce terme est fréquemment employé dans ce livre. C'est à tort que d'autres traduisent *le véritable*, comme s'il s'agissait de l'opposer à un faux Christ. On devrait plutôt reconnaître que le même terme a une signification différente dans l'Apocalypse et dans le quatrième évangile.

L'image de la *clef de David* est empruntée à un passage du prophète Ésaïe (chap. XXII, 22) où il est question de l'installation d'un nouveau ministre de la maison du roi, d'un intendant du palais, auquel sont remises les clefs, symbole de son ministère. Ainsi Christ a reçu de Dieu le pouvoir des clefs dans sa maison, dans le royaume spirituel dont celui de David n'était que l'ombre, le type préfigurant. S'il ouvre à quelqu'un, personne ne pourra l'exclure ; s'il exclut quelqu'un, personne ne pourra lui ouvrir. La *porte est ouverte* devant l'église de Philadelphie, son entrée dans le royaume lui est assurée, à tous ses membres sans exception,

car aucun blâme ne vient se mêler aux éloges qui lui sont donnés. (Pour la figure, voyez encore És. XXVI, 2.) Sa *puissance est petite*, elle est peu nombreuse, elle possède peu de moyens d'action matériels, mais elle se distingue par sa fidélité. Nous avons traduit littéralement : la *parole de la persévérance*, la langue française ne permettant pas, à moins d'une fastidieuse périphrase, de rendre la pensée du texte d'une manière plus directe. Il ne s'agit pas de la persévérance de Christ même, comme on pourrait le croire d'après le grec, mais de la fermeté persévérante et patiente avec laquelle les fidèles attendent la parousie de Christ, et la *parole* est l'Évangile, en tant qu'il provoque cette attente et promet de la satisfaire.

Parmi les promesses messianiques mentionnées ici, il y a d'abord celle d'une conversion des Juifs, lesquels aujourd'hui sont les ennemis de l'Église (comp. chap. II, 9), mais qui finiront par se soumettre et par rendre hommage à la vérité, d'après És. LX. Il y a ensuite l'image de la *colonne dans le temple*. (Beaucoup d'éditions, par suite d'une faute d'impression remontant à R. Estienne, 1551, et conservée par Bèze et les Elzevirs, disent *dans le peuple*.) Le temple est le royaume de Dieu ; la colonne est le symbole de la solidité inébranlable, de la position immuable. De même que les colonnes du temple de Salomon portaient des noms divins (1 Rois VII, 21), de même les élus, à leur entrée dans la félicité, seront marqués d'un *nom* sacré. Non pas de trois noms, comme on pourrait le croire d'abord, mais d'un seul, qui appartient à la fois à Dieu, à la ville éternelle, et désormais aussi à Christ. C'est le nom sacré de Jéhova (chap. II, 17). Déjà le prophète Ézéchiél (chap. XLVIII, 35) avait nommé la nouvelle Jérusalem : *Jéhova-là*, et Jérémie (chap. XXIII, 6) avait désigné le Messie par le titre de : *Jéhova notre justice*. Enfin Daniel (chap. IX, 19) peut avoir directement suggéré à notre auteur l'idée de transmettre ce même nom aux élus. Pour Christ, ce nom est nouveau dans le sens indiqué à la fin de l'épître à Pergame. — L'Apocalypse écrit le nom de Jérusalem d'après la prononciation hébraïque, dans le quatrième évangile on trouve toujours la forme grecque (Ιηιέρωσολυμα).

“ A l'ange de l'église de Laodicée tu écriras : Voici ce que dit l'Amen, le témoin fidèle et véridique, le commencement de la création de Dieu : Je connais tes œuvres, et je sais que tu n'es ni froid ni

chaud. Ah, que n'es-tu froid ou chaud ! Or, puisque tu es tiède, et que tu n'es ni chaud ni froid, je vais te vomir de ma bouche. Parce que tu dis : je suis riche et je me suis enrichi et n'ai besoin de rien, et que tu ne sais pas que tu es le plus misérable et le plus pitoyable, pauvre, aveugle et nu, je te conseille d'acheter de moi de l'or affiné dans le feu, afin que tu deviennes riche, et des vêtements blancs pour t'en couvrir et pour que la honte de ta nudité ne paraisse point, et un collyre pour oindre tes yeux afin que tu voies. Ceux que j'aime, je les reprends, moi, et je les châtie : sois donc zélé et repens-toi ! Vois, je suis à la porte et je frappe : si quelqu'un veut écouter ma voix et ouvrir la porte, j'entrerai chez lui et je souperai avec lui, et lui avec moi. Au vainqueur je permettrai de s'asseoir avec moi sur mon trône, comme moi aussi j'ai vaincu et me suis assis avec mon père sur son trône. Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux églises !

III, 14-22. Le mot hébreu *Amen* réunit les notions de la fidélité et de la véracité ; comme terme emprunté à une langue étrangère et sacrée, il a plus de solennité. Jéhova a d'ailleurs reçu le même nom, És. LXV, 16 (comp. ci-dessus chap. I, 5). Christ est encore appelé le *commencement de la création*. Cette formule est analogue à celles employées Jean I, 1 ss. Hébr. I, 2. Col. I, 15. Éph. III, 9. *Ktisis* est l'acte de la création, bien qu'il signifie aussi la créature ; mais *arché* est toujours le commencement et ne signifie le chef que dans le sens abstrait de pouvoir, autorité, magistrature, dans lequel il n'est jamais employé de Christ. La phrase entière, dans laquelle ces deux mots sont combinés, a toujours le sens que nous avons exprimé dans la traduction (2 Pierre III, 4. Marc X, 6 ; XIII, 19). Christ a donc préexisté à la création ; cette dernière est un effet de sa puissance, en tant que c'est par lui que Dieu a créé le monde. La question de savoir si sa préexistence est absolue ou relative n'est pas décidée par notre texte ; elle n'y est pas même touchée. En tout cas la traduction : *le prince de la création*, ou : *le chef des créatures*, est une concession faite au dogme officiel, mais qu'aucune raison exégétique ne justifie. Même Osterwald ne se l'est pas permise.

Les termes de *froidueur*, *ardeur*, *tiédeur*, sont assez fréquemment employés chez nous dans le sens moral et n'ont pas besoin d'explication. La tiédeur, l'absence de tout caractère décidé, de toute volonté énergique, est quelque chose de méprisable et de dégoûtant ; elle facilite toute espèce de mal et ne donne aucune

garantie pour le bien. L'emploi du mot *vomir* donne la mesure du sentiment qu'inspire une pareille disposition. Cette tiédeur n'exclut pas le moins du monde la vanité et la présomption, bien que celle-ci cache la plus triste faiblesse, voire une honteuse pauvreté. Les images destinées à peindre cette dernière s'expliquent aisément. La cécité, comme la nudité, est souvent la compagne ou la cause même de la misère, dans le sens propre comme dans le sens figuré. Il n'y a de vrai riche que Christ seul. C'est chez lui que chacun doit se pourvoir pour couvrir sa nudité naturelle, pour avoir les yeux clairvoyants et tous les trésors qui ne sont pas purement passagers et périssables. Mais pour cela il faut commencer par se reconnaître pauvre et misérable.

Je parle avec sévérité, ajoute le Seigneur; je le fais par amour (Prov. III, 12). Je suis toujours prêt à tendre la main à quiconque veut la saisir, je frappe à toutes les portes, il ne s'agit que de m'ouvrir. Cette dernière image devient aussitôt une allégorie. Christ est reçu comme hôte par ceux qui l'aiment, qui sont heureux de le voir chez eux; il partage leur repas, c'est-à-dire qu'il vit dans leur intimité, comme jadis, pendant son séjour terrestre, il aimait à s'asseoir à la table des pécheurs dont il avait touché le cœur. En revanche, il les invite aussi à son propre festin, au banquet de son royaume, dont ses paraboles entretenaient autrefois ses disciples, et dont il sera question plus bas (chap. XIX, 9). A ce banquet, les élus siègeront près de lui (Matth. XX, 21), partageant sa gloire et sa félicité, comme lui-même siège à la droite du Père (Hébr. I, 3).

---

<sup>1</sup> Après cela je regardai, et voici, une porte était ouverte dans le ciel, et la première voix que j'avais entendue, pareille à une trompette qui me parlait, me dit : Monte ici, que je te fasse voir ce qui doit arriver dans la suite ! Aussitôt je me trouvai en extase, et voici, un trône était placé dans le ciel, et sur le trône quelqu'un était assis; et celui qui y était assis avait l'éclat de la pierre de jaspe et de la sardoine, et un arc-en-ciel était tout autour du trône, d'aspect semblable à l'émeraude. <sup>4</sup> Et tout autour du trône étaient vingt-quatre sièges, et sur les sièges je vis assis vingt-quatre vieillards revêtus de manteaux blancs, et sur leurs têtes il y avait des couronnes d'or. Et du trône sortaient des éclairs et des voix et des tonnerres, et sept flambeaux brûlaient devant le trône (ce sont



les sept esprits de Dieu); et devant le trône c'était comme une mer transparente, semblable à du cristal. Et au milieu du trône et tout autour du trône étaient quatre animaux tout couverts d'yeux par devant et par derrière. Et le premier animal était semblable à un lion, et le second animal était semblable à un jeune taureau, et le troisième animal avait le visage comme d'un homme, et le quatrième animal était semblable à un aigle volant. \* Ces quatre animaux, ayant chacun, l'un comme l'autre, six ailes, sont couverts d'yeux tout autour et vers l'intérieur, et ne cessent de dire jour et nuit : Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu, le tout-puissant, qui a été, qui est et qui viendra ! Et quand ces animaux rendent gloire, honneur et actions de grâces à celui qui est assis sur le trône, et qui vit aux siècles des siècles, les vingt-quatre vieillards se jettent à terre devant celui qui est assis sur le trône et se prosternent devant celui qui vit aux siècles des siècles, et déposent leurs couronnes devant le trône, en disant : Tu es digne, ô notre Seigneur et Dieu, de recevoir la gloire et l'honneur et la puissance, car c'est toi qui as créé toutes choses et c'est par ta volonté qu'elles existent et ont été créées !

IV, 1-11. C'est avec ce morceau que commence l'Apocalypse proprement dite, c'est-à-dire l'apparition successive des événements futurs, qui sont désignés dans la théologie juive et chrétienne par le terme des *choses finales*. La première vision, qui a servi de cadre au prologue, a disparu, il s'en présente une seconde, laquelle, bien que plusieurs fois variée et modifiée, dure sans interruption jusque vers la fin du livre.

Le prophète en extase est transporté au ciel et y assiste au spectacle de la majesté divine entourée de ses anges supérieurs et préparant l'avènement des choses à venir. Le mortel devient ainsi témoin oculaire de faits qui n'existent pas encore en réalité, mais dont le drame céleste se déroule d'avance devant ses yeux. Il s'y trouve dans un état dont il ne saurait se rendre compte que par un terme inexplicable à qui n'a pas fait d'expérience pareille (2 Cor. XII, 2).

Le prophète commence par décrire le théâtre de ses visions. Cette description est copiée, quant à ses traits principaux, dans Ézéchiél (chap. 1 et X). C'est de là que viennent les images des pierres précieuses, de l'arc-en-ciel et surtout des quatre animaux. Le centre de la scène est occupé par le trône de Dieu. *Celui* qui y siège n'est nommé par aucun nom ; la langue humaine

n'en connaît point qui exprime son essence, ou du moins la bouche du mortel n'oserait le prononcer. Tout ce que la nature a de plus brillant sert, soit à peindre, soit à refléter l'éclat de sa personne.

A l'entour du trône divin, ce qui frappe d'abord le regard, ce sont les vingt-quatre *vieillards*, lesquels occupent cette place d'honneur dans toutes les scènes jusqu'à la fin du livre et apparaissent ici pour la première fois dans la littérature prophétique. Leur présence donne un grand relief au tableau. Il est d'autant plus surprenant que les commentateurs se soient si souvent mépris à leur égard. Les couronnes et les habits blancs étant nommés ailleurs comme l'apanage des fidèles entrés dans la gloire céleste, on s'est hâté d'en conclure que ces vieillards sont des mortels glorifiés. Mais cela est contraire à l'esprit du livre. Les fidèles, au début de celui-ci, sont encore loin de ce bienheureux moment ; plus d'une fois il leur est dit qu'ils aient à attendre encore. Du reste, l'auteur distingue ces vieillards des fidèles (chap. VII, 13 suiv.) ; il les nomme Seigneurs, quand il s'adresse à eux. Ce sont donc certainement des anges supérieurs, le plus immédiatement placés autour du trône de Dieu ; leur haute dignité se révèle dans leur costume sacerdotal ; leur nombre même rappelle les 24 classes des prêtres lévites ; leur nom de vieillards ne peut gêner que ceux qui s'obstinent à croire que l'imagination orientale s'est représenté les anges comme des jeunes gens d'une beauté parfaite et qui oublient que Christ même (chap. I, 14) a la barbe blanche.

Le sol sur lequel repose le trône de Dieu, la *mer de cristal* (de verre, comme disent nos traductions), c'est ce ciel azuré, considéré comme une étendue solide, telle que la décrit la Genèse (chap. I, 7). Devant ce trône sont sept *flambeaux* allumés, image que l'auteur a soin d'expliquer et dans laquelle nous reconnaissons une nouvelle forme (comp. chap. I, 4), la personnification des attributs de Dieu que l'analyse métaphysique et le symbolisme oriental concourent à séparer de son essence.

Le trône, dont la forme n'est pas indiquée, mais qu'on a peut-être tort de se figurer comme un fauteuil, l'Ancien Testament recommandant plutôt l'analogie d'un char, ou du moins d'un siège présentant quatre côtés, est porté par quatre *animaux*. Car ces derniers doivent se trouver au milieu et tout autour, ce qui veut dire qu'ils regardent dans quatre directions, tout en

étant placés sous le trône. Ces animaux portent ce nom à cause de leur forme, mais ils sont représentés comme doués d'intelligence, comme possédant la pleine connaissance de l'être divin. Ce ne sont pas des anges proprement dits, des êtres faisant les fonctions de messagers de Dieu. Ce ne sont pas non plus des êtres semblables à ces monstres symboliques qui paraîtront ultérieurement sur la scène (chap. XII; XIII). Aussi l'auteur leur donne-t-il un autre nom (animaux, *zoa*, et non : bêtes, *théria*), bien que l'Ancien Testament n'en connaisse qu'un seul pour ces deux catégories (comp. Éz. I avec Dan. VII). Nous avons devant nous les *Keroûbs* que l'Ancien Testament (Psaume XVIII, 11. Ézéchi., l. c.) représente également comme les porteurs du trône de Dieu. Ézéchiél, en fixant leur nombre à quatre, leur donnait à chacun quatre attributs symbolisés par des formes animales : sagesse (homme), force (lion), toute-science (aigle), et puissance créatrice (taureau). Jean sépare ces quatre attributs et les isole. Pour la forme symbolique, la peinture d'Ézéchiél est plus conforme à l'esprit antique; pour le fond, l'idée est la même : ce sont les quatre attributs fondamentaux de l'Être suprême, séparés pour ainsi dire de l'idée de la personne par l'analyse de son essence et obtenant une existence propre par le moyen du symbole, comme c'était le cas tout à l'heure pour les sept esprits. Les six ailes, empruntées à Ésaïe (chap. VI, 2), peuvent être censées y ajouter l'idée de la rapidité de l'action. Tout le monde sait que les anciens chrétiens ont fait de ces quatre animaux les symboles des quatre évangiles. Les yeux représentent la providence éternellement vigilante; ils se trouvent sur tout le corps, même en dedans, c'est-à-dire sur la partie placée sous le trône, et cette masse d'yeux marque l'universalité, la toute-présence de l'œil de la Providence (Éz. X, 12), comme la masse de mamelles sur la figure de la grande déesse d'Éphèse (Actes XIX, 28) représentait l'universalité de la force nutritive de la nature.

Ces animaux *proclament la gloire* de Dieu. Cela ne prouve pas que, dans la pensée de l'auteur, ce soient des créatures ou des anges. La gloire de Dieu, de ce Dieu inaccessible à la pensée de l'homme, ne peut être révélée que par lui-même (Rom. I, 19). Ce n'est pas dans son essence que le monde le connaît et le comprend, mais bien dans et par sa puissance, sa sagesse, et ses autres attributs concrets. Il y a donc une idée à la fois théo-

logique et philosophique, et surtout profondément vraie, sous cette figure des attributs-symboles proclamant la grandeur de celui que la conception des êtres créés n'atteint pas. La formule qui résume cette glorification est prise dans Ésaïe VI, 3. Les vieillards répondent aux animaux, cela veut dire que la gloire de Dieu étant révélée par lui-même, les êtres célestes sont les premiers à la reconnaître ; ils donnent l'exemple de l'adoration aux autres créatures placées à une distance plus grande du trône (chap. V, 11 s.).

On remarquera que l'auteur passe insensiblement du prétérit de la narration au présent de la contemplation immédiate. Cela est dû en partie à la vivacité de l'imagination qui saisit ces images comme n'ayant pas encore disparu, en partie à ce fait que ces images ou symboles représentent des idées permanentes et non des circonstances accidentelles. Mais si plus loin les traducteurs affectent de passer du présent au futur (v. 9 suiv.), cela prouve seulement qu'ils ne comprennent pas le langage de l'auteur, lequel, pensant en hébreu et traduisant littéralement sa pensée en grec, s'est servi d'une forme verbale qui dans cette dernière langue ne correspond pas au mode hébreu qu'il avait en vue.

<sup>1</sup> Et je vis dans la droite de Celui qui était assis sur le trône un livre écrit en dedans et en dehors et scellé de sept sceaux. Et je vis un ange puissant proclamant à haute voix : Qui est-ce qui est digne d'ouvrir ce livre et d'en rompre les sceaux ? Et personne, ni dans le ciel, ni sur la terre, ni sous la terre, ne put ouvrir le livre et y regarder. Et moi, je pleurais beaucoup de ce que personne n'avait été trouvé digne d'ouvrir le livre et d'y regarder. Et l'un des vieillards me dit : Ne pleure point ! Voici, le lion de la tribu de Juda, le rejeton de David, c'est lui qui a le pouvoir d'ouvrir le livre et ses sept sceaux !

V, 1-5. Le tableau que nous offre le cinquième chapitre est l'un des plus beaux du livre, et à part quelques réminiscences des prophètes, il appartient tout entier à l'auteur pour le fond de la conception.

L'avenir qu'il s'agit de révéler est écrit d'avance (parce que Dieu le sait) dans un *livre* qu'il n'est donné à personne d'ouvrir et de lire. Aucun ange, aucun homme, aucun mort même — et

l'on sait que l'antiquité attribuait aux morts la science de l'avenir (1 Sam. XXVIII) — ne saurait jeter un regard dans ce livre fermé de sept sceaux, c'est-à-dire clos pour le monde. Un seul être peut rompre ces sceaux et dévoiler l'avenir, c'est le grand révélateur, le Verbe divin, Christ. Voilà l'idée de ce morceau : voyons les symboles.

Ces derniers ont pu paraître très-peu nettement dessinés. Les commentateurs ont vainement cherché à se faire une idée bien claire de la forme du livre. Si ce dernier portait de l'écriture au dedans et au dehors (litt.: par derrière, sur le dos), comment donc a-t-il été impossible d'en rien voir, et par conséquent d'en rien lire? Puis comment a-t-il été fermé? L'auteur veut-il parler de sept rouleaux superposés l'un à l'autre, de manière qu'à l'ouverture de chaque rouleau une nouvelle partie du contenu est révélée! Mais alors comment les sept sceaux sont-ils visibles dès l'abord? Et si les sept sceaux ferment le livre dans son entier, comment se trouve-t-il ouvert dès que le premier sceau est rompu?

Toutes ces questions sont inutiles, toutes ces difficultés sont imaginaires. Nous n'avons point affaire ici à des faits matériels, mais à des idées abstraites. La forme du livre, ses sceaux, l'ouverture, la connaissance du contenu, tout cela ne forme pas un tout concret et homogène; les éléments de l'allégorie peuvent ne point s'accorder, l'idée est en harmonie avec elle-même d'un bout à l'autre. Il y a l'avenir, connu de Dieu seul et voilé au monde; l'avenir qui se révélera successivement dans la suite des temps d'une manière réelle et objective, mais qui dès à présent, par intuition prophétique, arrive à la connaissance d'un homme privilégié, lequel à son tour est chargé d'en faire part à d'autres hommes. Le livre est écrit des deux côtés du rouleau (Ézéch. II, 10); cela doit signifier sans doute que l'avenir tout entier y est consigné, parce que rien ne peut être caché à Dieu qui a écrit le livre. D'autre part, il faut bien noter que le prophète n'apprend point le contenu du livre par la lecture qu'il en aurait faite, mais par une suite de visions, de tableaux qu'il contemple, et qui, représentant d'une manière concrète et vivante les faits écrits dans le livre, se présentent devant ses regards au fur et à mesure que les feuillets du livre sont tournés. Mais ce n'est pas à dire que ces tableaux aient été peints dans le livre, que ç'ait été un livre à images. Le symbole du livre, et les visions relatives à

l'avenir, sont deux choses différentes, deux formes d'une seule et même pensée. Les sceaux indiquent le mystère, le nombre sept se rapporte à l'évolution de l'avenir en sept phases et pas le moins du monde à la forme du volume.

Le Messie sorti de la tribu de Juda (Matth. II, 6. Hébr. VII, 14) est nommé le *lion*, d'après l'image de la Genèse (chap. XLIX, 9) interprétée théologiquement. Cette image est d'ailleurs en harmonie avec ce qui est dit chap. II, 27. Le *rejeton* (et non pas la racine) de David vient d'És. XI, 1. On n'a pas besoin de traduire (à la lettre) que le Messie a *vaincu*. Le verbe grec a ici simplement la signification de réussir, d'après l'hébreu auquel il correspond.

<sup>6</sup> Et je regardai, et voici, au milieu entre le trône et les quatre animaux et entre les vieillards, je vis placé un agneau paraissant comme égorgé, et ayant sept cornes et sept yeux. (Ce sont les sept esprits de Dieu envoyés par toute la terre.) Et il vint et prit le livre de la main droite de celui qui était placé sur le trône. Et quand il l'eut pris, les quatre animaux et les vingt-quatre vieillards se jetèrent par terre devant l'agneau, ayant chacun une harpe et des coupes d'or pleines de parfums. (Ce sont les prières des saints.) Et ils chantaient un cantique nouveau en disant : Tu es digne de prendre le livre et d'en ouvrir les sceaux, parce que tu as été égorgé et que tu as racheté pour Dieu, au prix de ton sang, des hommes de toute tribu, langue, peuple et nation, et tu en as fait un royaume et des sacrificateurs, pour qu'ils règnent sur la terre ! Et je regardai et j'entendis autour du trône la voix de beaucoup d'anges et des animaux et des vieillards, et leur nombre était des myriades de myriades et des milliers de milliers, qui disaient d'une voix éclatante : L'agneau égorgé est digne de recevoir la puissance, la richesse, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire et la bénédiction ! Et toutes les créatures dans le ciel, et sur la terre, et sous la terre, et sur la mer, et tout ce qui s'y trouve, je les entendis toutes qui disaient : A celui qui est assis sur le trône et à l'agneau, bénédiction, honneur, gloire et pouvoir aux siècles des siècles ! Et les quatre animaux dirent : Amen ! et les vieillards se jetèrent à terre et se prosternèrent.

V, 6-14. Christ apparaît donc sur la scène pour remplir son rôle de révélateur. Comme il ne s'agit que de symboliser cette idée, on aurait bien tort de demander où il a pu se tenir avant le moment où il devient visible. Il nous est représenté sous l'image de l'*agneau* pascal, c'est-à-dire comme médiateur de la nouvelle

alliance; il paraît comme égorgé, ce qui doit rappeler qu'il a souffert la mort pour la rédemption des pécheurs; enfin il a sept cornes et sept yeux, parce qu'il participe aux attributs de la divinité, comme l'auteur a soin de l'expliquer lui-même. Car c'est lui qui a inventé ce symbole; l'autre, déjà adopté par l'Église (1 Cor. V, 7. Comp. 1 Pierre I, 19. Jean I, 29), n'avait pas besoin d'explication. Mais encore une fois, il faut faire abstraction de la forme concrète de l'image, pour s'en tenir exclusivement à l'idée représentée, autrement on en viendrait à demander comment un agneau peut être à la fois vivant et égorgé, et comment il peut prendre et tenir un livre, et en ouvrir les sceaux. Pour les sept cornes et les sept yeux, symboles de la puissance et de la science, voy. Zach. IV, 10. Dan. VII, 8.

Les vieillards représentant, comme nous l'avons dit, le sacerdoce céleste, sont munis de coupes à parfums ou d'encensoirs, mais l'encens qu'ils brûlent, ce sont les prières des saints, des hommes pieux et fidèles. C'est une idée empruntée à l'Ancien Testament (Ps. CXLI, 2) et familière au langage figuré du judaïsme (Tob. XII, 15. Act. X, 4), mais symbolisée ici d'une manière très-gracieuse. Le cantique *nouveau* (Ps. XXXIII; XL; XCVI; XCVIII; CXLIV; CXLIX, etc.), qu'ils chantent en l'honneur de l'agneau, rappelle ce qu'il a fait pour les hommes, et insiste (ce qu'il ne faut pas négliger) sur ce que les élus, rachetés par son sang et formant son royaume, sont de toutes les nations de la terre. Il ne s'agit donc pas ici d'un étroit judéo-christianisme qui repousserait les païens. D'après le texte vulgaire, les pronoms dans ce cantique sont à la première personne. Alors il faut supposer tout simplement que ce sont les prières des saints elles-mêmes qui sont ainsi présentées devant le trône de Dieu. Cependant cette leçon ne mérite pas la préférence; car évidemment l'auteur veut raconter que les chants de glorification en l'honneur de l'agneau, entonnés d'abord dans le cercle des vieillards, sont répétés comme par un écho multiple et dans des sphères de plus en plus étendues, par les myriades des anges et par toutes les créatures de l'univers, parmi lesquelles se trouvent naturellement les hommes, et qu'enfin l'Amen solennel, qui clot ce concert universel, est prononcé dans la proximité la plus immédiate du trône.

Les quatre animaux eux-mêmes, qui symbolisent les attributs de la divinité, rendent hommage à l'Agneau et prononcent l'Amen

après les hommages de l'univers. C'est que ces attributs personnifiés sont à la disposition de Christ, du Verbe divin, qui les possède et s'en sert. C'est encore l'idée abstraite à laquelle nous nous arrêterons. L'image ne s'allie pas à celles qui ont précédé, car les animaux portant le trône de Dieu ne sauraient se jeter à terre sans ébranler ce dernier.

Le nombre des anges est emprunté à Daniel (chap. VII, 10); les hommages rendus à Christ (v. 12) se formulent en sept termes ou prérogatives; l'univers se divise (v. 13) en quatre sphères ou parties. Ce symbolisme des nombres (sept et quatre) se retrouvera encore souvent.

Dans toutes ces scènes Dieu reste impassible sur son trône. Il ne prend point part à l'action dramatique qui anime le tableau. Il est présent, et sa présence sanctionne tout ce qui se passe. Mais son œuvre est réglée de toute éternité, il n'a pas besoin d'intervenir pour en assurer la marche. Ce repos majestueux ne nous paraît pas être copié sur le modèle d'un roi oriental, régnant plutôt que gouvernant du fond de son palais, mais destiné à mettre en relief cette idée fondamentale de la métaphysique judaïque qui parle de Dieu comme d'un être abstrait, insaisissable à la pensée humaine, mais se révélant par les hypostases de ses attributs.

‘Alors je vis comme l'agneau ouvrit l'un des sept sceaux, et j'entendis l'un des quatre animaux criant comme une voix de tonnerre : Approche ! Et je regardai et vis un cheval blanc, et celui qui le montait tenait un arc, et il lui fut donné une couronne et il partit en vainqueur et pour aller vaincre. Et quand il ouvrit le second sceau, j'entendis le second animal qui criait : Approche ! Et il parut un autre cheval roux et à celui qui le montait il fut donné le pouvoir d'ôter la paix de la terre, pour que les hommes s'égorgeassent les uns les autres, et il lui fut donné une grande épée. Et quand il ouvrit le troisième sceau, j'entendis le troisième animal qui criait : Approche ! Et je regardai et vis un cheval noir, et celui qui le montait tenait une balance dans sa main. Et j'entendis une voix au milieu des quatre animaux qui disait : Le litre de froment à un denier et trois litres d'orge à un denier ; mais ne fais pas de mal à l'huile et au vin ! Et quand il ouvrit le quatrième sceau, j'entendis le quatrième animal qui criait : Approche ! Et je regardai et je vis un cheval jaunâtre, et celui qui le montait avait nom Mortalité. Avec lui vint l'Enfer et il leur fut donné pouvoir sur le quart de la terre, pour le faire périr par le glaive et par la famine et par la mortalité et par les bêtes sauvages.



VI, 1-8. La série des événements futurs qui se révèlent au prophète, à mesure que les sceaux s'ouvrent, commence naturellement par ce qu'on appelait les *douleurs de l'enfantement* du règne messianique, les grandes calamités qui en doivent précéder l'établissement et qui frapperont l'humanité sans distinction des bons et des méchants. Parmi ces calamités, trois surtout sont fréquemment, et pour ainsi dire proverbialement, nommées ensemble : la guerre, la famine et la peste, voyez Jér. XIV, 12; XXIV, 10; XXVII, 8; XXXIV, 17; XXXVIII, 2; XLII, 17. Éz. V, 12. Ce dernier prophète y joint encore (chap. XIV, 21) les bêtes féroces qui, sur les bords du désert, envahissaient un pays dépeuplé par les autres fléaux (comp. Matth. XXIV, 6 ss.). Le dernier verset du morceau que nous avons devant nous énumère précisément ces quatre ennemis de la vie des hommes.

Mais dans les quatre tableaux qui précèdent, les bêtes sont remplacées par une autre figure empruntée également à l'Ancien Testament. Jérémie avait dit (chap. XXI, 7; XXXII, 36) : celui qui échappera à la guerre, à la famine et à la peste, tombera entre les mains du roi de Babel. C'est cette formule que notre auteur représente dans sa première figure, en faisant précéder les trois fléaux par le *vainqueur*, personnification de l'ambition et de l'orgueil qui entraînent après eux la destruction et la ruine.

Les quatre causes de mort ou principes de destruction sont personnifiés sous la figure de *quatre cavaliers*, d'après Zach. VI, 1 ss.; comp. chap. I, 8 ss. On peut se représenter leur apparition successive comme venant des quatre points cardinaux, de manière qu'à chaque nouvelle apparition un autre animal fait approcher le prophète. Ce dernier ne feuillette pas le livre, mais il voit des fantômes passer devant lui. On voit d'ailleurs que toute cette première série de figures est copiée sur les anciens, mais l'arrangement parallèle et la mise en scène appartiennent à notre auteur.

Le vainqueur monte un cheval blanc, comme les rois et les triomphateurs; ses attributs sont l'arme et la couronne. La guerre monte un cheval roux, couleur du feu ou du sang; son attribut est l'épée, sa mission est d'exciter les hommes les uns contre les autres. La famine monte un cheval noir, la peau de l'homme prenant une couleur noirâtre par l'excès de la privation. Son attribut est la balance, parce qu'il faut mesurer à chacun sa ration avec une extrême parcimonie. L'image n'est pas bien transparente, aussi une voix l'explique-t-elle. Ce n'est pas la

voix de Dieu qui reste toujours impassible sur son trône, et n'intervient pas dans de pareils détails. Le prophète entend la voix, mais préoccupé de l'image, il n'en détermine pas l'origine. La voix fait connaître la cherté des grains. Un *chénix* de froment (nous avons remplacé ce terme par celui de *litre*, bien que probablement le litre soit un peu plus grand que ne l'a été la mesure ancienne) formait, d'après l'estimation du temps, la ration journalière d'un homme, par exemple d'un soldat; un *denier* revient à 85 centimes. D'après cela, l'hectolitre reviendrait à près de cent francs. La proportion est énorme (surtout si l'on tient compte de la valeur relative de l'argent alors et aujourd'hui), mais elle l'est sans doute à dessein. Nous savons par Cicéron (Verrès III, 81) qu'on achetait alors en Sicile un *modius* de froment (douze chénix) pour un denier; l'orge coûtait la moitié. L'huile et le vin ne sont pas frappés par cette calamité, mais ils ne servent pas à la nourriture de l'homme dans une proportion notable.

La quatrième image a été généralement mal comprise par les interprètes. Le cavalier qui monte le cheval pâle ou baillet (couleur de la maladie) n'est pas la mort dans le sens propre, mais ce que le peuple appelle quelquefois de ce nom, la *mortalité*, c'est-à-dire les maladies contagieuses, l'épidémie, la peste, comp. chap. XVIII, 8.

Après les quatre fléaux, et avec la mission de recueillir les nombreuses victimes (un quart de tous les vivants) *de tous les quatre*, vient l'*Enfer*, le S'eöl, l'Hadès, le séjour des morts personnifié, qui les engloutit. Les quatre tableaux sont ainsi plus intimement liés entre eux et séparés du suivant. Le texte authentique dit : il *lui* fut donné pouvoir, c'est-à-dire à l'Enfer, et non pas : il *leur* fut donné, ce qui se rapporterait aussi à la peste; car si cette dernière à elle seule eût dû engloutir un quart des hommes, il faudrait en conclure que les fléaux précédents auront déjà fait périr les trois autres quarts et il en résulterait cette absurdité qu'il ne serait resté personne.

<sup>9</sup> Quand il ouvrit le cinquième sceau, je vis au-dessous de l'autel les âmes de ceux qui avaient été égorgés à cause de la parole de Dieu et du témoignage auquel ils avaient adhéré. Et ils crièrent à haute voix et dirent : Jusques à quand, ô Seigneur saint et véridique, diffères-tu le jugement et veux-tu ne pas venger notre sang sur les

habitants de la terre? Et il leur fut donné à chacun une robe blanche, et il leur fut dit de se tranquilliser quelque temps encore, jusqu'à ce que leurs compagnons de service et leurs frères, qui devaient être mis à mort comme eux-mêmes, fussent aussi venus à leur terme.

VI, 9-11. Le tableau qui se présente après l'ouverture du cinquième sceau est complètement indépendant de celui qui précède, ainsi que de celui qui suit. Le sens en est très-clair. A l'époque où l'auteur écrivait, il y avait déjà eu beaucoup de martyrs et les persécutions continuaient. Le prophète ne peut pas en promettre la fin très-prochaine. Cette idée de la nécessité de la patience, pour quelque temps encore, est rendue concrète dans une scène d'un grand effet poétique. Les *martyrs* se présentent devant Dieu pour demander vengeance, mais il leur est dit que le moment de cette dernière n'est pas encore venu. Il y a des *compagnons de service*, des frères croyants comme eux et placés dans des conditions analogues, qui doivent d'abord arriver également au terme de leur carrière, sans doute par la même fin (ou d'après une autre leçon : compléter le nombre), avant que le jour de la grande compensation ne vienne.

Les détails n'offrent pas de difficulté. L'*autel*, qui n'a pas encore été mentionné, se place naturellement dans la demeure du Très-Haut, près de son trône, comme c'était le cas dans le sanctuaire de Jérusalem. — Pour la *parole* et le *témoignage*, voyez chap. I, 2. — La *robe blanche* sera expliquée plus bas (chap. VII, 13). Pour ceux qui la reçoivent ici, elle est le gage immédiat de leur titre à l'entrée au royaume.

<sup>12</sup> Et quand il ouvrit le sixième sceau, je vis comme il y eut un grand tremblement de terre, et le soleil devint noir comme un cilice de crin, et la lune entière devint comme du sang, et les étoiles du ciel tombèrent sur la terre; c'était comme un figuier qui laisse tomber ses fruits verts quand il est agité par un vent violent. Et le ciel se replia comme un livre qu'on roule et toutes les montagnes et les îles furent ôtées de leurs places. Et les rois de la terre, et les grands, et les capitaines, et les riches, et les puissants, et tous les serfs et hommes libres, se cachèrent dans les cavernes et dans les rochers des montagnes, et dirent aux montagnes et aux rochers : Tombez sur nous et cachez-nous devant la face de celui qui est assis sur le trône et devant la colère de l'agneau; car il est arrivé, le grand jour de sa colère, et qui peut rester debout?

VI, 12-17. Cette scène se détache également des autres et amène comme sixième tableau des signes précurseurs de la parousie, les terribles phénomènes de la nature, les *tremblements de terre* et les *éclipses* (Joël II, 10; III, 4. Amos VIII, 9. És. XIII, 10. Éz. XXXII, 7. Matth. XXIV, 7, 29, etc.).

Le *cilice* est une étoffe grossière faite de poil de chèvre, et de couleur noire. (L'emploi du mot *sac* est ridicule.) — La lune dans ses éclipses prend quelquefois une teinte rougeâtre. — La chute des étoiles comparées à des figues (És. XXXIV, 4. Nah. III, 12. Matth., 1. c.) s'explique par les idées cosmologiques des anciens qui se représentaient quelquefois le ciel comme une tente susceptible d'être roulée et pliée; les étoiles y sont attachées comme des lampes, et tombent à terre quand la tente est ramassée (Ps. CIV, 2. És., 1. c.). — Les hommes qui se cachent par peur dans les cavernes sont pris dans És. II, 10, 21. Osée X, 8; comp. Luc XXIII, 30. — Pour les paroles qui leur sont mises dans la bouche, voyez Nah. I, 6. Mal. III, 2. Ces cris d'angoisse, qui peuvent être regardés comme l'effet de toutes les calamités décrites dans ce chapitre, mais plus particulièrement des derniers phénomènes, forment une antithèse naturelle avec la consolation symbolisée par les robes blanches. Pendant ces temps de préparation et d'épreuves tous les hommes souffrent indistinctement, mais les méchants, les incrédules, les ennemis de Dieu et de Christ, que le prophète signale surtout dans les rangs supérieurs de la société, y voient l'annonce de leur ruine et se livrent au désespoir, tandis que les fidèles s'adressent avec confiance à Dieu et s'affermissent ainsi dans le courage de la patience.

‘Après cela je vis quatre anges placés aux quatre coins de la terre, et qui retenaient les quatre vents de la terre, afin qu'il ne soufflât pas de vent sur la terre, ni sur la mer, ni sur un arbre. Et je vis un autre ange qui montait du côté du soleil levant, et qui tenait le sceau du Dieu vivant. Et il cria d'une voix forte aux quatre anges, auxquels il était donné de faire du mal à la terre et à la mer, en disant : Ne faites point de mal à la terre, ni à la mer, ni aux arbres, jusqu'à ce que nous ayons mis le sceau sur le front des serviteurs de notre Dieu.

VII, 1-3. D'après la combinaison symétrique du plan du livre, le chap. VII forme l'entr'acte entre le 6<sup>e</sup> et le 7<sup>e</sup> sceau. Les

fléaux, qui frappent l'humanité avant la fin, sont passés, les justes et les méchants ont souffert indistinctement. Le 7<sup>e</sup> sceau doit amener un changement dans l'ordre actuel des choses ; il doit préparer la catastrophe qui séparera définitivement les deux catégories des hommes, pour donner à chacun selon ses œuvres. L'entr'acte est destiné à une opération préservatrice en faveur des fidèles. Ils doivent être marqués du sceau de Dieu comme lui appartenant, pour être reconnus par lui et pour échapper ainsi aux coups réservés désormais aux incrédules seuls (comp. 2 Cor. I, 21).

Il se fait un moment de silence dans l'univers ; les vents se taisent ; aucun souffle n'agite les airs, les éléments déchaînés tout à l'heure sont rentrés dans un repos absolu, sauf à revenir à la charge dès que l'ordre leur en sera donné, et pendant ce moment de répit les justes sont marqués du sceau de Dieu.

Comp. pour les quatre coins de la terre et les quatre vents : Jér. XLIX, 36. Zach. VI, 5. Dan. VII, 2. — Le sceau n'est autre chose que le nom ineffable de Dieu, chap. II, 17 ; III, 12 ; XIV, 1.

<sup>4</sup> J'entendis le nombre de ceux qui étaient marqués du sceau : cent quarante quatre milliers, de toutes les tribus des enfants d'Israël, étaient marqués du sceau. De la tribu de Juda douze mille étaient marqués du sceau ; de la tribu de Ruben, douze mille ; de la tribu de Gad, douze mille ; de la tribu d'Aser, douze mille ; de la tribu de Nephthali, douze mille ; de la tribu de Manassé, douze mille ; de la tribu de Syméon, douze mille ; de la tribu de Lévi, douze mille ; de la tribu d'Isachar, douze mille ; de la tribu de Zabulon, douze mille ; de la tribu de Joseph, douze mille ; de la tribu de Benjamin, douze mille étaient marqués du sceau.

VII, 4-8. Le prophète *entend* le nombre ; cela veut dire que lui-même ne peut pas compter les individus, Dieu seul connaissant les siens du premier jusqu'au dernier ; mais le nombre est proclamé par un ange et c'est ainsi qu'il parvient à sa connaissance. Il est essentiel de remarquer qu'en ce moment le prophète se trouve encore transporté en extase au ciel ; l'opération de l'impression du sceau sur les fronts est censée se faire sur la terre, où les fidèles vivent encore. Il ne les aperçoit qu'après l'opération dont le résultat est annoncé au ciel par l'ange.

Il est positif que dans ce dénombrement *Israël* représente, par un nom symbolique, le véritable peuple de Dieu, dans le sens évangélique, et non la nation juive, ou les judéo-chrétiens seuls, comme il a plu à beaucoup de commentateurs de le soutenir. Les *douze* tribus représentent l'idée de la totalité ; le nombre douze et son carré est le nombre parfait et absolu, le coefficient mille marque l'idée de la multitude. Il serait absurde de croire que l'auteur aurait pu s'imaginer qu'il y avait tout juste 12,000 croyants bien comptés dans chacune des douze tribus, pas un de plus ou de moins, et aucun en dehors.

La nomenclature des douze tribus présente des singularités que l'exégèse a souvent mal interprétées. L'ordre et le choix des noms diffèrent de ceux de tous les passages parallèles de l'Ancien Testament. C'est le pur hasard qui a dicté l'un et l'autre, par la simple raison qu'à l'époque apostolique ces noms ne répondaient plus à aucune réalité politique ou autre, et n'étaient plus qu'une affaire de mémoire, et une espèce de forme conventionnelle. Ainsi il a pu arriver à l'écrivain d'énumérer Joseph à côté de Manassé, au lieu de distinguer ce dernier d'Éphraïm, avec lequel il forme en commun la tribu de Joseph ; en revanche, pour avoir mis un nom de trop, il en omet un autre, la tribu de Dan, ce qui a donné lieu à la singulière hypothèse que l'Antéchrist devait sortir de cette dernière tribu. Le fait est que déjà dans l'Ancien Testament la nomenclature est une autre dans chaque passage. En comptant Lévi, Joseph ne forme qu'une seule tribu (Gen. XLIX). Quand on compte Joseph pour deux (Éphraïm et Manassé), Lévi est omis (Nombr. XIII. Éz. XLVIII). En comptant toutes les trois, on en omet une autre, par exemple Siméon (Deut. XXXIII) ou Dan (1 Par. IV, ss.). Le nombre douze était sacré et conventionnel ; les tribus elles-mêmes disparaissaient comme telles avec les progrès de la civilisation politique et sociale.

<sup>9</sup> Après cela je regardai et voilà qu'une grande foule, que personne ne pouvait compter, de toute nation, peuple, tribu et langue, était placée en face du trône et en face de l'agneau. Ils étaient vêtus de robes blanches et tenaient des palmes dans leurs mains, et ils criaient d'une voix forte en disant : La victoire est à notre Dieu qui est assis sur le trône, et à l'agneau ! Et tous les anges se placèrent en cercle autour du trône et des vieillards et des quatre animaux, et

se jetèrent la face contre terre devant le trône et adorèrent Dieu en disant : Amen ! Bénédiction, gloire, sagesse, reconnaissance, honneur, puissance et force à notre Dieu aux siècles des siècles ! <sup>12</sup> Et l'un des vieillards prit la parole et me dit : Ceux-là qui sont vêtus de robes blanches, qui sont-ils et d'où sont-ils venus ? Et je lui dis : Mon Seigneur, c'est toi qui le sais. Et il me dit : Ce sont ceux qui viennent de la grande tribulation et qui ont lavé leurs robes et les ont blanchies dans le sang de l'agneau. C'est pour cela qu'ils sont en face du trône de Dieu et l'adorent jour et nuit dans son temple et celui qui est assis sur le trône établira sa demeure au-dessus d'eux : ils n'auront plus ni faim, ni soif, et le soleil ni aucune chaleur ne les accablera plus, car l'agneau qui est au milieu vers le trône les paît et les conduit aux sources des eaux de la vie et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux.

VII, 9-17. Ce morceau a donné lieu à une méprise commune à la presque totalité des commentateurs de toutes les nuances. Ils ont cru que la foule innombrable qui paraît ici sur la scène, est différente des 144,000 Israélites précédemment nommés, et représente par conséquent les convertis du paganisme. Rien n'est plus contraire à l'idée de l'auteur. Un ange avait proclamé le nombre des élus marqués du sceau ; maintenant Jean les voit paraître devant le trône, c'est-à-dire abrités près de Dieu dans le repos et la paix après les tribulations de la terre. Il est naturel qu'il les appelle une foule innombrable, car aucun mortel ne comptera 144,000 hommes d'un seul coup d'œil. La phrase, d'après laquelle ils sont de toutes les nations, donne la véritable interprétation de la figure de l'Israël aux douze tribus. On voit qu'il s'agit, non de l'Israël historique (selon la chair, 1 Cor. X, 18), mais de l'Israël de Dieu (Gal. VI, 16), qui est répandu parmi tous les peuples. Nous retrouverons les 144,000 au chap. XIV, et il n'y sera pas question d'une foule différente d'eux.

Les *palmes* sont le symbole de la victoire ; aussi Dieu est-il glorifié ici comme vainqueur et libérateur. — La fiction d'une conversation avec un ange, pour amener l'explication d'une scène allégorique, est empruntée à Zach. IV, 4. — *C'est toi qui le sais*, est une formule destinée à constater et à excuser l'ignorance de celui qui parle. — Pour les images de la béatitude, voyez És. IV, 6 ; XXV, 4, 8. Le tout est copié de És. XLIX, 10.

<sup>1</sup> Quand il ouvrit le septième sceau, il se fit dans le ciel un silence de près d'une demi-heure. Et je vis les sept anges qui se tiennent debout devant Dieu, et il leur fut donné sept trompettes. Et un autre ange vint se placer près de l'autel en tenant un encensoir d'or, et il lui fut donné beaucoup de parfums, afin qu'il les déposât, avec les prières de tous les saints, sur l'autel d'or placé en face du trône. Et la fumée des parfums monta de la main de l'ange devant Dieu, avec les prières des saints. Et l'ange prit l'encensoir et le remplit de la braise de l'autel et le jeta sur la terre. Et il se fit des bruits, et des tonnerres, et des éclairs, et un tremblement de terre.

VIII, 1-5. L'entr'acte est terminé ; tout est préparé pour la péripétie finale du drame apocalyptique. Le dernier sceau est ouvert et un silence profond et solennel, une attente à la fois pleine d'espoir et d'anxiété, accueille le moment décisif qui s'annonce.

Mais la catastrophe est trop riche d'incidents pour pouvoir être comprise dans le cadre étroit d'un tableau unique. Aussi ce cadre s'élargit-il soudain, en se décomposant, et en formant sept nouvelles scènes ou évolutions, lesquelles dans leur ensemble sont censées représenter le contenu du septième sceau ; leur disposition symétrique est de tous points parallèle à celle des sept premières. Aux sept sceaux succèdent les sept trompettes.

*Les sept anges*, qui se tiennent debout devant Dieu, comme ses premiers serviteurs et ministres, ne doivent pas être confondus avec les sept esprits dont il a été question plus haut. Ce sont de véritables anges, les sept anges supérieurs (archanges, amschaspands) de la mythologie judéo-chrétienne (Tob. XII, 15). Nous verrons tout à l'heure la mission spéciale qu'ils auront à remplir dans cette partie du drame ; mais avant qu'ils ne commencent à l'accomplir, une scène préparatoire se passe sous les yeux du prophète. Le symbolisme de cette scène est aussi ingénieux dans sa forme que beau par l'idée qu'il exprime. Un ange brûle de l'encens devant Dieu, la fumée monte ; quand l'encensoir est devenu vide, l'ange le remplit de braise qu'il jette sur la terre et des phénomènes sinistres éclatent aussitôt : cela veut dire que les prières des croyants naguère encore mis en demeure d'attendre (chap. VI, 11) sont maintenant exaucées, que le moment de la vengeance est arrivé, qu'elle s'annonce par les signaux précurseurs qui jettent la terreur dans les âmes. L'image est empruntée à Ez. X, 2.



La phrase : *avec* les prières des saints, s'explique très-naturellement par la conception religieuse des anciens peuples qui voyaient dans le fait que la fumée *montait* de l'autel dans les airs, le signe de l'acceptation du sacrifice par la divinité. L'ange brûle donc de l'encens pour que la fumée montante emporte en même temps les prières des saints persécutés ; cette fumée est en quelque sorte le véhicule *pour* les prières. Car c'est proprement cette dernière préposition qu'il faudrait employer pour traduire le texte à la lettre.

<sup>6</sup> Puis les sept anges qui tenaient les sept trompettes se mirent en devoir d'en sonner. Et le premier ayant sonné, il survint de la grêle et un feu mêlé de sang qui furent jetés sur la terre, et le tiers de la terre fut brûlé, et le tiers des arbres fut brûlé et toute herbe verte fut brûlée. Et le second ange ayant sonné, quelque chose comme une grande montagne tout en feu fut jeté dans la mer, et le tiers de la mer se changea en sang, et il mourut le tiers des créatures vivantes qui sont dans la mer, et le tiers des vaisseaux périt. Et le troisième ange ayant sonné, il tomba du ciel un grand astre brûlant comme un flambeau, et il tomba sur le tiers des rivières et sur les sources d'eau. Cet astre avait nom Absinthos, et le tiers des eaux se changea en absinthe et un grand nombre d'hommes moururent par les eaux, parce qu'elles étaient empoisonnées. Et le quatrième ange ayant sonné, le tiers du soleil fut frappé, et le tiers de la lune, et le tiers des étoiles, afin que le tiers en fût obscurci, et que le jour perdit un tiers de sa clarté et la nuit pareillement. Et je vis et entendis un aigle qui volait par le milieu du ciel en criant à haute voix : Malheur, malheur, malheur aux habitants de la terre, à cause des autres sons de trompette, des trois anges qui ont encore à sonner !

VIII, 6-13. Les quatre premières trompettes forment un ensemble, comme cela avait été le cas pour les quatre premiers sceaux. De même elles sont séparées des trois dernières par une figure particulière qui marque pour ainsi dire le point d'intersection des deux séries ou moitiés. Plus haut ç'avait été l'Enfer engloutissant les victimes des quatre fléaux, ici c'est une voix lugubre et prophétique qui annonce que les catastrophes des quatre premières trompettes ne sont rien en comparaison de celles qui doivent survenir plus tard.

On remarquera facilement que les tableaux dans le présent morceau sont moins pittoresques que ceux de la série correspondante du chap. VI. Aussi bien était-il difficile d'en inventer de nouveaux sans se copier. Malgré cela l'auteur a su trouver des images qui ont une certaine grandeur, à condition qu'on n'essaie pas de les reproduire par le pinceau ou le burin, car elles manquent de contours bien déterminés et ne se subordonnent pas trop scrupuleusement aux lois de la nature. Ainsi, sans parler de l'aigle à voix humaine, qui a déjà choqué les anciens copistes (qui en ont fait un ange), et de l'étoile brûlante qui, en tombant sur un grand nombre de rivières et de fontaines à la fois, y verse un poison, il est impossible de se faire une idée claire de la manière dont partout un tiers seulement (par exemple du soleil, de la mer, etc.) est frappé par les diverses plaies. C'est qu'il faut toujours s'en tenir à l'idée que l'allégorie veut symboliser, et ne point appliquer aux symboles mêmes les règles classiques ou modernes de l'esthétique ou de l'art.

Nous avons devant nous la description de diverses plaies qui sont en partie copiées sur celles de l'Égypte (voy. Exod. VII, 20; IX, 23; X, 21; grêle, pluie de feu, eau changée en sang, ténèbres), en partie empruntées aux prophètes (Jér. LI, 25, montagne de feu). Elles sont destinées à commencer le châtimement réservé au monde incrédule et persécuteur. Dans leur ensemble elles frappent l'univers, divisé en quatre sphères, savoir la terre, l'océan, les rivières, le ciel (comp. chap. XVI, 1-9); leur effet est de détruire le tiers de tout ce qu'elles atteignent (pour la proportion, voy. Zach. XIII, 8. Éz. V, 2), savoir les végétaux, les animaux, les hommes, enfin même les astres. Relativement à ces derniers il ne s'agit donc plus d'éclipses passagères, mais d'une destruction partielle de leur lumière par suite de laquelle les jours sont moins clairs et les nuits plus sombres.

L'étoile qui empoisonne les eaux potables doit être considérée comme une espèce de vase rempli d'un liquide végétal délétère et venant à éclater dans les airs, ou peut-être comme une masse compacte de substance du même genre qui en se brisant sème des germes de mort dans toutes les directions. Il ne faut pas demander à quelle substance naturelle l'auteur a pu songer ici, ni objecter que l'absinthe n'est pas un poison. Il suffit de se rappeler que l'absinthe est une plante qui contient un suc amer, et que l'amertume, dans le langage populaire de tous les temps, tient de près

à l'idée du poison (comp. Jér. IX, 14 ; XXIII, 15, où le parallélisme joint le poison à l'absinthe). Le reste appartient à l'hyperbole.

Comme l'aigle du dernier verset est le seul animal qui paraît dans notre livre, outre les quatre Kéroûbs qui portent le trône de Dieu, et qui, à vrai dire, ne sont pas des animaux mais des symboles, on pourrait être tenté de lire : quelqu'un volant *comme* un aigle.

<sup>1</sup> Et le cinquième ange ayant sonné, je vis un astre tombant du ciel sur la terre, et on lui donna la clef du puits de l'abîme. Et il ouvrit le puits de l'abîme et il sortit du puits une fumée pareille à la fumée d'une grande fournaise, et le soleil et l'air furent obscurcis par la fumée du puits. Et de cette fumée sortirent des sauterelles qui se jetèrent sur la terre, et il leur fut donné un pouvoir comme l'ont les scorpions de la terre, et il leur fut dit de ne point faire de mal aux herbes de la terre, ni à aucune verdure, ni à aucun arbre, mais seulement aux hommes qui ne portent point le sceau de Dieu sur le front ; et il leur fut donné de ne point les tuer, mais de les tourmenter pendant cinq mois, de tourments pareils à ceux que cause le scorpion quand il pique un homme. Et en ces jours-là, les hommes chercheront la mort et ne la trouveront pas, et ils désireront de mourir, mais la mort les fuira. <sup>7</sup> Et la forme de ces sauterelles était semblable à celle de chevaux équipés pour la guerre, et sur leurs têtes il y avait comme des couronnes ressemblant à de l'or, et leurs visages étaient comme des visages d'hommes, et elles avaient des chevelures comme des chevelures de femmes, et leurs dents étaient comme celles des lions, et elles avaient des cuirasses semblables à des cuirasses de fer, et le bruit de leurs ailes était pareil au bruit de nombreuses voitures attelées, s'élançant au combat. Et elles avaient des queues comme les scorpions, avec des dards, et c'est dans leurs queues que se trouvait leur pouvoir de faire du mal aux hommes pendant cinq mois. Elles avaient pour roi au-dessus d'elles un ange de l'abîme, dont le nom est Abaddon en hébreu, en grec il se nomme Exterminateur. Le premier malheur est passé : voici, il en vient encore deux après !

IX, 1-12. Il avait été annoncé plus haut que les trois dernières trompettes amèneraient trois plaies (fléaux, malheurs, catastrophes) plus terribles encore que les précédentes. Voici maintenant la première de ces plaies ou, comme s'exprime le texte, le premier de ces *cris de Ouè*, qui pour les Grecs et pour les

Romains sont l'expression de la terreur et de la menace. La terre sera envahie par des nuées de *sauterelles*, mais ces sauterelles, tant par leur origine, que par leur forme et par leur action, seront bien autrement terribles que celles qui viennent dévaster de temps à autre les champs des hommes et dont le passage laisse après lui les traces d'une affreuse désolation. Le fond de l'image est emprunté à la nature, car le prophète veut réellement parler d'animaux nuisibles, contre lesquels l'homme n'a pas les moyens de se défendre (et il n'est pas question le moins du monde d'une allégorie soit historique, soit religieuse), mais son imagination se donne libre carrière pour charger les traits du tableau des couleurs les plus vives et les plus criantes.

Ces sauterelles ne sont pas écloses sur la terre, elles viennent de l'enfer. A cet effet, un ange descend dans ce lieu de feu et de mort, par un puits, comme on descend dans une mine ; il en ouvre la porte et laisse échapper ainsi la fumée de la fournaise souterraine et avec elle sortent en même temps des êtres vivants et malfaisants, comme la fumée ordinaire emporte avec elle des étincelles et des débris de matière combustible qui retombent sur le sol et y causent du dommage. Nous disons un *ange*, car il est évident que l'*astre* tombant du ciel, saisissant une clef, descendant par un puits et ouvrant une porte, est pour l'auteur un être personnel et vivant. Nous avons là devant nous une trace, la plus récente peut-être, de l'antique mythologie sémitique, qui déifiait, ou du moins qui vivifiait les astres et les considérait comme des puissances intelligentes, comp. Juges V, 20. Job XXXVIII, 7. De même dans le livre d'Hénoch il est question d'étoiles qui mangent, qui ont des mains et des pieds (chap. 85, 87), conceptions qui seraient grotesques et absurdes, si l'idée de la personne ne dominait pas la notion de la forme. Les sauterelles qui sortent de l'abîme ont un roi, elles agissent avec ensemble, d'après une direction consciente, ce qui revient à dire que leur action est positivement et volontairement cruelle et funeste ; ce roi est *un* ange de l'abîme, l'un des démons qui résident dans le séjour des ténèbres et de la mort (non pas l'ange de l'abîme, qui ne serait autre que l'Hadès lui-même (chap. VI, 8). Le nom hébreu qui lui est donné, Abaddon, se rencontre dans la poésie hébraïque (Job XXVI, 6 ; XXVIII, 22. Prov. XV, 11), comme synonyme du *S'eôl* ou de la mort ; notre auteur lui donne un sens plus personnel et plus actif.

Quant à la forme, il emprunte une série de traits à la fameuse description des sauterelles qui se trouve dans le livre de Joël (chap. II), mais ces traits sont beaucoup exagérés à dessein, pour frapper l'imagination et augmenter la terreur que la prédiction doit inspirer. La comparaison des sauterelles et des chevaux est consacrée même par le langage populaire ; en Allemagne on les appelle chevaux du foin ; leurs antennes, leur peau, le bruit qu'elles font, sont tour à tour utilisés pour la description fantastique du texte ; partout sous ces formes, plus baroques encore qu'effrayantes, au gré de notre goût, on peut facilement retrouver la primitive simplicité de la nature qui a suggéré les images. Les queues seules sont une addition tout à fait arbitraire, inventée pour le besoin de la conception du moment.

Car ces sauterelles, tout à fait différentes en cela des sauterelles ordinaires, ne s'attaquent pas à la végétation, mais aux hommes mêmes ; et comme elles doivent avoir le pouvoir de les tourmenter sans les tuer, et de prolonger ainsi leurs tourments (pendant cinq mois, c'est-à-dire beaucoup plus longtemps que les sauterelles ordinaires n'ont coutume d'affliger la contrée sur laquelle elles s'abattent), il leur est donné des dards ou aiguillons logés dans l'extrémité de leurs corps, comme celui du scorpion ; leurs piqûres venimeuses se prolongent et se répètent, sans que les hommes trouvent le repos, et au point de leur faire désirer la mort. Il faut convenir que les imprécations contre les païens oppresseurs d'Israël, qu'on trouve dans un certain nombre de psaumes, n'expriment nulle part un sentiment de haine et de cruauté aussi raffinée que le présent tableau. On remarquera surtout qu'à cette occasion l'auteur passe tout-à-coup du style de la narration apocalyptique, à celui de la simple prédiction. Cela ne fait que rehausser l'intérêt personnel, le plaisir sympathique qu'il prend lui-même à la perspective qu'il décrit.

<sup>13</sup> Le sixième ange ayant sonné, j'entendis une voix qui sortait des quatre angles de l'autel d'or placé devant Dieu, et qui disait au sixième ange, lequel tenait la trompette : Lâche les quatre anges qui sont enchaînés sur le grand fleuve d'Euphrate ! Et on lâcha les quatre anges, préparés pour l'heure et le jour et le mois et l'année, afin qu'ils fissent périr le tiers des hommes. Et le nombre des bataillons de chevaux était de vingt mille myriades : j'entendis leur nombre. Et ainsi je vis les chevaux dans ma vision, et ceux qui les

montaient ; ils avaient des cuirasses couleur de feu et d'hyacinthe et de soufre, et les têtes des chevaux étaient pareilles à des têtes de lions, et de leurs gueules il sortait du feu et de la fumée et du soufre. C'est par ces trois plaies que périt le tiers des hommes, par le feu et la fumée et le soufre qui sortaient de leurs gueules. Car la puissance de ces chevaux était dans leur gueule et dans leur queue, car ces queues étaient semblables à des serpents, ayant des têtes, et c'est avec elles qu'ils faisaient du mal. Et les autres hommes, qui n'avaient point péri par ces plaies, ne se repentirent pas des œuvres de leurs mains, de manière à ne plus adorer les démons et les idoles d'or et d'argent et d'airain et de pierre et de bois, qui ne peuvent ni voir, ni entendre, ni marcher, et ils ne se repentirent pas de leurs meurtres, ni de leurs sorcelleries, ni de leurs débauches, ni de leurs rapines.

IX, 13-21. La sixième plaie (le second *Ouè* ou *malheur* par excellence) est plus terrible que la précédente, car elle fait périr le tiers des hommes, et la description en est plus fantastique encore. On voit deux cent millions de cavaliers montés sur des chevaux qui ont des têtes de lions et pour queues des serpents et qui vomissent de leurs bouches du feu, de la fumée et du soufre.

Qu'est-ce que cela doit signifier ? On y a vu tour à tour les Romains, les Parthes, le Mahométisme, le choléra, et je ne sais quoi encore. Mais l'analogie du tableau précédent suffira pour faire rejeter toutes ces explications et pour nous en faire trouver la véritable. Il est évident que l'auteur n'a fait qu'exagérer les proportions et symboliser la nature et les effets d'une autre plaie naturelle de l'Orient, du *Samoum* ou vent brûlant du désert, dont la violence irrésistible et les effets pernicioeux et délétères sont connus des voyageurs et souvent décrits dans leurs relations.

Sur les bords de l'Euphrate, au delà du vaste désert de l'Arabie, la puissance de cet ouragan brûlant, représentée par quatre anges, est aujourd'hui enchaînée, mais dès à présent réservée pour le moment précis où Dieu voudra s'en servir pour exécuter ses décrets vengeurs. Une voix partie de l'autel, de cet autel où les prières des saints persécutés ont été brûlées comme un encens accepté du Très-Haut, ordonne à l'ange de la sixième trompette de lâcher cette quadruple puissance de l'ouragan qui va se déchaîner sur le monde incrédule tout entier. Ici la description présente une lacune ; l'auteur voulait dire, sans doute, que les quatre anges à leur tour mettent en mouvement les forces

dévastatrices qu'ils commandent ; mais il a hâte de saisir les figures concrètes qui se dessinent devant son regard, et il passe sans aucune transition à la description des monstres qui animent ce qui pour l'observateur ordinaire est un simple phénomène de la nature. Le vent du désert est brûlant et étouffant et obscurcit l'atmosphère ; c'est pour cela que l'armure des cavaliers a les couleurs rouge, brun foncé et jaunâtre, et que le souffle sortant de la gueule des chevaux est formé de feu, de fumée et de soufre. Le samoûm ne renverse pas seulement tout ce qu'il trouve devant lui, mais derrière lui aussi, après son passage, la mort et la désolation en marquent les traces. Voilà pourquoi il est donné aux chevaux des queues de serpents ayant la tête en arrière.

Cependant ces châtiments ne sont pas destinés à corriger les hommes, mais à leur faire sentir la colère de Dieu. Aussi bien les survivants ne songent-ils pas à se convertir, ils persistent dans leur idolâtrie (description empruntée à Dan. V, 23) et dans leurs crimes. A cette occasion, les dieux du paganisme sont positivement appelés des démons, c'est-à-dire considérés comme des êtres véritables usurpant les prérogatives du seul vrai Dieu (comp. 1 Cor. X, 20), comme l'antiquité chrétienne l'a pensé assez généralement.

<sup>1</sup> Puis je vis un autre ange puissant qui descendait du ciel, enveloppé d'un nuage ; il avait l'arc-en-ciel au-dessus de sa tête, et sa face était comme le soleil, et ses jambes comme des colonnes de feu, et dans sa main il tenait un petit livre ouvert. Et il posa son pied droit sur la mer et son pied gauche sur la terre, et il cria d'une voix forte comme le rugissement d'un lion, et lorsqu'il cria, les sept tonnerres firent entendre leurs voix. Et quand les sept tonnerres eurent parlé, je voulais écrire ; mais j'entendis une voix du ciel qui disait : Scelle ce qu'ont dit les sept tonnerres et ne l'écris point ! Et l'ange que je voyais debout sur la mer et sur la terre, leva sa main droite vers le ciel et jura par celui qui vit aux siècles des siècles, qui créa le ciel avec ce qui y est, et la terre avec ce qui y est, et la mer avec ce qui y est, qu'il n'y aurait plus de délai, mais qu'aux jours de la voix du septième ange, lorsqu'il viendrait à sonner de la trompette, le mystère de Dieu serait accompli, comme il l'avait annoncé à ses serviteurs les prophètes. <sup>2</sup> Et la voix que j'avais entendue du ciel me parla encore une fois et dit : Va prendre le petit livre ouvert dans la main de l'ange qui est placé sur la mer et sur la terre ! Et j'allai vers cet ange, en lui disant de me donner le petit livre. Et il me dit : Prends-le et

l'avale ; il te causera des douleurs dans les entrailles, mais dans ta bouche il sera doux comme du miel. Et je pris le petit livre de la main de l'ange et je l'avalai, et dans ma bouche il était comme du miel doux, mais quand je l'eus mangé, je sentis des douleurs dans mes entrailles. Et on me dit : Il faut que tu prophétises encore sur beaucoup de peuples, de nations, de langues et de rois.

X, 1-11. Parallèlement à l'entr'acte qui s'est placé plus haut (chap. VII) entre l'ouverture du 6° sceau et celle du 7°, nous avons ici un second entr'acte placé entre le signal de la 6° trompette et celui de la 7°. Mais ce second entr'acte, plus solennel que le premier, parce qu'il est plus rapproché de la catastrophe finale, est aussi plus solennellement amené ou préparé dans la série des visions. Car outre la scène elle-même qu'il comprend, nous voulons dire la partie du drame apocalyptique qui est intercalée entre la 6° trompette et la fin (chap. XI, 1-13), il y a d'abord encore, dans le morceau qu'on vient de lire, une préparation nouvelle et particulière du prophète appelé à recevoir ces communications célestes de plus en plus terribles et saisissantes.

Un nouvel ange paraît sur la scène pour transmettre au prophète la connaissance de ce qui ne lui avait pas encore été révélé jusqu'ici, c'est-à-dire, de tout ce qui arrivera après la sixième plaie, soit avant, soit après le signal à donner par la septième et dernière trompette. Cet ange est donc pour les uns le héraut du châtement définitif, pour les autres il annoncera le triomphe de la bonne cause. Aussi son extérieur, d'ailleurs impossible à reproduire par le pinceau, symbolise-t-il ces deux faces de l'avenir, d'un côté le nuage et le feu, de l'autre le soleil et l'arc-en-ciel. Il tient un *petit livre ouvert*, petit, parce qu'il ne contient plus que la dernière partie de l'avenir réservé au monde présent, dont les destinées prochaines ont déjà été révélées antérieurement ; ouvert, parce que Dieu n'en veut plus rien cacher, après avoir déjà ouvert le dernier sceau du grand livre.

L'ange crie, les tonnerres répondent, le prophète s'apprête à écrire, mais il lui est enjoint de *sceller* encore ce qu'il vient d'entendre. Comme ce dernier terme, dans le langage apocalyptique (Dan. VIII, 26 ; XII, 9 ; comp. Apoc. XXII, 10), signifie simplement tenir secret, il y a une apparente contradiction entre l'ordre donné verbalement et le symbole du livre ouvert. Cette



contradiction disparaîtra si l'on suppose que le sens de toute la scène doit être celui-ci : Le prophète apprendra le tout, rien ne lui restera caché, mais il doit ne le faire connaître que successivement, selon l'évolution régulière des faits ; l'impatience naturelle du mortel pouvant autrement l'engager à passer immédiatement à la description du résultat final. Aussi bien l'ange, qui vient de lui intimer l'ordre de sceller ce qu'il a entendu, jure-t-il que cette injonction n'implique pas le fait de nouveaux délais dilatoires, qu'au contraire le *mystère* de Dieu, c'est-à-dire précisément l'ensemble des décrets divins relatifs aux destinées du monde et des hommes et non encore connus en ce moment, va être accompli incontinent. — Les *sept* tonnerres peuvent à la rigueur être dérivés du 29<sup>e</sup> Psaume ; il sera cependant plus simple de n'y voir qu'un superlatif. L'ange parle, le ciel répond par ses échos, l'une et l'autre voix doivent être censées résumer en deux mots le décret définitif, dont l'accomplissement doit commencer tantôt avec le signal de la 7<sup>e</sup> trompette. Mais il y aura bien des choses à voir et à décrire, avant que le rideau ne se lève pour la scène finale ; jusque-là le dernier mot, prononcé d'avance au nom du Très-Haut, doit être scellé.

L'idée de la communication de la science de l'avenir à un mortel est symbolisée, d'après Ézéchiél (chap. III), par l'image du livre *avalé*, image grotesque pour ceux qui s'en tiendraient à la forme et qui voudraient la saisir par l'imagination, mais parfaitement naturelle dès qu'on s'en tient à l'idée qu'elle exprime. Il doit être *doux* à l'homme d'être honoré de pareilles communications, son amour-propre peut en être flatté, mais bientôt il se sentira accablé sous le fardeau immense qui lui est imposé ; dépositaire de secrets terribles, il aura l'*amertume* au cœur (traduction littérale) et il aimerait mieux en décliner la responsabilité. Il y a une idée profondément vraie dans ce symbole, qui est absolument mal compris quand on y trouve le sens de choses heureuses pour les uns et malheureuses pour les autres, que le prophète aurait à révéler. Si c'était là ce que l'auteur avait voulu dire, il n'aurait pas mis les douleurs après la douceur.

<sup>1</sup> Et il me fut donné une canne semblable à un bâton, avec ces mots : « Lève-toi et mesure le temple de Dieu et l'autel et ceux qui y adorent ; mais la cour qui est au dehors du temple, tu la laisseras dehors et ne la mesureras pas, car elle est abandonnée aux païens

et ils fouleront aux pieds la ville sainte pendant quarante-deux mois. Et je commettrai mes deux témoins pour qu'ils prophétisent pendant douze-cent-soixante jours, revêtus de cilices.» Ce sont eux qui sont les deux oliviers et les deux candélabres placés devant la face du Maître de la terre. Et si quelqu'un veut leur faire du mal, il sort du feu de leur bouche qui dévore leurs ennemis; et si quelqu'un veut leur faire du mal, il faut qu'il périsse ainsi. Ils ont le pouvoir de fermer le ciel, afin qu'il ne tombe pas de pluie pendant la durée de leur prédication, et ils ont le pouvoir, à l'égard des eaux, de les changer en sang, et de frapper la terre de toutes sortes de plaies, toutes les fois qu'ils le voudront. <sup>7</sup> Et quand ils seront arrivés au terme de leur ministère, la bête qui monte de l'abîme leur livrera un combat, et les vaincra et les tuera, et leurs cadavres resteront sur la place de la grande cité qui est appelée, de son nom mystique, Sodome et Égypte, et dans laquelle aussi leur maître a été crucifié. Et d'entre les peuples et les tribus et les langues et les nations il y en aura qui verront leurs cadavres pendant trois jours et demi, et ils ne permettront pas que leurs cadavres soient mis dans un sépulcre. Et à cause d'eux les habitants du pays se livreront à la joie et à l'allégresse, et s'enverront des présents les uns aux autres, parce que ces deux prophètes ont tourmenté les habitants du pays. Mais après les trois jours et demi un souffle de vie entra en eux de la part de Dieu et ils se redressèrent sur leurs pieds et une grande frayeur saisit ceux qui les voyaient. Et j'entendis une voix forte venant du ciel, qui leur disait: Montez ici! Et ils montèrent au ciel dans le nuage, à la vue de leurs ennemis. Et en cette même heure il se fit un grand tremblement de terre et la dixième partie de la ville s'écroula et sept mille hommes périrent dans ce tremblement, et les autres furent saisis de terreur et rendirent hommage au Dieu du ciel.

XI, 1-13. Nous avons donc ici le véritable entr'acte annoncé plus haut, c'est-à-dire cette partie intégrante du grand drame de l'avenir qui se place après la sixième plaie et avant la catastrophe finale. C'est l'une des parties du texte qui a le plus égaré les commentateurs. Il s'agit ici du sort réservé à Jérusalem; mais le symbolisme n'est pas toujours bien transparent et la forme même de l'exposition laisse à désirer, l'auteur passant tour à tour du ton de la prophétie qui parle au futur, à celui de l'intuition extatique qui se sert du présent (ce que nous avons effacé dans la traduction pour la rendre intelligible) et au style du narrateur qui raconte au prétérit des scènes qui ont passé sous

ses yeux. Pour plus de clarté, il conviendra de décomposer le tableau et d'en contempler les divers éléments l'un après l'autre.

Établissons d'abord qu'il s'agit réellement de *Jérusalem*. C'est la ville où se trouve le temple et l'autel de Dieu : or, Jéhova ne reconnaissait point d'autre sanctuaire que celui de Sion (comp. chap. XIV, 1) ; et tant que l'adoration du vrai Dieu est localisée, ne serait-ce que pour les besoins du symbolisme, c'est à Sion que nous aurons à placer les adorateurs. Mais la ville elle-même, en dehors du sanctuaire, a perdu ses titres et privilèges ; elle a rejeté son seigneur et maître, elle a fait couler sur la croix son sang qui demande encore vengeance. Elle porte donc aujourd'hui, non plus le nom sacré que lui donne l'histoire théocratique, mais celui d'*Égypte*, qui rappelle tout ce que les prophètes avaient le plus en horreur, celui de *Sodome*, qu'eux-mêmes bien anciennement déjà lui donnaient, tant pour flétrir ses iniquités que pour faire pressentir son châtiment (És. I, 10. Jér. XXIII, 14. Éz. XVI, 48). Enfin, s'il pouvait rester un doute, la mention de la mort de Jésus suffirait à elle seule pour le dissiper.

Ce que nous venons de dire doit faire immédiatement comprendre qu'il sera question ici de Jérusalem à deux points de vue tout opposés ; au point de vue idéal, d'après lequel la cité sainte a été l'objet des promesses divines, le centre des manifestations tutélaires de Jéhova, le symbole de la certitude des relations théocratiques entre Dieu et les siens ; et au point de vue de la réalité, d'après lequel la ville rebelle et vainement avertie tant de fois, finira par ressentir la juste colère de son juge irrité. L'auteur ne s'arrête qu'un instant au premier point de vue, pour peindre de préférence l'avenir prochain d'après le second.

Tout d'abord il faut remarquer que l'annonce de la double destinée de Jérusalem est mise, sans que l'auteur le dise explicitement, dans la bouche de Christ même (*mes témoins*, v. 3), de Christ qui est le sauveur des uns, et la cause de la ruine des autres, de ceux qui l'ont mis à mort. Mais il faut admettre que le discours de Christ s'arrête au 3<sup>e</sup> verset, car plus loin il est question de lui à la troisième personne (*leur maître*, v. 8). Or, Christ dit deux choses : 1<sup>o</sup> Il ordonne au voyant de *mesurer* le temple ; non point, certes, afin d'en constater les dimensions, car cela ne s'appliquerait pas à *ceux qui y adorent* ; mais pour délimiter l'enceinte qui doit servir d'asile idéal aux fidèles dont le nombre, idéal aussi, a déjà été déterminé et qui doivent être

abrités là (chap. XIV, 1) pendant la durée des dernières épreuves d'un monde devenu mûr pour le châtement, et jusqu'à ce que la nouvelle Jérusalem (chap. XXI), soit prête à les recevoir. Déjà les anciens prophètes avaient employé ce symbole de la mesure dans le sens indiqué, voyez Zach. II, 5; comp. Éz. XL, 3. Amos VII, 7. Toujours est-il que notre texte déclare de la manière la plus positive que le temple ne sera pas frappé, lui aussi, de la vindicte céleste (voyez l'Introduction, p. 24). 2° Il déclare également en termes fort simples que la ville tombera au pouvoir des païens, qui la profaneront par leur présence, mais il ne dit pas qu'ils la détruiront. Toute la ville, hormis le temple, sera foulée aux pieds par les païens. Cependant ce châtement, car c'en est un, n'est pas à considérer comme une preuve de ce que la patience du Dieu d'Israël est épuisée; au contraire, il fait envoyer encore une fois à son peuple, et pour lui donner un avertissement suprême, les *deux témoins* de Christ, ses deux plus grands prophètes, qui exerceront leur ministère (auprès des Juifs, comme cela va sans dire, et non pas auprès des païens) pendant toute la durée de l'occupation.

Ces deux prophètes sont, à n'en pas douter, Moïse et Élie. Tout ce qui est dit aux v. 4-6 est destiné à les signaler d'une manière indubitable. A la *fermeture* du ciel, au feu sortant de la bouche, on reconnaît Élie (1 Rois XVII. Jaq. V, 17. 2 Rois I, 10. Comp. Jér. V, 14. Sir. XLVIII, 1); l'eau changée en sang, et les plaies variées, rappellent Moïse. Les croyances apocalyptiques des Juifs parlaient de prophètes anciens devant revenir pour servir de précurseurs au Messie, voyez Jean I, 21. Marc VI, 15, et surtout Matth. XVII, 10 ss. Ils apparaissent revêtus de cilices, comme Jean-Baptiste, en leur qualité de prédicateurs de la repentance. La comparaison avec des oliviers et des candélabres est copiée dans Zach. IV, 5.

Leur ministère dure trois ans et demi (42 mois à 30 jours ou 1260 jours); ces nombres sont empruntés à Daniel VII, 25; XII, 7. Comp. Apoc. XII, 14. L'auteur adopte purement et simplement les combinaisons de son devancier, il change seulement le terme à partir duquel il fait courir la période indiquée. De même que l'auteur du livre de Daniel en fixait le commencement au moment où il écrivait ou du moins dans l'avenir le plus immédiat, de même l'auteur de notre Apocalypse, qui n'a cessé de répéter que tout ce qu'il prédit doit arriver dans le plus bref délai,

fixe évidemment le commencement des trois années et demie à l'époque de la 6<sup>e</sup> trompette (comp. v. 14), c'est-à-dire dans un avenir très-prochain. En d'autres termes, le présent entr'acte, la partie la moins rapide du drame, durera trois ans et demi.

Mais à la fin de cette période, les événements se succèdent de nouveau avec une effrayante rapidité, parce que le dernier délai accordé, et accordé aux Juifs seuls, est expiré, et rien n'arrête plus le bras du Juge. Les deux prophètes, malgré la puissance miraculeuse avec laquelle ils ont pu résister, pendant leur ministère, aux attaques d'un monde rebelle, finissent par succomber aux assauts de l'enfer. Une *bête* monte de l'abîme, une puissance-monstre, en possession de toutes les forces que Satan peut donner à ceux qui travaillent pour sa cause, vient à surgir, et, avec la permission de Dieu, cette puissance l'emporte sur les fidèles serviteurs de Dieu pendant un espace de temps très-court (trois jours et demi, en style apocalyptique). Les prophètes sont tués, et les Juifs incrédules, leurs ennemis, croyant avoir remporté une victoire définitive, se réjouissent de leur triomphe; ils se complimentent les uns les autres, comme on le fait à l'occasion d'un événement heureux, en s'envoyant des cadeaux (Néh. VIII, 10. Esth. IX, 19), et joignant l'outrage à la cruauté, ils laissent les corps des martyrs sans sépulture, en spectacle aux païens. La *bête* est introduite avec l'article défini, quoique l'auteur n'en ait pas encore parlé; c'est qu'elle jouera un rôle prépondérant dans la suite du drame, et dès à présent le rédacteur, qui la connaît, prête au prophète, qui est censé la voir pour la première fois, une expression qui n'est point naturelle dans la bouche de celui-ci. Le 13<sup>e</sup> et le 17<sup>e</sup> chapitre nous feront connaître cette figure d'une manière plus directe et nous ne voulons pas anticiper sur la description qui en sera donnée.

Après la courte période pendant laquelle l'enfer est victorieux, les choses changent tout à coup de face. Les deux prophètes sont ressuscités et montent au ciel (ce qui, du reste, pour l'un comme pour l'autre, n'est pas chose inattendue d'après leur histoire d'autrefois, 2 Rois II, 11. Jud. 9. Matth. XVII, 3), et cela devant les yeux et à la stupéfaction de leurs ennemis. Un dernier châtiment frappe Jérusalem : un tremblement de terre engloutit une partie de la ville et de ses habitants, mais cette catastrophe, très-différente à cet égard de toutes celles qui ont été l'objet des 6 trompettes (chap. IX, 20), amène la conversion des survivants.

Cela fait voir que le prophète, après tout, distingue très-nettement les Juifs des païens, et tandis que ces derniers, représentés comme définitivement voués au châtement éternel, persistent dans leur incrédulité et blasphèment encore en périssant, les Juifs, en majorité, viendront à résipiscence au dernier moment et rendront hommage au Dieu de leurs pères, qui pourra ainsi détourner de leurs têtes les foudres de sa colère.

<sup>14</sup> Le second malheur est passé — voici, le troisième arrive bientôt !

XI, 14. Ce verset, tout simple qu'il est, a pourtant égaré les commentateurs qui n'ont pas toujours su lui assigner sa place légitime dans l'évolution des scènes apocalyptiques. Voici comment il faut le comprendre.

Les sept trompettes devaient annoncer sept coups frappés (sept *plaies*) sur le monde opposé à l'établissement du royaume de Dieu. Après les quatre premières plaies il fut dit expressément (chap. VIII, 13) qu'il en viendrait encore trois autres, et ces trois dernières, devant être plus terribles que les premières, furent appelées d'avance les trois *malheurs*, ou plutôt littéralement les trois *Oué* ! par une interjection marquant l'effroi et la douleur. Le premier *oué* (5<sup>e</sup> trompette), c'étaient les sauterelles ; le second (6<sup>e</sup> trompette), c'était le vent brûlant du désert ; reste le troisième ou dernier (la 7<sup>e</sup> trompette), la catastrophe finale. Celle-ci ayant été retardée et comme perdue de vue, par l'intercalation de l'entr'acte, l'auteur, en allant l'aborder, rappelle dans quel rapport de succession ou de symétrie elle doit se trouver avec ce qui précède. J'avais vu, dit-il (précédemment), le deuxième *Oué* ; le troisième est proche. Rien n'est donc moins conforme à son intention que la supposition d'après laquelle la catastrophe de Jérusalem aurait été le deuxième, ou du moins une partie du deuxième malheur. Au contraire, cette catastrophe, par ses résultats, est plutôt un bienfait et n'a rien de commun avec les trompettes et leurs plaies.

<sup>15</sup> Et le septième ange sonna de la trompette. Alors de fortes voix se firent entendre dans le ciel qui disaient : L'empire du monde est remis à notre Seigneur et à son Christ, et il règnera aux siècles des siècles ! Et les vingt-quatre vieillards, assis devant Dieu sur leurs sièges, se jetèrent la face contre terre et adorèrent Dieu

en disant : Nous te rendons grâces, Seigneur, Dieu tout-puissant, qui es et qui as été, de ce que tu as saisi ton grand pouvoir et pris possession de ta royauté ; les nations étaient en fureur, mais ta colère est enfin venue ; il est venu, le moment de juger les morts et de donner leur récompense à tes serviteurs les prophètes, et aux saints et à ceux qui révèrent ton nom, aux petits et aux grands, et de perdre ceux qui perdent la terre ! Et le temple de Dieu au ciel s'ouvrit, et l'arche de son alliance apparut dans son temple, et il y eut des éclairs et des bruits et des tonnerres et une forte grêle.

XI, 15-19. La septième trompette sera la dernière, elle donne donc le signal du *commencement de la fin*, et nous savons que tout le reste du drame, jusqu'au bout, sera le contenu de la 7<sup>e</sup> trompette, de même que toutes les sept trompettes dans leur ensemble, avec les événements qu'elles ont dû annoncer, avaient été le contenu du 7<sup>e</sup> sceau. Plus la fin avait été retardée par les scènes préliminaires, plus l'impatience croissante du lecteur donne aussi de solennité à ce signal suprême, plus enfin la brièveté même de la phrase qui l'introduit est de nature à lui donner du relief.

Mais l'auteur révèle son génie poétique par une autre combinaison encore. Nous comprenons sans peine que la catastrophe définitive sera amenée par une lutte des deux puissances, de Dieu et de Satan, de la lumière et des ténèbres, puisque en ce moment même c'est cette dernière puissance qui a le dessus dans le monde ; et avant toute autre chose, avant la réalisation des vœux ardents des croyants et l'accomplissement des promesses divines, il y aura un choc, un combat, que les fidèles eux-mêmes, tout en y mettant leur espoir, ne peuvent voir approcher qu'avec anxiété. Et voilà que l'annonce de ce combat, non encore décidé de fait, est formulée comme un cri de victoire, comme un chant de triomphe. Oui, le passage qu'on vient de lire proclame par anticipation l'issue certaine et prochaine de cette lutte entre le ciel et l'enfer ; il exprime, sous une forme concrète on ne peut mieux choisie, cette idée abstraite que la victoire ne saurait être douteuse du moment qu'il plaira à Dieu d'engager le combat, de frapper son coup, de dire enfin : C'est moi qui suis le maître et le roi.

De ce point de vue, notre morceau est on ne peut plus transparent. *L'empire du monde est remis* à Dieu, non qu'il lui eût échappé jusqu'ici, mais c'est que le mortel soupirait après une

manifestation éclatante de cette suprématie incontestable, et si longtemps déjà Dieu permettait qu'elle fût contestée ! *Il saisit enfin son pouvoir* et prend possession de sa royauté, c'est-à-dire, il fait valoir ses prérogatives envers et contre tous ; désormais il règne seul et ne tolère plus aucune velléité de rébellion. Jusqu'ici les nations, les païens surtout, étaient en fureur (Ps. II, 1), sévissant contre les hommes et bravant le Très-Haut ; maintenant sa colère éclate, il arme son bras vengeur, et sa justice distribue à chacun ses récompenses et ses peines méritées. — Si les copistes et les traducteurs avaient compris ce beau texte, ils n'auraient pas trouvé nécessaire d'ajouter à ces épithètes du nom de Dieu : *qui es et qui as été*, cette autre : *et qui viendras*, que nous avons lue plus haut, par la simple raison que dans ce moment-là Dieu est supposé *être venu*, pour ne plus cesser d'y être.

Mais la double péripétie du drame, l'entrée des fidèles au royaume de paix et de félicité, et la perte ou destruction de ceux qui ont perdu, corrompu, ensanglanté la terre, n'est point seulement proclamée d'avance par des voix célestes, elle est encore représentée d'une manière sensible et matérielle. Le sanctuaire dans lequel Dieu réside (chap. III, 12 ; VII, 15 ; XIV, 15) s'ouvre, c'est-à-dire le rideau qui en voilait encore la partie intérieure (comme dans le temple de Jérusalem) se lève et laisse entrevoir l'*Arche* sainte, le symbole de l'alliance de Jéhova avec son peuple, cette arche perdue depuis la ruine du premier temple, et qui se retrouve ici comme le gage d'une union désormais indissoluble. (L'image doit être appréciée pour elle-même, et non être mise en regard de ce fait, que depuis longtemps Dieu est en scène sans que le temple ait dû s'ouvrir.) Et pendant que le regard des héritiers du royaume contemple avec bonheur cet objet réjouissant, l'orage éclate à l'entour, dans un rayon plus vaste, sur ceux qui n'y auront point part.

Après cette proclamation préalable du résultat, les visions vont se porter sur le conflit des puissances engagées, lequel doit amener la ruine définitive de tout ce qui s'oppose à Dieu. Ce conflit, nous l'avons déjà dit, ne saurait être long, et le récit s'en résumera en quelques lignes. Mais la symétrie du poème en demande davantage, et les proportions se retrouvent, conformément aux règles de l'art, par des tableaux préliminaires ou accessoires. Ainsi tout d'abord l'auteur peint les ennemis mêmes



qui vont se mettre en scène, maintenant que, après les coups redoublés qui ont frappé leurs adhérents parmi les hommes, ils sont pour ainsi dire obligés d'engager leurs propres personnes.

<sup>1</sup> Alors un grand signe apparut au ciel : une femme revêtue du soleil et ayant la lune sous ses pieds et sur sa tête une couronne de douze étoiles ; elle était enceinte et poussait des cris de douleur dans les tourments de l'enfantement. Et il apparut au ciel un autre signe ; c'était un grand serpent rouge, ayant sept têtes et dix cornes, et sur ses têtes sept diadèmes ; et sa queue entraînait le tiers des étoiles du ciel et les jetait sur la terre. Et ce serpent se plaça en face de la femme qui allait enfanter, afin de dévorer son enfant quand elle l'aurait mis au monde. Et elle mit au monde un fils, un mâle, qui doit paître toutes les nations avec une verge de fer, et son enfant fut enlevé vers Dieu et son trône. Et la femme s'enfuit au désert où elle a un lieu qui lui est préparé de la part de Dieu, pour y être nourrie pendant douze cent soixante jours. <sup>7</sup> Et il y eut un combat au ciel, Michel et ses anges combattant le serpent. Et le serpent combattit, ainsi que ses anges, mais ils ne purent prévaloir et il n'y eut plus pour eux de place au ciel. Et il fut précipité, le grand serpent, l'antique dragon, qui est nommé le diable et Satan, qui séduisait le monde entier, il fut précipité sur la terre, et ses anges y furent précipités avec lui. Et j'entendis dans le ciel une voix forte, qui disait : « Maintenant la victoire et la puissance et la royauté appartiennent à notre Dieu, et le pouvoir à son Christ ; car il est jeté à bas, l'accusateur de nos frères, qui les accusait devant notre Dieu jour et nuit ; et eux-mêmes ils l'ont vaincu à cause du sang de l'agneau et à cause de la parole de leur témoignage, et parce qu'ils n'ont point aimé leur vie en face de la mort. Réjouissez-vous donc, ô cieux, et vous qui y demeurez ! Malheur à la terre et à la mer ! car le diable est descendu vers vous avec une grande fureur, parce qu'il sait qu'il n'a plus qu'un bref délai ! » <sup>12</sup> Et quand le serpent se vit précipité sur la terre, il se mit à poursuivre la femme qui avait mis au monde l'enfant mâle. Mais à la femme furent données les deux ailes du grand aigle, afin qu'elle s'envolât dans le désert, vers la place où elle est nourrie, loin du serpent, pendant une période et deux périodes et la moitié d'une période. Et le serpent vomit de sa gueule, après la femme, de l'eau comme un fleuve, afin de la faire emporter par ce fleuve. Mais la terre vint en aide à la femme, et la terre ouvrit sa bouche et engloutit le fleuve que le serpent avait vomi de sa gueule. Et ce serpent, furieux contre la femme, s'en alla combattre les autres de sa race, qui gardaient les commandements de Dieu et qui tenaient au témoignage de Jésus.

XII, 1-17. D'après ce qui a été dit plus haut, nous avons ici le premier des tableaux destinés à nous faire connaître les ennemis du royaume de Dieu, qu'il s'agit de vaincre pour établir ce dernier. Nous y remarquons trois figures auxquelles se rattachent tous les autres détails. Il importe avant tout de bien nous rendre compte de la signification de ces figures prises individuellement, et puis du sens des faits ou actes qui leur sont attribués.

Il ne peut y avoir de doute sur la première et principale de ces figures. Le *serpent*, c'est le diable en personne. L'auteur nous le dit très-explicitement, en le nommant à la fois de son nom grec et de son nom hébreu, et en signalant en passant (le serpent *antique*) l'origine du symbole sous lequel il le représente. C'est évidemment la Genèse (chap. III) et l'explication donnée de son texte, déjà dans les écoles juives (Sap. II, 24), qui lui a suggéré ce trait. Le rôle d'accusateur des hommes auprès de Dieu lui est attribué d'après le récit du livre de Job (chap. I, II) et le prophète Zacharie (chap. III). La couleur rouge, si elle n'est pas choisie arbitrairement, peut rappeler le feu ou le sang, la destruction ou le meurtre (1 Jean III, 12). Sa queue qui éteint les lumières du ciel même, est encore sans doute une forme symbolique pour exprimer la notion du prince des ténèbres. Quant aux têtes et aux cornes, on n'a pas besoin d'avoir recours aux conceptions fantastiques des Talmudistes; l'auteur nous apprendra bientôt que ces symboles représentent proprement une monarchie terrestre et historique dans laquelle la puissance de l'enfer s'est pour ainsi dire incarnée. Il donne donc les mêmes attributs aux deux puissances pour en faire ressortir l'étroite union ou parenté. Nous aurons à y revenir (chap. XIII et XVII).

La seconde figure s'expliquera tout aussi facilement; c'est celle de l'*enfant*, qui ne joue point de rôle actif dans la présente scène. Cet enfant, c'est Christ. Cela est indiqué d'une manière très-directe par cette phrase qui dit qu'il paîtra les nations avec une verge de fer. Nous connaissons cette phrase par un passage précédent (chap. II, 27).

Il s'agit donc seulement d'examiner ce que l'auteur a voulu représenter sous la figure de la *femme*, mère de l'enfant. Nous n'aurons pas de peine à convaincre nos lecteurs que ce n'est pas la vierge Marie, dont la personne n'avait aucune importance théologique au siècle des apôtres, et qu'en tout cas le prophète

ne pouvait pas mettre au ciel avant la naissance de son fils, puis faire vivre au désert d'une manière miraculeuse. Nous n'avons point affaire ici à un personnage historique, mais à un symbole destiné à représenter une notion abstraite. Il s'agissait tout aussi peu de Jésus, tel qu'il a vécu sur la terre, puisqu'on le représente comme enlevé vers le trône de Dieu aussitôt après sa naissance. La femme n'est pas seulement la mère du Christ, elle est aussi la mère des croyants, de ceux qui gardent les commandements de Dieu et tiennent au témoignage (c'est-à-dire à l'enseignement, chap. I, 2) de Jésus. Elle est préservée et retirée au désert pendant trois ans et demi, c'est-à-dire tout juste aussi longtemps que les païens fouleront aux pieds la ville sainte (chap. XI, 2), et pendant cette même période aussi le serpent fait la guerre aux enfants de la femme, c'est-à-dire aux fidèles. D'après tout cela, la femme ne saurait représenter que la communauté d'Israël, non pas l'Israël selon la chair, les Juifs descendants d'Abraham, mais le vrai Israël, le peuple de saints, dont parlent les prophètes, l'église idéale de l'ancienne alliance. La couronne de douze étoiles rappelle la totalité idéale de la nation (chap. VII, 4 ss.); l'éclat du soleil, qui lui sert de vêtement, indique sa sainteté pure et céleste; la lune qui lui sert de marche-pied marque sa haute destinée; enfin, il convient de répéter ici ce que nous avons été dans le cas de faire observer déjà plusieurs fois, c'est que pour le théologien de notre Apocalypse il n'y a point de différence spécifique et radicale entre le judaïsme, d'après sa conception idéale, et le christianisme; l'évolution chronologique, représentée par le symbole de la mère et des enfants, y fait distinguer des phases sans modifier la conception elle-même.

Mais il ne suffit pas de déterminer la valeur propre de chacune des trois figures; il faut encore comprendre ce que l'auteur a voulu indiquer par les *actes* qu'il raconte. La mère *met au monde* un enfant; le serpent veut *dévorer* cet enfant au moment même de sa naissance; l'enfant *est enlevé* à ses atteintes; la femme *fuit* dans le désert; un *combat* s'engage entre le serpent et l'archange Michel, à la suite duquel le premier *est précipité* sur la terre; il va *poursuivre* la femme qui est miraculeusement sauvée; ne pouvant l'atteindre et la tuer, il se jette sur ses autres enfants et leur *fait la guerre*. Voilà bien une longue série d'événements. Est-ce à dire que nous avons à nous les représenter comme devant avoir lieu à l'avenir et successivement, comme annoncés par la

septième trompette? Mais ce serait le comble de l'absurdité que de supposer la naissance de Christ postérieure à tout ce qui a été raconté jusqu'ici! Il est impossible que nous nous arrêtions à un système d'interprétation qui conduit nécessairement à de pareilles incongruités. Tous ces traits du tableau sont, non point des événements futurs, mais des symboles pour des idées abstraites ou, si l'on veut, pour des faits généraux. Voici ce que l'auteur a voulu dire : Le diable est l'*ennemi-né* de Christ; son existence à lui est la guerre permanente contre ce dernier; mais vainement il lutte contre le fils de Dieu; lui-même, dans cette lutte, voit sa puissance (d'origine céleste) anéantie, il est précipité du ciel sur la terre; vainement il lutte contre l'Eglise; aussi longtemps qu'il s'obstine à la persécuter de ses fureurs, aussi longtemps la Providence trouve des moyens efficaces pour l'en préserver; il est vrai que les individus, pris isolément, peuvent être les victimes temporaires de leur cruel ennemi, mais eux aussi ont pour consolation, dès à présent, la certitude que la durée des excès de l'Ennemi est limitée et que sa rage même est une preuve de plus que le délai accordé va expirer. Nous nous résumons en disant : Tout le morceau, réduit à l'expression de la simple prose, n'est qu'une caractéristique de Satan peint dans ses rapports avec le royaume de Dieu; ce n'est pas un récit, c'est un portrait, un daguerréotype, et comme tel un exemple on ne peut plus instructif des inépuisables ressources de la rhétorique figurée ou symbolique de l'Orient et surtout de la Bible. Du reste, rien ne prouve mieux la justesse de notre interprétation que le fait de Christ enlevé au ciel dès sa naissance, sans qu'il soit question de sa vie terrestre. C'est que lui aussi n'est introduit ici que comme le représentant d'une idée, et non comme un personnage historique.

Les *trois ans et demi* (1260 jours, une période, deux périodes, une demi-période, comp. Dan. VII, 25; XII, 7) nous sont déjà connus par le chapitre précédent. Nous venons de nommer la source où l'auteur a puisé ses combinaisons chronologiques; la même source (Dan. VII, 7) fournissait aussi les *dix cornes*, relativement auxquelles les commentateurs se sont donné une peine très-superflue pour savoir comment elles ont été distribuées sur les sept têtes. Le prophète ne s'occupe pas de pareilles bagatelles, il ne veut pas peindre, mais symboliser, les disparates ne sauraient le gêner. De même, Daniel a servi de modèle ou de garant pour les étoiles balayées par la queue du serpent

(Dan. VIII, 10). Les *ailes de l'aigle* sont empruntées à Exod. XIX, 4, l'archange Michel à Dan. XII, 1.

Le cantique mis dans la bouche des voix célestes a quelque analogie avec celui du XI<sup>e</sup> chapitre. On s'est divisé sur la question de savoir quelles sont ces voix, d'après l'intention de l'auteur. On a songé aux chrétiens déjà glorifiés par le martyr. Mais les *fortes* voix célestes, d'après l'économie et le style de ce livre, sont toujours des voix d'anges. Le fait qu'ils appellent les hommes, persécutés par Satan, leurs *frères*, loin de contredire notre manière de voir, donne plus de relief à la consolation qui doit être énoncée par le cantique céleste. En face de la lutte, c'est un encouragement de plus que de se savoir frères des êtres supérieurs; c'est un puissant mobile que d'entendre parler des victoires déjà remportées à des juges aussi compétents.

« Puis je me trouvai placé sur la plage de la mer. <sup>1</sup> Et je vis sortir de la mer une bête qui avait dix cornes et sept têtes et sur ses cornes dix diadèmes, et sur ses têtes des noms de blasphème. Et la bête que je vis était semblable à une panthère et ses pieds étaient comme ceux d'un ours et sa gueule comme la gueule d'un lion. Et le serpent lui donna sa puissance et son trône et un grand pouvoir. Et elle avait l'une de ses têtes comme blessée à mort, mais sa blessure mortelle était guérie. Et la terre entière était dans l'admiration, à la suite de la bête, et on se prosternait devant le serpent, parce qu'il avait donné sa puissance à la bête, et on se prosternait devant la bête en disant : Qui est-ce qui est égal à la bête et qui peut lutter contre elle? Et il lui fut donné une bouche qui proférait des paroles hantaines et des blasphèmes et il lui fut donné pouvoir de faire ainsi pendant quarante-deux mois. <sup>6</sup> Et elle ouvrit sa bouche pour proférer des blasphèmes contre Dieu, pour blasphémer son nom et son tabernacle et ceux qui demeurent au ciel. Et il lui fut donné de combattre les saints et de les vaincre, et il lui fut donné pouvoir sur toute tribu, peuple, langue et nation. Et les habitants de la terre se prosterneront devant elle, tous ceux dont les noms ne sont point inscrits, depuis la création du monde, dans le livre de vie de l'agneau égorgé. Si quelqu'un a des oreilles, qu'il écoute : « Qui asservit, s'en va en servitude; qui se sert de l'épée, périra par l'épée ! » Ici il faut la constance et la foi des saints.

XII, 18 - XIII, 10. A vrai dire, Satan est le seul ennemi du royaume de Dieu dont la puissance soit de taille à lutter avec

quelque chance de succès; mais il a deux instruments ou agents auxquels il prête cette puissance et qui donnent à cette lutte une forme plus immédiatement sensible, en la transportant dans la sphère des faits matériels. Le chap. XIII contient les descriptions symboliques de ces deux associés aussi détestables que dangereux.

Le premier apparaît sous la figure d'un monstre à sept têtes, composé d'éléments empruntés à divers animaux féroces; investi de toute la puissance du démon, et passant ainsi pour invincible, il exige et reçoit les hommages idolâtres du monde entier, et emploie sa force à combattre, à asservir et à tuer ceux qui persistent dans la vraie foi.

L'original bien connu de ce dessin se trouve dans le livre de Daniel. Dans la vision du septième chapitre, l'auteur de ce livre représente les quatre grandes monarchies conquérantes qui se sont succédé en Asie jusqu'à son époque, sous des figures de bêtes féroces dont les divers types se trouvent réunis ici en une seule aggrégation d'éléments hétérogènes, pour exprimer l'idée que la sauvage cruauté de chacune d'elles se trouve combinée avec celle des autres afin de mieux symboliser l'excès d'horreur qu'inspire la puissance qui est aujourd'hui en scène. Cette puissance, il n'y a pas moyen d'en douter, c'est l'empire des Césars.

Pour l'imagination d'un prophète placé au bord de la mer, sur les côtes de l'Asie, cet empire sort pour ainsi dire de l'Océan, car c'est dans le lointain occident, au delà des mers et des archipels, qu'il s'est élevé; c'est de là qu'il est venu se précipiter sur les autres pays comme sur une proie qu'il ne lâche plus. Les têtes, les cornes, les diadèmes, dont l'auteur nous donnera plus loin (chap. XVII) l'interprétation authentique, sont autant de traits particuliers qui nous apprennent directement qu'il s'agit en effet d'une notion collective, d'un gouvernement, à la tête duquel il s'est trouvé placé toute une série de chefs ou souverains. Il est donc encore question, non d'un événement particulier que le prophète aurait eu à prédire, mais d'un fait actuel plus ou moins abstrait qu'il voulait rendre concret et pour ainsi dire personnifier, par un assemblage, grotesque si l'on veut, mais très-expressif, de symboles à la fois disparates pour la forme, et concordants pour le fond de la pensée. On ne manquera pas de remarquer que dans le tableau précédent, dans le portrait symbolique de Satan, nous avons déjà trouvé plusieurs des traits caractéristiques (les 7 têtes et les 10 cornes) qui sont reproduits ici. Ce n'est pas

là, tant s'en faut, un effet de l'impuissance de l'imagination du peintre à créer des symboles plus variés ; au contraire, il a voulu, par cette analogie évidente, faire ressortir l'idée de la connexion intime qu'il avait à signaler entre la puissance de Satan et celle de l'empire romain ; ce dernier relève du premier et en porte les traits, ou, si l'on veut, le démon s'est incarné dans l'empire et y a concentré son génie et ses efforts.

Car, et c'est là la chose essentielle, l'auteur n'a point en vue de peindre de préférence ou exclusivement la puissance politique et militaire de l'empire, ce qui le préoccupe le plus, c'est sa tendance religieuse, c'est-à-dire son paganisme, qu'il décrit par quelques traits on ne peut plus significatifs, tant directement et en termes propres, que par des figures. Ainsi il dit d'abord que sur les têtes du monstre on lit *des noms* de blasphème. Comme les têtes sont les empereurs (chap. XVII, 10), ces noms ne peuvent être que les titres et honneurs divins qu'on leur décernait, soit de leur vivant, dans les provinces, soit après leur mort, à Rome même ; plus d'un préfet, surtout dans les provinces de l'orient, faisait ériger des autels au chef de l'état et brûler de l'encens devant son image ; et nous savons qu'à Jérusalem même la prétention d'un empereur de faire placer sa statue au temple, amena une sanglante révolte. Il est vrai que beaucoup d'éditions portent, non pas le pluriel, mais le singulier, *un nom* de blasphème ; ce serait alors le nom de Satan, répété sur toutes les têtes, comme celui de la divinité de laquelle les empereurs relevaient en réalité (au gré du prophète), et cela formerait antithèse avec le nom de Jéhova inscrit sur le front des élus. Mais nous préférons la première leçon. Plus loin il est parlé en termes propres de l'adoration offerte à la bête par un monde impie et avili, de l'athéisme arrogant et blasphématoire du monstre, des persécutions qu'il fait endurer aux vrais croyants, etc. Enfin il est dit qu'il lui est accordé de continuer son train (texte vulgaire : de faire la guerre) pendant 42 mois ; c'est précisément la période indiquée quatre fois déjà (chap. XI, 2, 3 ; XII, 6, 14), comme celle de la prépondérance persécutrice du paganisme, après laquelle arriverait la victoire de la bonne cause, par les faits extraordinaires qui formeront l'objet de la septième trompette. Ainsi encore ici la marche des événements n'avance pas ; c'est toujours la description de la situation donnée, et devant durer jusqu'au moment de la grande révolution qui aura lieu dans trois ans et demi.

Il y a cependant dans le tableau de l'empire romain un trait énigmatique qui n'a point encore été expliqué par ce que nous venons de dire. L'une des sept têtes (l'un des empereurs) est représentée comme ayant été blessée à mort, mais guérie. L'auteur, on ne saurait le méconnaître, attache une grande importance à ce symbole; il va y revenir dans le tableau suivant et surtout au chap. XVII, où il le présentera sous une autre forme, en l'expliquant. Il y a plus; on va se convaincre que pour lui la notion de la bête tout entière (de l'empire) se résume et se concentre pour ainsi dire dans celle de cette seule tête blessée et guérie, c'est-à-dire de l'un de sept empereurs, qui, au point de vue apocalyptique, sera donc le personnage le plus éminent du drame, dans le monde opposé à Dieu. C'est cette identité, ou si l'on veut cette substitution en apparence arbitraire et inconsciente, des deux conceptions, empereur et empire, partie et tout (d'après laquelle on pourrait dire que ce qui avait d'abord été l'une des têtes de la bête finit par devenir la bête elle-même), qui a jeté quelque confusion dans l'esprit des lecteurs et a fourvoyé les commentateurs. Nous espérons cependant pouvoir expliquer la pensée de l'auteur sans dénaturer la valeur de ses symboles. Pour le moment, nous nous bornons à signaler le fait et sa difficulté apparente, la solution nous sera fournie par les textes mêmes.

Le tableau se termine par des promesses, d'autant mieux placées en cet endroit, que les faits réels, décrits par l'auteur, étaient plus désolants. Après avoir rappelé que les noms des élus sont inscrits dans le livre de vie (chap. III, 5) dès avant la création du monde, en d'autres termes, que leur salut est assuré malgré tous les dangers qui les assaillent dans l'actualité, le prophète élève sa voix pour un solennel avertissement (chap. II, 7, 11, 17, etc.) : *Qui asservoit, ira en servitude* (le texte est très-corrompu ici et varie beaucoup dans les éditions), *qui prend l'épée, périra par l'épée* : il y a une juste rémunération ! Patience donc et foi dans l'avenir et dans la justice de Dieu, à vous, ses saints ! Malheur aussi à vous, ses ennemis, qui abusez aujourd'hui de la puissance dont vous disposez passagèrement ; votre tour viendra !

<sup>11</sup> Puis je vis une autre bête qui sortait de la terre et qui avait deux cornes pareilles à celles d'un agneau et qui parlait comme un serpent (c'est elle qui exerce la puissance de la première bête devant



celle-ci). Et elle faisait que la terre et ses habitants se prosternaient devant la première bête dont la blessure mortelle était guérie. Et elle opère de grands miracles, au point de faire descendre du feu du ciel sur la terre, à la vue des hommes. Et elle séduit les habitants de la terre par les miracles qu'il lui a été donné de faire en présence de la bête, en disant aux habitants de la terre de faire une image à la bête qui a la blessure de l'épée et qui est revenue à la vie. Et il lui fut donné de mettre un souffle vital dans l'image de la bête, afin qu'elle pût même parler et faire que tous ceux qui ne se prosternaient pas devant elle fussent tués. Et elle fait en sorte que tous, grands et petits, riches et pauvres, libres et serfs, reçoivent une marque sur leur main droite ou sur leur front, et que nul ne puisse acheter ni vendre s'il n'a cette marque, le nom de la bête ou le chiffre de son nom. Ici il faut de la sagacité ! Que celui qui a de l'intelligence, calcule le nombre de la bête : car c'est un nombre d'homme, et son chiffre est 666.

XIII, 11-18. Cette troisième figure symbolique, représentant le troisième et dernier adversaire du royaume de Dieu (après le diable et l'empire romain), est de beaucoup la moins bien dessinée. On n'apprend à peu près rien sur sa forme, et ses attributs, sans contours et sans couleurs, appartiennent plutôt à un portrait moral qu'à la vision. C'est que l'auteur était ici abandonné à lui-même ; l'Ancien Testament ne lui fournissait pas les éléments de son tableau, et ce n'est pas la première fois que nous remarquons chez lui, dans des cas pareils, un certain défaut de force plastique. Du reste, voici ce que nous apprenons sur cette *seconde bête* : elle sort de la terre ; elle est au service de la première bête ; elle a des formes d'agneau, mais parle comme un serpent ; elle séduit les hommes par ses discours et par ses miracles. Ces différents attributs n'auraient guère suffi pour orienter le lecteur, si l'auteur n'avait pas eu soin, selon son habitude, de suppléer au défaut de clarté du symbole par l'interprétation directe. C'est par lui que nous apprenons (chap. XVI, 13 ; XIX, 20 ; XX, 10) que la seconde bête représente et personnifie le faux prophétisme.

En introduisant sur la scène le faux prophétisme, l'auteur n'a pas voulu parler de prédictions mensongères relatives à l'avenir. Il a en vue toutes les séductions mondaines, étrangères à la force matérielle et brutale, qui tendent à consolider la puissance romaine et païenne en asservissant les esprits par le prestige de

la grandeur, de la gloire, du luxe, des honneurs, et les façonnant de manière à effacer ce qui constituait leur indépendance nationale et religieuse. On comprend aisément qu'au siècle apostolique cet ascendant envahisseur de l'esprit romain a dû se faire sentir en Asie avec une puissance d'attraction croissante ; que les convictions faibles, les caractères sans énergie n'y ont guère su résister, tandis que l'égoïsme et l'ambition se jetaient avec ardeur dans le courant. Le judaïsme lui-même a pu être entamé de cette manière, et les apôtres ont pu constater les effets de cette tendance du siècle jusque dans les communautés chrétiennes nouvellement fondées, du moins leurs prédications rencontraient des obstacles puissants de ce côté-là. Eh bien, c'est cet esprit mondain, qui adore la puissance du jour, et qui prêche, par la parole et par l'exemple, le salut à obtenir par la servilité, c'est cet esprit qui est personnifié ici comme un ennemi aussi dangereux que celui qui procède par la violence et la persécution.

Le monstre sort de la terre, au côté opposé de l'horizon, dans ce vaste continent qui est la patrie du prophète et qui naguère encore ne connaissait pas les tendances que nous venons de caractériser. Il a, quant au dehors, quelque analogie avec l'agneau, parce qu'il affecte la douceur et procède par caresses et insinuations ; au fond, il a la nature du serpent ; ses paroles sont trompeuses et conduisent à la perdition, comme celles qui ont égaré nos premiers parents. C'est dans leur succès de plus en plus général que réside principalement la puissance de la première bête (de l'empire), car si les esprits ne se laissaient pas gagner, et pour ainsi dire fasciner, la force compressive aurait bientôt épuisé ses ressources. S'il est dit que le faux prophétisme fait des miracles pour tromper les peuples, c'est un trait emprunté à l'Ancien Testament, et il n'est pas nécessaire de demander à quels faits spéciaux de l'histoire contemporaine l'auteur fait allusion. Mais cette dernière suggère à l'auteur ce qu'il dit de l'image de la bête, proposée à l'adoration publique, et devenue vivante, c'est-à-dire considérée comme un être réel, et réclamant comme tel un culte particulier. C'est là une nouvelle allusion à l'usage de cette époque d'ériger des autels et même des temples en l'honneur des empereurs et de la ville de Rome (*Sueton*, Cæs. 88. Octav. 52. Calig. 21, etc.) et d'y organiser un culte régulier ; et l'on comprend que rien ne pouvait être plus antipathique à la foi monothéiste que des actes ou des prétentions de ce genre, qu'elle

devait regarder non pas seulement comme des indices de la plus basse servilité, mais comme les blasphèmes les plus horribles. Du reste, les miracles en question se font en présence de (devant) la bête, c'est-à-dire dans son service et dans son intérêt. — Nous rappelons encore une fois en passant, que l'auteur parle ici deux fois de *la bête* blessée et guérie, tandis que plus haut il avait parlé d'*une tête* seulement. Le 17<sup>e</sup> chapitre nous expliquera cette substitution.

D'après un parallélisme très-naturel, les adorateurs de la fausse divinité du jour reçoivent une marque distinctive sur le front ou sur la main, comme ceux du vrai Dieu en avaient reçu une antérieurement. Cette dernière était un sceau, un cachet, une marque de confiance et d'intimité ; l'autre est (d'après l'étymologie) une incision, un tatouage, chose défendue par la loi de l'ancienne alliance (Lév. XIX, 28). A moins d'avoir cette marque, on ne peut *ni vendre ni acheter*, c'est-à-dire on n'a pas droit de bourgeoisie dans l'empire, on est comme hors la loi commune, civile et politique. Il n'y avait guère moyen de signaler plus brièvement et plus éloquemment en même temps l'état précaire des chrétiens en face de la loi de l'état. Leur religion était un culte non reconnu.

En quoi consistait cette marque ? L'auteur nous dit que c'était un *nom*, le nom de la bête, comme le sceau des fidèles avait porté le nom de Jéhova. Ce nom pouvait être exprimé de deux manières, en toutes lettres, ou par un chiffre ; car comme les lettres de l'alphabet, chez les Grecs et chez les Juifs, servaient de chiffres, on pouvait énoncer un nom (énigmatiquement sans doute) en additionnant la valeur numérique des lettres qui le composaient. Les Juifs pratiquaient cet art ou ce jeu et l'appelaient Gématria, c'est-à-dire mathématique. En tout cas, le nombre 666, que l'auteur dit représenter le nom de la bête, doit s'expliquer par ce procédé, et rien n'est plus contraire au texte que d'y voir une période future de 666 ans, pendant laquelle devrait durer la puissance de la bête. Cette interprétation est d'autant plus absurde que l'auteur a dit maintes fois que le règne du paganisme ne durerait plus que trois ans et demi. Nous ne nous arrêterons pas ici à enregistrer et à persiffler les innombrables et ridicules interprétations qu'on a données de ce nombre 666. La nôtre ayant pour elle l'évidence du contexte et s'appuyant d'ailleurs sur des faits historiques, elle n'a pas besoin de conquérir ses droits par des discussions polémiques préalables.

Il n'y a ici, au fond, qu'une seule difficulté, à laquelle nous avons déjà préparé nos lecteurs, c'est celle de savoir quelle bête l'auteur a en vue quand il dit que son nom s'exprime par le nombre 666 ? Si nous n'avions à tenir compte que du présent chap. XIII, la réponse serait toute simple : la bête, ce serait l'empire romain, et il faudrait chercher un nom collectif ou abstrait, désignant cet empire (ou sa capitale) et donnant la somme voulue. J'admets qu'on n'aurait pas à se préoccuper de cet avertissement de l'auteur, qui dit que c'est un *nombre d'homme* ; car cela ne veut pas dire nécessairement : un nom propre d'homme ; cela *peut* dire (chap. XXI, 17) : un nombre ordinaire, à signification usuelle et pas du tout énigmatique ou symbolique, comme l'étaient la plupart des nombres mentionnés dans les chapitres précédents. A ce point de vue, qui est encore celui de la majorité des commentateurs raisonnables, l'explication qui est le plus en faveur et qui est en même temps la plus ancienne, parce qu'elle est déjà donnée par saint Irénée, se fait par le mot grec ΑΑΤΕΙΝΟΣ (*le Latin*). Nous avouons ne pas comprendre comment elle a pu réunir tant de suffrages, si ce n'est parce qu'on ne savait pas en trouver de meilleure. Car il sera permis de demander quand et dans la bouche de qui, soit en Orient, soit en Occident, l'empire romain a été appelé LE LATIN ? Ces mots de Latium, Latins (ce dernier orthographié par les Grecs *Latinos* et non *Lateinos*) n'étaient plus en usage que dans la poésie et l'histoire, et la langue même que nous continuons à appeler la *latine*, s'appelait dès lors en Orient la *romaine* (Luc XXIII, 38. Jean XIX, 20). Si l'auteur avait voulu exprimer la notion de l'empire par une dénomination de ce genre, qu'est-ce qui l'empêchait donc de dire ROME (948), comme le fait la Sibylle (liv. VIII, v. 148), ou le ROMAIN ? pourquoi aurait-il préféré un nom qui, autour de lui, n'était dans la bouche de personne, au risque d'égarer les recherches et de rendre l'explication impossible ?

Le fait est que les interprètes n'ont pas remarqué que dans ce morceau l'auteur a déjà en vue une conception qu'il énoncera plus clairement au chap. XVII : La *tête* blessée et guérie se substitue à la *bête* elle-même ; l'individu prééminent entre tous les autres, l'empereur satanique par excellence, résume et concentre en lui et la puissance romaine et la puissance de l'enfer, il devient l'Antéchrist personnel, comme qui dirait le démon incarné, et tous les attributs de la première bête se réunissent en

lui, au point qu'il soutiendra la lutte contre Christ même après la destruction de Rome. D'après cela, le nom que nous cherchons doit être celui de l'Antéchrist (opposé à celui de Christ-Jéhova), c'est-à-dire celui de la tête devenue la bête (chap. XVII, 11), comme l'auteur a soin de le dire lui-même. Or, la suite nous apprendra que cette tête est l'empereur Néron, déjà mort à l'époque où notre Apocalypse fut écrite, mais devant revenir pour châtier Rome d'abord et pour engager ensuite la lutte suprême avec Christ. Il s'agit donc de savoir si le nom de Néron peut être écrit de manière que la somme des lettres-chiffres qui le composent donne le nombre 666. Hé bien, cela s'obtient très-facilement dès qu'on se sert de l'alphabet hébreu, ce qui doit bien être permis, l'auteur employant un art usité exclusivement dans les écoles juives et devant ainsi être conduit à se servir de la valeur numérique des lettres hébraïques (Néron César = נרון קסר.  $50 + 200 + 6 + 50 + 100 + 60 + 200 = 666$ ). Ce qui confirme pleinement cette interprétation, que nous appuierons d'ailleurs sur d'autres considérations encore quand nous serons arrivés au 17<sup>e</sup> chapitre, c'est que déjà du temps d'Irénée il existait une variante dans les manuscrits d'après laquelle la somme des lettres devait donner 616. Loin de rendre l'explication plus incertaine encore, cette variante corrobore la nôtre. Elle provient, à n'en pas douter, d'un lecteur qui connaissait le mot de l'énigme, mais qui, accoutumé à l'orthographe latine, écrivait *Nero*, au lieu de la forme grecque *Neron*; il obtenait ainsi 50 de moins.

Après la description symbolique des trois puissances opposées à l'établissement du royaume de Dieu, et qui devaient être anéanties pour assurer le triomphe de ce dernier (chap. XII, XIII), l'auteur reprend la série de ses visions et le fil de sa narration prophétique. Nos lecteurs se rappelleront que nous attendons encore le contenu de la 7<sup>e</sup> trompette, les péripéties finales du drame apocalyptique.

<sup>1</sup> Et je regardai et je vis l'agneau placé sur la montagne de Sion, et avec lui cent quarante-quatre milliers qui avaient son nom et le nom de son père écrit sur leur front. Et j'entendis une voix venant du ciel, semblable au bruit de grandes eaux et au bruit d'un fort tonnerre, et la voix que j'entendais était comme celle de musiciens qui jouaient de leurs harpes. Ils chantaient un cantique nouveau

devant le trône, et devant les quatre animaux et les vieillards, et nul ne pouvait apprendre ce cantique si ce n'est les cent quarante-quatre mille rachetés de la terre. Ce sont ceux qui ne se sont point souillés avec des femmes, car ils sont vierges; ce sont eux qui suivent l'agneau partout où il les conduit. Ils ont été rachetés d'entre les hommes comme prémices pour Dieu et l'agneau, et dans leur bouche il ne s'est point trouvé de mensonge, car ils sont sans tache.

XIV, 1 - 5. L'attente impatiente de la catastrophe finale que le lecteur du livre est en droit de supposer à la fois prochaine et soudaine, n'est pas satisfaite immédiatement. L'accomplissement est retardé, le grand coup définitif est arrêté par quelques scènes que nous appellerons des préludes, et qui ont le double but de constater que les élus sont désormais à l'abri de toute chance de malheur, et de proclamer d'avance la ruine inévitable, entière et imminente des réprouvés.

Les quelques lignes qu'on vient de lire sont bien simples en apparence, et semblent ne point donner lieu à des doutes ou à des divergences dans l'interprétation. Et pourtant il faut reconnaître que le manque de précision et de netteté dans les combinaisons symboliques, défaut qui a été relevé plusieurs fois déjà, se montre ici d'une manière bien gênante. Voici en quoi consiste la difficulté : au chap. VII, nous avons vu 144,000 élus recevant le sceau de Dieu sur leur front et se plaçant devant le trône; ici un pareil nombre, avec le même sceau, se trouve avec l'agneau sur la montagne de Sion. De plus, le prophète entend la voix d'un chœur chantant au ciel un cantique nouveau que personne ne peut apprendre que les 144,000. Que doit-on conclure de tout ceci? Veut-il distinguer deux chœurs égaux en nombre, celui du chap. VII, au ciel, et celui du chap. XIV, sur le Sion, de sorte que le second répéterait le cantique chanté par le premier? C'est l'opinion des meilleurs commentateurs modernes; ce n'est pas la nôtre. Il nous est impossible d'admettre ce dédoublement. D'abord le nombre 144,000 ( $12 \times 12 \times 1000$ ) est évidemment un nombre symbolique, destiné à représenter la notion abstraite de la totalité idéale du peuple de Dieu, et rien ne dérangerait cette forme de la pensée comme la supposition qu'il ne s'agissait que d'une moitié provisoire, qui devait être complétée par une seconde moitié venant plus tard. Ensuite les 144,000 de notre chapitre sont appelés des *prémices*; ce seul mot suffit pour faire voir qu'ils ne

se présentaient point à l'esprit de l'auteur comme les successeurs d'une catégorie précédente, déjà innombrable (chap. VII, 9) par elle seule. Ils sont appelés *les* rachetés de la terre; les premiers, qui pourtant avaient lavé leurs vêtements dans le sang de l'agneau (chap. VII, 14), c'est-à-dire qui avaient été sauvés par le sacrifice sanglant de Christ, étaient-ils donc moins les rachetés? La même remarque s'appliquera aux autres qualifications mentionnées dans notre texte: les élus suivent l'agneau partout où il les conduit, c'est-à-dire qu'ils partagent sa gloire, comme ils ont partagé ses souffrances (chap. VII, 14, 15, 17 = XIV, 4). Le cantique retentissant au ciel et appris par les 144,000, nous l'avons déjà entendu de la bouche des anges dans la scène précédente (chap. VII, 12 = XIV, 3), ce qui nous explique comment ici l'auteur parle d'une voix *venant* du ciel, tandis que lui et les élus, que la vision lui représente, sont censés placés sur la terre.

En fin de compte, il n'y a qu'une seule difficulté dans notre morceau qui pourrait nous arrêter; c'est que le prophète voit ici sur le mont Sion ceux-là même qu'il avait déjà vus au ciel. Seraient-ils donc redescendus? A cela nous répondrons ce que nous avons déjà dû répondre plusieurs fois dans des occasions semblables: les diverses visions ne tiennent pas les unes aux autres d'une manière tellement intime, qu'elles ne sauraient varier les symboles d'une seule et même notion. Ainsi la figure de Christ nous a été présentée et nous sera présentée encore sous des traits bien différents; cela a été le cas aux chap. I et V, et dans notre chap. XIV même l'agneau du v. 1 prendra au v. 14 la forme d'un homme; au chap. XIX nous le verrons apparaître comme un cavalier armé; plus loin, il reprendra la forme de l'agneau. Est-ce à dire que le Christ lui-même se transforme, ou qu'il y en a deux? Non, cela prouve seulement que, malgré l'unité essentielle du drame, quant au fond, les scènes sont plus ou moins indépendantes l'une de l'autre quant à la décoration, par la simple raison que cette dernière représente des idées abstraites, des attributs. Ainsi encore, le lieu où les élus se trouvent (il s'agit naturellement de ceux que le prophète, dans chaque moment donné de son drame, considère comme n'appartenant plus aux tristes réalités de cette terre), est tantôt appelé le ciel (comp. encore chap. XV, 2), tantôt Sion. Ce dernier nom a déjà été introduit au chap. XI, alors que Jérusalem, à l'exception du temple, était livrée aux païens. Est-ce qu'on s'imaginera que cette montagne

de Sion, cette enceinte où peuvent séjourner 144,000 personnes, était, dans la conception de l'auteur, le temple de Jérusalem tel qu'il existait en réalité? Partout il faut tenir compte de la valeur idéale et figurée des termes. Le fait est que ces élus sont abrités contre les tribulations d'ici-bas par la protection de l'agneau auquel ils appartiennent. Le lieu de leur séjour est en tout cas en dehors des conditions des localités réelles; qu'il s'appelle ciel ou Sion, que l'auteur se transporte dans les régions supérieures pour les contempler, ou qu'il voie les régions inférieures se transformer glorieusement à cet effet, peu importe; l'idée restera la même. (Ceux qui, pour séparer les élus en *deux* chœurs de 144,000 hommes, insistent sur l'absence de l'article dans notre texte, n'ont qu'à comparer chap. XV, 2 avec chap. IV, 6, où il est question d'une seule et même *mer de verre*, sans qu'il y ait un article pour indiquer l'identité.)

Du reste, le nom de l'agneau et celui de son père est identiquement le même (Jéhova), aussi bien l'adjectif *écrit* est-il au singulier. Dans l'éloge qui est fait des élus, il faut reconnaître que l'auteur proclame la sainteté du célibat absolu, bien au delà de ce qu'on pourrait déduire de certaines paroles de Jésus ou de Paul. Il est impossible de s'arrêter ici à la simple idée de la chasteté, dans le sens moral ordinaire; c'est le mariage lui-même qui est atteint par l'expression du texte, et si nous avons de la peine à nous familiariser avec cette manière de voir, c'est moins l'exagération ascétique qui nous choque que la difficulté de comprendre comment un chrétien de la première génération, en face des réalités de la vie de famille, ait pu si directement réserver l'entrée du ciel à ceux-là seuls qui auraient vécu dans le célibat. Il n'y a à cela qu'une seule réponse possible: il faudra d'un côté supposer le nombre des célibataires dans l'Église primitive beaucoup plus grand qu'on ne le croit communément, et, de l'autre côté, se rappeler que l'auteur parle ici de *prémices*, de privilégiés, qu'il parlera plus loin d'une double résurrection (chap. XX), d'une première pour les privilégiés, d'une seconde, générale. Peut-être ces considérations rendront-elles moins surprenante l'exigence de ce passage.

<sup>6</sup> Ensuite je vis un autre ange qui volait par le milieu du ciel avec un évangile éternel pour l'annoncer à ceux qui habitaient la terre, et à tout peuple, tribu, langue et nation. Il criait à haute voix :



Craignez Dieu et rendez-lui hommage, car l'heure de son jugement est arrivée, et prosternez vous devant celui qui a fait le ciel et la terre et la mer et les sources d'eau ! Et un autre, un second ange le suivit en disant : Elle tombe, elle tombe, la grande Babylone, elle qui a fait boire à toutes les nations le vin brûlant de son impudicité !<sup>9</sup> Et un autre, un troisième ange, les suivit en criant à haute voix : Si quelqu'un se prosterne devant la bête et son image, et en accepte la marque sur son front ou sur sa main, lui aussi boira le vin brûlant de Dieu, versé sans mélange dans la coupe de sa colère, et il sera tourmenté dans le feu et le soufre en présence des anges et en présence de l'agneau ; et la fumée de leur tourment montera aux siècles des siècles, et ils n'auront de répit ni jour ni nuit, ceux qui se prosternent devant la bête et son image, et ceux qui acceptent la marque de son nom !<sup>12</sup> C'est ici qu'il faut la constance des saints, qui gardent les commandements de Dieu et la foi de Jésus ! Et j'entendis une voix venant du ciel, qui disait : Écris ! Heureux dès ce jour les morts qui meurent au Seigneur ! Oui, dit l'Esprit, c'est pour qu'ils se reposent de leurs peines, et leurs œuvres les suivent !

XIV, 6-13. Ce morceau n'a guère besoin d'explication. Des anges, au nombre de trois, se succèdent pour annoncer le jugement ; le premier proclame une dernière fois l'éternelle vérité qu'il n'y a de salut que dans la crainte et l'adoration du seul vrai Dieu ; le second prédit la chute de Rome ; le troisième dépeint le châtimement des réprouvés. Par antithèse, une voix céleste console les fidèles et les réjouit par des promesses de paix.

On s'est donné beaucoup de mal pour savoir ce que c'est que l'évangile éternel. En tout cas, ce n'est pas un livre que l'ange aurait tenu à la main, c'est un message ; la qualification peut être rapportée (comme nous venons de le faire) à la vérité inaltérable de son objet. A la rigueur on pourrait la motiver encore par la nature du jugement, qui sera définitif et irrévocable. Mais la proclamation du jugement, qui par sa nature est chose terrible, ne pourrait guère être appelée un évangile. Encore moins adopterions-nous l'explication proposée par d'autres qui y voient l'idée de la prédestination. — Les quatre parties de la création : ciel, terre, mer et sources, représentent ensemble la notion de l'univers (chap. VIII, 6-12).

Le second ange prédit la chute de Rome, désignée par le nom symbolique de Babylone, d'après une règle exégétique usitée aussi chez les Juifs. Les textes des anciens prophètes, relatifs à

Babylone (comp. ici Ésaïe XXI, 9), étaient généralement appliqués à l'empire romain. De fait, nous avons ici devant nous une série de réminiscences de l'Ancien Testament. Les prophètes aimaient à représenter les puissances (villes, royaumes) païennes, avec lesquelles les rois d'Israël contractaient des alliances, comme des courtisanes ou des prostituées qui enivraient leurs amants pour finir par les ruiner. (Voy. Nah. III. Ésaïe XXIII. Comp. surtout Jér. LI, 7.) Tout le monde sait d'ailleurs que le polythéisme et l'idolâtrie sont très-généralement comparés par les prophètes à l'adultère et à la prostitution. Mais l'image du vin enivrant est encore employée par les mêmes écrivains dans un autre sens. C'est Dieu qui le fait boire à ceux qu'il veut châtier (Jér. XXV, 15 s., etc.), il est alors le symbole de la colère, ce qui est d'autant plus naturel que le même mot hébreu signifie la chaleur bouillante et la colère. Notre auteur se sert successivement, et non sans un certain effet rhétorique, des deux allégories, disparates au fond.

Le troisième ange décrit le châtimement des damnés sous des traits qui sont devenus populaires ; c'est le feu éternel, l'enfer dans le sens apocalyptique du mot, la Géhenne. Cette conception était généralement acceptée chez les Juifs de ce temps-là, comme nous le savons de reste par les évangiles.

La fin de notre morceau est très-belle. En présence des proclamations menaçantes des trois anges, le prophète prend d'abord la parole lui-même pour rappeler à ses contemporains, à ses lecteurs, combien il importe, en face d'une si terrible perspective, de rester fidèle et constant quoi qu'il puisse arriver pour le moment. Et puis, pour donner du relief à ce pressant avis apostolique, il fait intervenir une voix du ciel, la voix de l'Esprit révélateur (chap. II, 7, etc.), qui confirme solennellement les promesses tant de fois faites, à ceux qui obéiraient à la direction de Dieu : à leurs peines succédera le repos, leurs bonnes œuvres passeront sous les yeux du Juge ; morts en communion avec le Seigneur ils iront le rejoindre dans sa gloire ! Cette promesse doit être écrite, consignée de nouveau dans ce livre de la Révélation, gravée pour ainsi dire en caractères ineffaçables sur une page qui restera. (La construction a été généralement négligée dans les traductions ; l'auteur veut dire : si (quand) les fidèles meurent, *c'est pour* vivre, pour jouir du repos de la félicité ; et non pas : oui, l'esprit dit *qu'ils* se reposeront.)

14 Après cela je regardai et je vis un nuage blanc et sur le nuage était assis quelqu'un, semblable à un fils d'homme ; sur sa tête il avait une couronne d'or et dans sa main une faucille tranchante. Et un autre ange sortit du temple, criant à haute voix à celui qui était assis sur le nuage : Lance ta faucille et moissonne, car il est temps de moissonner, la moisson de la terre est mûre ! Alors celui qui était assis sur le nuage jeta sa faucille sur la terre et la terre fut moissonnée. 17 Et un autre ange sortit du temple qui est au ciel, tenant lui aussi une faucille tranchante. Et un autre ange sortit de l'autel, lequel avait pouvoir sur le feu, et il cria à haute voix à celui qui tenait la faucille tranchante, en disant : Lance ta faucille tranchante et vendange les grappes de la vigne de la terre, car le raisin de la terre est arrivé à sa maturité. Et l'ange jeta sa faucille sur la terre et fit la vendange de la vigne de la terre et la jeta dans la grande cuve de la colère de Dieu, et la cuve fut foulée hors de la ville et de la cuve il sortit du sang jusqu'à la hauteur des mors des chevaux, sur une étendue de seize cents stades.

XIV, 14-20. Le jugement qui tout à l'heure était annoncé sous forme de prophétie, est ici préfiguré par des actes symboliques. Les images dont l'auteur se sert à cet effet sont faciles à expliquer et suffisamment connues par l'Ancien Testament. Pour la moisson, voyez És. XVII, 5 ; pour la vendange, És. LXIII, 3. Les deux images se trouvent réunies Joël ~~IV~~, 13. Dans la première, la terre (bien entendu, considérée ici comme séjour des méchants et théâtre de leurs crimes) est successivement comparée à un champ de blé et à un vignoble ; ses épis et ses raisins sont mûrs (les hommes ont comblé leur mesure), il est temps d'y porter l'instrument qui les coupe (le moment du châti-  
ment est arrivé). Le texte indique d'ailleurs assez directement qu'il s'agit ici d'une allégorie ; car de la cuve (et non du *pressoir*, l'auteur s'en tenant à la forme antique de ce meuble, telle qu'elle est décrite dans l'Ancien Testament, où l'on se bornait à piétiner sur les raisins pour en faire écouler le jus), de la cuve, disons-nous, il coule du sang et non du vin, et cela en telle quantité, que le pays entier en est couvert et que les chevaux en ont jusqu'au mors. Cela nous fait voir que l'auteur veut représenter le châti-  
ment sous la forme d'une grande bataille, où il sera fait un carnage sans pareil de ceux que le glaive de Dieu atteindra (comp. chap. XIX, 21), et les expressions : *hors de la ville*, et *sur une étendue de 1600 stades*, sont sans doute destinées à

III.

nommer la Palestine comme le théâtre de ce carnage. Du moins, la longueur réelle de ce pays n'est pas beaucoup moindre et peut-être l'auteur a-t-il pris à dessein un nombre plus grand (comp. d'ailleurs chap. XVI, 16).

Du reste, les deux allégories sont tout à fait parallèles. Le moissonneur et le vendangeur sont dans le ciel et jettent leurs faucilles sur la terre; cela veut dire que le châtiment vient de Dieu directement. La même idée est encore exprimée par l'intervention des deux anges qui apportent l'ordre de commencer. Cependant les deux scènes présentent aussi une différence. Le moissonneur (le juge qui punit) est le Christ lui-même (le *fils de l'homme*); le vendangeur est un simple ange. Ensuite il est dit que le dernier ange sort de l'autel et a pouvoir sur le feu. Ces détails ne sont pas clairs, cependant on peut regarder le feu comme symbole du châtiment, et quant à l'autel, on pourra se rappeler que sur ce même autel ont été déposées, sous forme d'encens, les prières des martyrs qui demandaient vengeance, et auxquels il fut dit de se patienter encore (chap. VI, 10; VIII, 3). Comme tous ces tableaux sont l'objet de visions, et se composent par conséquent de figures qui se glissent pour ainsi dire successivement sous les yeux du prophète, il ne faut pas s'arrêter à des indications comme celle qui semble faire sortir un ange de l'autel même: il apparaît tout à coup de ce côté-là, voilà tout ce que l'auteur voulait dire.

' Et je vis au ciel un autre signe grand et étonnant: sept anges qui tenaient les sept dernières plaies, par lesquelles s'accomplissait la colère de Dieu.

. XV, 1. Après les préludes consignés au chapitre précédent, celui-ci doit enfin amener et décrire les châtiments eux-mêmes dont les réprouvés ont été menacés, ou plutôt raconter prophétiquement les catastrophes qui vont changer la face du monde. C'est aussi ce que l'auteur annonce dans les quelques lignes par lesquelles il débute ici. Mais nous n'avons encore dans ce texte qu'une espèce de programme ou de suscription, car ce n'est qu'au v. 5 que les sept anges en question deviennent réellement visibles et paraissent sur la scène. Il convient donc de se rendre compte de la place que ces sept anges occupent dans l'économie générale du drame. A cet effet, il faut se rappeler que le livre de

l'avenir était fermé avec sept sceaux, ouverts successivement en présence du prophète ; le 7<sup>e</sup> sceau fait apparaître les sept anges avec les trompettes ; la 7<sup>e</sup> trompette fait apparaître les sept anges avec les dernières plaies, que nous allons voir à l'œuvre. Nous avons donc ici une dernière évolution de la série des visions, tout à fait symétrique avec les deux précédentes, savoir : d'abord quatre anges dont la besogne forme un ensemble, séparé de ce qui suit ; puis un cinquième et un sixième, isolés dans leur ministère ; puis un entr'acte ; enfin le septième et dernier.

\* Et je vis comme une mer transparente mêlée de feu, et ceux qui avaient été victorieux contre la bête et son image et le chiffre de son nom, étaient placés sur cette mer transparente et tenaient des harpes de Dieu. Et ils chantaient le cantique de Moïse, le serviteur de Dieu, et le cantique de l'agneau, en disant : Grandes et admirables sont tes œuvres, Seigneur Dieu tout-puissant ! Justes et vraies sont tes voies, ô Roi des nations ! Qui ne craindrait point, ô Seigneur, et ne glorifierait ton nom ? Car toi seul tu es saint, et toutes les nations viendront se prosterner devant toi, parce que tes jugements se sont manifestés !

XV, 2-4. Une troisième fois (comp. chap. XI, 15 suiv., et XIV, 1 suiv.) l'accomplissement promis et imminent des décrets de Dieu est célébré d'avance par ceux qui y trouveront le repos et la félicité. La certitude absolue de l'issue ne pouvait être mieux marquée que par ce cantique de triomphe anticipé. On remarquera que les élus, tout à l'heure abrités sur la montagne de Sion, se retrouvent ici sur la *mer de verre* ou de cristal (chap. IV, 6), c'est-à-dire au ciel, lequel cependant ne se présente pas ici dans sa sérénité parfaite, image du bonheur, mais porte, dans ses rayons de feu, les symboles de la colère vengeresse du Juge qui s'apprête à frapper le grand coup.

Le cantique de Moïse et le cantique de l'agneau ne sont point deux cantiques différents, et le premier n'est point celui de l'Exode (chap. XV) ou du Deutéronome (chap. XXXII). C'est un seul et même cantique, dont le texte, consigné ici, se compose de réminiscences de l'Ancien Testament, de doxologies très-fréquentes dans les psaumes surtout (voy. par ex. Ps. CXI, 2 ; CXXXIX, 14 ; CXLV, 17. Jér. X, 7, etc.). L'association des noms de Moïse et de Christ nous fait voir encore une fois l'étroit et indissoluble lien qui unit l'ancienne et la nouvelle alliance

dans l'esprit de l'auteur, pour lequel l'Église est le vrai Israël. Comp. chap. II, 9; III, 9; VII, 4 suiv.; X, 7; XI, 1; XIV, 1, etc.

<sup>5</sup> Après cela je vis comme le sanctuaire du tabernacle céleste du témoignage fut ouvert, et les sept anges qui tenaient les sept plaies en sortirent, revêtus d'un lin pur et éclatant, et ceints de ceintures d'or autour de la poitrine. Et l'un des quatre animaux donna aux sept anges sept coupes d'or remplies de la colère du Dieu qui vit aux siècles des siècles. Et le sanctuaire se remplit de fumée par la gloire de Dieu et sa puissance, et personne ne pouvait entrer dans le sanctuaire jusqu'à ce que les sept plaies des sept anges fussent accomplies. 'Et j'entendis une voix puissante qui disait aux sept anges: Allez verser sur la terre les sept coupes de la colère de Dieu!

XV, 5-XVI, 1. Plusieurs fois déjà (chap. VII, 15; XI, 19; XIV, 15, 17) il a été question d'un temple qui est dans le ciel; ici ce temple est désigné par le nom de *tabernacle du témoignage*, expression consacrée dans la Bible grecque pour désigner le sanctuaire ambulant des temps mosaïques. Nous nous représenterons ici Dieu siégeant dans l'intérieur de ce tabernacle, dans le Saint-des-Saints, comme on l'appelait, sur les Chérubins (les *animaux* de l'Apocalypse); et si à cet endroit ce sanctuaire s'ouvre et qu'il en sort une voix, cela veut dire que Dieu enfin prend une part directe et décisive à l'action. Mais c'est en même temps une nouvelle preuve de ce fait que, pour la forme des visions, les différentes scènes ne sont pas dans une dépendance absolue l'une de l'autre. Jusqu'ici, du moins au commencement (chap. IV), nous avons pu nous représenter le trône de Dieu placé dans un endroit parfaitement visible et pour ainsi dire en plein air.

La majesté de Dieu, malgré l'ouverture des portes, se cache dans la fumée (Ésaïe VI, 4), produite, non par l'encens qu'on brûlerait devant lui, mais par l'éclat même de sa gloire et de sa grandeur. Elle reste inaccessible pendant la durée de l'accomplissement de ses décrets, parce que dans ce moment ce n'est point la clémence du père des miséricordes qui se révèle au dehors, c'est l'ardeur dévorante du courroux de sa justice. — Pour les sept anges qui reçoivent l'ordre d'exécuter le décret suprême, on peut comparer le tableau du neuvième chapitre d'Ézéchiel, quoique les détails ne soient pas les mêmes.

<sup>2</sup> Alors le premier alla verser sa coupe sur la terre, et un ulcère malin et malfaisant se montra sur les hommes qui avaient la marque de la bête et qui se prosternaient devant son image. Et le second versa sa coupe sur la mer et elle se changea en sang, comme l'est celui d'un mort, et tous les êtres vivants qui étaient dans la mer périrent. Et le troisième versa sa coupe sur les rivières et sur les sources d'eau, et elles se changèrent en sang. Et j'entendis l'ange des eaux qui disait : Tu es juste, toi qui es et qui as été ; tu es saint, parce que tu as ainsi jugé ; car ils ont versé le sang des saints et des prophètes, et c'est du sang que tu leur donnes à boire : ils l'ont mérité ! Et j'entendis l'autel qui disait : Oui, Seigneur Dieu tout-puissant, tes jugements sont vrais et justes ! Et le quatrième versa sa coupe sur le soleil, et il lui fut donné de brûler les hommes avec son feu. Et les hommes furent brûlés par la grande chaleur et les hommes préférèrent des blasphèmes contre le nom de Dieu qui avait le pouvoir de pareilles plaies, mais ils ne se repentirent point pour lui rendre hommage.

XVI, 2-9. Les quatre premières plaies forment un ensemble comme les quatre premières trompettes, car le ciel, la terre, la mer et les eaux courantes forment les quatre parties de l'univers dans le style de notre livre (chap. VIII, 7 suiv. ; XIV, 7). Du reste, la description des plaies présente encore des analogies avec celles d'Égypte (Exode VII suiv.) sur lesquelles il est superflu d'insister. Elles frappent maintenant la totalité des méchants.

L'ange des eaux nous rappelle celui des vents (chap. VII, 1) et celui du feu (chap. XIV, 18). Les voix que l'on entend ne sont pas toutes déterminées. Beaucoup de commentateurs pensent que l'ordre donné aux sept anges (v. 1) émane directement de la bouche de Dieu. C'est possible, mais ce n'est pas nécessaire. La solennité de la scène est suffisamment rehaussée par cette espèce d'invisibilité des acteurs. Quand il est dit que l'autel parla, c'est une locution elliptique, qui a son analogie dans chap. XIV, 18, et surtout dans chap. IX, 13, et qu'il a été bien superflu de compléter, comme cela se voit dans le texte vulgaire.

La dernière phrase de ce morceau n'appartient pas exclusivement à la description de la quatrième plaie. Il s'agit certainement de l'effet produit par *toutes* ces plaies (comp. les figures chap. VI, 8 ; VIII, 13, qui séparent les quatre premiers sceaux et les quatre premières trompettes de ce qui suit). Cet effet n'est pas le

repentir, mais le blasphème. On n'oubliera pas que les plaies n'ont plus à frapper que des païens, le reste d'Israël s'étant converti (chap. XI, 13).

<sup>10</sup> Et le cinquième versa sa coupe sur le siège de la bête, et son royaume fut couvert de ténèbres, et ils se mordaient la langue de douleur, et ils blasphémaient le Dieu du ciel à cause de leurs douleurs et de leurs ulcères, mais ils ne se repentirent point de leurs œuvres.

XVI, 10, 11. Les trois dernières plaies frappent plus particulièrement Rome, le centre et chef-lieu de cette opposition impie et criminelle du monde contre la cause de Christ. Le royaume de la bête, c'est l'empire romain (chap. XIII). Le siège de la bête, c'est la capitale. Les ténèbres sont les précurseurs de la ruine. Les hommes qui blasphèment sont les citoyens de la cité païenne, les incrédules persécuteurs, qui continuent à être tourmentés par les plaies précédemment décrites.

<sup>12</sup> Et le sixième versa sa coupe sur le grand fleuve, l'Euphrate, et son eau tarit, afin que le chemin fût préparé pour les rois venant du Levant.

XVI, 12. Nous verrons plus loin que la ruine de Rome doit être amenée, non par un coup directement frappé par la main de Dieu, mais par le roi-antéchrist, l'empereur romain jadis détrôné et *blessé à mort* (chap. XIII, 3), et allant revenir pour se venger de ses sujets rebelles. A cet effet, il se liguera avec les rois de l'Orient, alors les seuls à la fois indépendants de Rome et assez puissants pour tenir tête à l'empire. Ces rois sont en partie pris dans la réalité historique (Parthes, etc.), en partie sans doute créés par la poésie apocalyptique (chap. XVII, 12). L'Euphrate formait la limite de l'empire de ce côté-là. Le passage de cette grande rivière, la plus grande, après le Nil, dans l'horizon géographique des Israélites et même des Romains, est facilité par un acte miraculeux de la Providence, comme autrefois celui de la mer rouge et du Jourdain.

<sup>13</sup> Puis je vis sortir de la bouche du Serpent et de la bouche de la Bête et de la bouche du faux Prophète trois esprits impurs, comme des crapauds. Ce sont des esprits de démons qui font des miracles



et qui s'en vont chez les rois de toute la terre, afin de les assembler pour le combat de ce grand jour du Dieu tout-puissant. — «Voyez, je viens comme un voleur; heureux celui qui veille et garde ses vêtements, afin qu'il ne marche pas nu, de sorte qu'on voie sa honte!» — Et ils les rassemblèrent dans le lieu appelé en hébreu Harmageddon.

XVI, 13-16. C'est ici ce que nous avons déjà signalé comme l'entr'acte, ou l'entre-scène entre la 6<sup>e</sup> et la 7<sup>e</sup> coupe. Les puissances qui doivent consommer la ruine de Rome sont convoquées et assemblées sur le terrain choisi pour champ de bataille. Ces puissances, nous venons de le voir, sont les rois de l'Orient qui passent l'Euphrate pour attaquer l'empire. Ils sont convoqués par des démons (des *esprits impurs*, formule familière aux évangiles) sortis de la bouche des trois grands ennemis de Christ, décrits aux chap. XII et XIII. Mais de tels messagers ne peuvent être que des menteurs; comme dans l'Ancien Testament aussi il est quelquefois question d'un esprit de mensonge envoyé pour égarer les hommes que Dieu veut perdre (1 Rois XXII, 20 suiv.). La forme hideuse du crapaud symbolise la nature de ces êtres méchants et détestables. Dieu permet que le message ait son effet, les rois se réunissent, ils aideront même l'Antéchrist à détruire Rome, mais ils ne sauraient aller plus loin. Au lieu de vaincre Christ à son tour, ce sont eux qui sont anéantis par lui et enveloppés dans une commune ruine. Tout cela, nous l'apprendrons plus tard; l'auteur anticipe ici sur son exposition ultérieure, au risque d'être moins intelligible; dès qu'on aura étudié la suite du texte, toute obscurité disparaîtra.

Ce que nous venons de dire expliquera aussi pourquoi il est dit que les rois sont assemblés pour le combat du *grand jour de Dieu*; dans leur pensée, ils se réunissent pour combattre Rome, mais Dieu dès à présent choisit ce moment pour écraser toutes les puissances qui lui font opposition, et c'est là ce qui se nommera *son jour*, celui du jugement. Le lieu du rendez-vous s'appelle *Harmageddon* (orthographe des Septante), la montagne de Megiddo, le mont Thabor, en Palestine; ce lieu était devenu néfaste par la défaite et la mort du pieux roi Josias (comp. Zach. XII, 11), laquelle avait amené la fin de l'indépendance de Juda. Mais plus anciennement Baraq et Débora y avaient remporté une victoire éclatante sur les Cananéens, victoire décidée par

l'intervention miraculeuse de Jéhova (Juges V, 19), et ce doit être un second acte du même genre qui vengera Israël de sa servitude séculaire, et qui lui rendra, dans ce lieu même, la liberté et le bonheur du vrai peuple de Dieu.

On aura remarqué au milieu de ce morceau la parenthèse exhortatoire, que nous avons distinguée par des traits et des guillemets. Pour la forme, comp. chap. XIII, 9; XIV, 12. C'est le prophète qui interrompt sa narration pour avertir ses lecteurs, mais il se sert de paroles bien connues de Jésus (Matth. XXIV, 42 ss. ; XXV, 1 ss. Marc XIII, 34 ss. Luc XII, 37 ss. Comp. aussi Apoc. III, 3), qui devaient faire d'autant plus d'impression sur les lecteurs qu'il les fait prononcer directement par le Christ. Plus la fin est imminente, plus la venue du Seigneur sera subite et inopinée, plus il conviendra de veiller et de se tenir prêt. Les vêtements sont les qualités du chrétien; s'en dépouiller, se montrer nu, c'est perdre ses titres au royaume.

17 Et le septième versa sa coupe dans l'air, et il sortit du temple, d'auprès du trône, une voix puissante qui cria : C'est fait ! Et il y eut des éclairs et des bruits et des tonnerres, et il y eut un grand tremblement de terre, tel qu'il n'y en avait point eu depuis qu'il y avait des hommes sur la terre, un pareil tremblement, et tellement grand. La grande ville se divisa en trois parties, et les villes des païens croulèrent; et l'on se souvint de la grande Babylone en présence de Dieu, pour lui donner la coupe du vin brûlant de sa colère. Et toutes les îles s'enfuirent et les montagnes disparurent; et une grosse grêle, comme du poids d'un talent, tomba du ciel sur les hommes, mais les hommes blasphémèrent Dieu à cause de la plaie de la grêle, parce que cette plaie était fort grande.

XVI, 17-21. La dernière coupe est versée dans l'air parce qu'il s'agit de produire des phénomènes atmosphériques pour effrayer et frapper les méchants. En même temps ce doit être le *signal de la fin* : C'est fait ! tout est accompli dans la série des événements précurseurs; désormais il ne reste plus que le combat suprême avec sa victoire complète et définitive.

Les pays des païens sont châtiés par un tremblement de terre qui fait *crouler* les villes et qui engloutit les îles et les montagnes. Rome seule reste encore debout, mais c'est pour vider plus lentement le calice de la colère de Dieu. *Il est fait mention d'elle* en présence du Juge; cette phrase, empruntée au langage de

l'Ancien Testament, ne veut pas dire que Dieu aurait eu besoin qu'on lui rappelât les méfaits de la nouvelle Babylone; elle exprime l'idée que lui-même jugea à propos d'en tenir compte. Rome est frappée provisoirement par ce même tremblement de terre qui la divise en trois parties, en formant des gouffres dans l'intérieur de son enceinte; les habitants sont livrés au désespoir par la terreur que leur inspire cette effroyable catastrophe et par la grêle extraordinaire qui les décime en même temps (un talent équivalait à 45 kilogrammes), mais ils persistent dans l'impénitence.

Maintenant le Juge en a fini avec les hommes, il va frapper aussi les puissances infernales qui les ont dirigés. Il va y avoir trois combats, trois victoires et trois chants de triomphe, qui formeront le dernier acte du drame, avec son théâtre propre, ses décorations particulières. Cependant cet acte se rattache étroitement au reste, et c'est l'un des sept anges (nécessairement le septième, d'après l'esprit du livre) qui en dévoile les tableaux.

‘Alors l'un des sept anges qui tenaient les sept coupes vint m'adresser la parole en disant : Approche! je vais te montrer le jugement de la grande prostituée qui siège au-dessus des vastes eaux, avec laquelle les rois de la terre ont fait débauche et du vin de l'impudicité de laquelle les habitants de la terre se sont enivrés. Et il me transporta en esprit dans un désert; et je vis une femme assise sur une bête de couleur écarlate, couverte de noms de blasphème, et ayant sept têtes et dix cornes. Cette femme était vêtue de pourpre et d'écarlate et parée d'or et de pierres précieuses et de perles; elle tenait dans sa main une coupe d'or remplie d'abominations et des impuretés de la prostitution de la terre; et sur son front était écrit un nom, un mystère : «Babylone la grande, la mère des prostituées et des abominations de la terre.» Et je vis cette femme ivre du sang des saints et du sang des témoins de Jésus, et je fus saisi, en la voyant, d'un grand étonnement. <sup>7</sup>Et l'ange me dit : Pourquoi t'étonnes-tu? je vais te dire le mystère de cette femme et de la bête qui la porte et qui a les sept têtes et les dix cornes. La bête que tu as vue a été et n'est point, elle va remonter de l'abîme et marcher vers sa ruine; et les habitants de la terre dont le nom n'est point écrit sur le livre de vie depuis la création du monde s'étonneront en voyant la bête, parce qu'elle a été et n'est point et reparaitra. <sup>9</sup>(Ici il faut une intelligence qui ait de la sagacité!) Les sept têtes sont sept montagnes sur lesquelles la femme est assise, et elles sont aussi sept rois : cinq sont tombés,

l'un est, l'autre n'est pas encore venu, et quand il sera venu, il doit rester peu de temps. Et la bête qui a été et qui n'est point, est elle-même un huitième et est du nombre des sept et marche à sa ruine. <sup>12</sup> Et les dix cornes que tu as vues sont dix rois qui n'ont pas encore reçu la royauté, mais qui reçoivent la puissance comme rois pour une heure, avec la bête. Ceux-ci ont un même dessein et donnent à la bête leur puissance et leur force. Ceux-ci combattront contre l'agneau, et l'agneau les vaincra, parce qu'il est le seigneur des seigneurs et le roi des rois, ainsi que les appelés et les élus et les fidèles qui sont avec lui. <sup>15</sup> Et il me dit : Les eaux que tu as vues, où siège la prostituée, sont des peuples et des multitudes et des nations et des langues. Et les dix cornes que tu as vues, et la bête, haïront la prostituée et la rendront déserte et nue, et dévoreront ses chairs et la brûleront avec du feu. Car Dieu leur a mis dans le cœur de faire son dessein et de faire un même dessein, et de donner leur royauté à la bête jusqu'à ce que les paroles de Dieu soient accomplies. Et la femme que tu as vue est la grande ville qui a l'empire sur les rois de la terre.

XVII, 1-18. Après ce qui a été dit à l'occasion des chapitres précédents et surtout après ce qui est mis ici dans la bouche même de l'ange, il ne faudra plus que peu de remarques sur ce chapitre important. L'explication peut être rendue plus transparente par une analyse logique des éléments ; pour le fond, elle est achevée par le texte même.

D'abord, quant à la forme du discours, il faut remarquer qu'il commence par une vision, mais celle-ci n'est destinée qu'à décrire les acteurs des événements futurs ; ces événements eux-mêmes, le prophète ne les voit pas, c'est l'ange qui les prédit. Cette forme est choisie, comme au chap. XI, parce que les images par elles seules, et sans l'interprétation donnée par l'ange, n'auraient pas été suffisamment transparentes.

La *femme* est la *grande ville*, la capitale, nommée *Babylone* (chap. XIV, 8 ; XVI, 19), d'après son nom de *mystère*, c'est-à-dire allégorique (chap. XI, 8), parce que c'est à elle que se rapportent les prophéties de l'Ancien Testament contre Babel. De son nom propre et historique elle s'appelle Rome. Il ne faut pas la confondre avec la *bête*, dont nous parlerons tout à l'heure. La femme se trouve dans un *désert*, ce qui peut être rapproché de ce qui vient d'être dit des effroyables fléaux qui ont désolé la terre et après lesquels Rome seule paraît encore subsister ;

peut-être aussi cela ne doit-il être que le symbole de la réprobation. Elle est assise sur de vastes eaux, c'est-à-dire qu'elle règne sur des rois et des peuples nombreux. Elle est assise sur une bête à sept têtes; cela signifie d'abord que Rome est bâtie sur sept collines (*urbs septicollis*, comme les anciens se plaisaient à dire); ensuite cela rappelle la série de ses sept rois (empereurs) qui ont régné, règnent et régneront encore jusqu'à l'époque de sa destruction. La femme est une prostituée qui a débauché les rois et les peuples (chap. XIV, 8): Rome a asservi le monde entier non pas seulement par les armes de la conquête, mais surtout par la puissance pernicieuse et corruptrice de son luxe, de son idolâtrie, de ses vices; elle est, à ce titre, la mère des prostituées, ayant prêché d'exemple et fait plus que les autres. Pour sa parure, comp. Ézéch. XXVIII, 13. La coupe d'abominations est une métaphore un peu dure, mais pas du tout obscure; la séduction est comparée à une boisson enivrante; son but et son effet sont des choses détestables et criminelles. Cette première figure ne saurait donc être douteuse; l'explication impérieusement réclamée pour elle par le texte déterminera aussi celle de l'autre.

La seconde figure a créé des difficultés aux interprètes, parce qu'elle symbolise deux idées différentes, comme nous l'avons déjà constaté aux chap. XI et XIII. Cela devient surtout évident ici. En effet, la *Bête* est 1° le siège de la femme, par conséquent quelque chose de local, un empire, qui a sept rois à sa tête (*sept têtes*). De ces rois 5 sont tombés ou morts, Auguste, Tibère, Caïus, Claude et Néron; un sixième est ou règne actuellement, c'est Galba; un septième et dernier viendra encore, mais pour peu de temps seulement (non pas parce que en réalité Othon n'a régné que deux mois, car si le prophète avait pu savoir cette circonstance il aurait aussi su qu'Othon ne serait de longtemps pas le dernier empereur, mais) parce que de tout l'avenir qui doit s'écouler encore jusqu'à la ruine de Rome et la fin des choses, y compris la durée des sept plaies, il ne reste en tout que trois ans et demi. Puis vient un huitième roi, qui a été l'un des sept premiers (soit nécessairement des cinq premiers, puisqu'il *a été* avant le sixième). Nous savons déjà (chap. XIII, 18) son nom formulé d'une manière mystérieuse par le chiffre 666. (Pour les noms de blasphème, voyez chap. XIII, 1.)

Mais la Bête est encore 2° ce huitième roi lui-même en sa

qualité d'Antéchrist. Comme le Néron de l'histoire, la bête *n'est pas* dans ce moment, mais *elle sera*, comme Antéchrist, en remontant de l'abîme (de l'enfer) revêtue de la puissance de Satan (chap. XI, 7), tandis qu'au chap. XIII elle vient de la mer, c'est-à-dire de l'Italie, en sa qualité d'empire romain. A son retour, le monde païen sera dans l'étonnement et dans l'admiration. — La supposition que Néron reviendrait pour ressaisir le pouvoir était très-répandue dans les années qui suivirent sa chute; il se présenta même des faux Nérons qui essayaient de profiter de ces illusions populaires. L'effroi qu'il avait inspiré aux chrétiens concourut à les propager jusque dans l'Église et à les colorer d'une manière particulière. Plusieurs apocalypses contemporaines ou postérieures reproduisent la prédiction du retour du grand scélérat qui avait tué sa mère et qui avait fait couler à flots le sang des martyrs; et jusqu'au cinquième siècle les Pères attestent l'existence de cette croyance singulière. Voyez pour les citations, *Théol. apostol.*, I, 442.

Voici maintenant ce que l'Antéchrist fera lors de son apparition : D'abord il s'associera dix rois qui ne règnent pas encore, mais qui régneront avec lui quelque peu de temps. Ces rois sont ceux de l'Orient que nous avons déjà rencontrés dans le chapitre précédent et qui ont été appelés au rendez-vous de Harmageddon. Ils ne règnent pas encore; cela veut dire qu'il n'y avait pas alors dix royaumes connus que l'auteur aurait pu énumérer nominativement; mais comme les dix cornes étaient données par le livre de Daniel, il les adopte à son tour en supposant naturellement qu'ils se révéleront en temps et lieu. Ensuite, de concert avec ces associés, l'Antéchrist se jettera sur Rome et la détruira par le fer et le feu, servant en ceci d'instrument à la vengeance de Dieu. Les dix rois donnent pour tout cela leur puissance à Néron, qui a été dépossédé de la sienne. Puis ils se tourneront contre l'agneau, et seront vaincus à leur tour. L'auteur raconte ceci en premier lieu, contre l'ordre naturel; car ils ne pourraient détruire Rome s'ils commençaient par être anéantis eux-mêmes. Leur propre défaite, anticipée ici, n'arrivera qu'avec le chap. XIX. — Il y a une phrase un peu obscure au v. 17, que nous avons traduite à la lettre pour cette raison même : Ils feront *son* dessein (de Dieu ou de la bête) et feront un même dessein. L'auteur a-t-il voulu dire qu'ils serviront les desseins de Dieu en s'unissant pour cette expédition, ou bien, ils s'associeront en faveur de l'Antéchrist?

Cette dernière explication semble être la plus naturelle, mais alors il faut convenir que le sujet, auquel se rapporte le pronom souligné, est très-éloigné.

<sup>1</sup>Après cela je vis descendre du ciel un autre ange qui avait une grande puissance, et la terre était éclairée par sa splendeur. Il cria d'une voix forte et dit : Elle tombe, elle tombe, la grande Babylone; elle devient la demeure des démons, la prison de tous les esprits impurs, et la prison de tous les oiseaux impurs et détestés : car c'est du vin brûlant de son impudicité que toutes les nations ont bu et les rois de la terre ont fait débauche avec elle, et les marchands de la terre se sont enrichis par son luxe!

XVIII, 1-3. Le dix-huitième chapitre est l'un des plus simples et des plus faciles de tout le livre ; malgré cela, il a pu offrir une difficulté aux commentateurs ; c'est de déterminer le moment précis (dans le texte) où doit s'accomplir la ruine de Rome, déjà prédite au chapitre précédent, et positivement consommée au commencement du dix-neuvième. Le fait est que l'événement comme tel n'est pas raconté ou décrit, il ne fait pas l'objet d'une vision ; et le lecteur peut, à première vue, hésiter s'il doit regarder les trois voix, qui dans le chap. XVIII célèbrent successivement la chute de la capitale, comme prophétisant l'avenir ou comme constatant la catastrophe accomplie. Or, il est vrai que la première voix (v. 1-3) parle au passé, mais les deux autres (v. 4-20 et v. 21-24) reviennent au futur, et cela doit nous faire envisager aussi le premier discours comme proclamant moins la consommation que la certitude du fait. Cette considération nous a dicté le choix des temps pour notre traduction. Il est à remarquer que l'auteur, dans cette partie de son texte, sort complètement du cadre de son drame apocalyptique et parle comme un prophète ordinaire, ayant son point de vue et de départ dans la situation réelle et actuelle. Car tandis que, au point de vue apocalyptique, il ne doit plus y avoir, à l'époque de la destruction de Rome, que les élus d'un côté, de l'autre les Romains et leurs adhérents, tous voués à la mort par l'intervention de l'Antéchrist et de son armée orientale, le point de vue de la simple prophétie, empruntant les couleurs de ses tableaux à l'Ancien Testament, parle d'hommes en grand nombre qui, ruinés politiquement par la chute de Rome, mais non enveloppés

dans sa catastrophe, pleureront sa destinée par intérêt plutôt que par pitié.

Le premier ange se borne à proclamer la destruction de la ville (l'allégorie de la femme est également remplacée par l'expression propre). Elle sera désormais un désert. Le désert était considéré par l'antiquité juive comme la demeure des démons et des animaux immondes. Ésaïe (chap. XIII, 21; XXXIV, 14; comp. Baruch IV, 35) y place les satyrs ou mauvais génies de forme hideuse et semblables à des boucs, ainsi que (chap. XXXIV, 11; comp. Jér. L, 39) les oiseaux et autres bêtes qui habitent les ruines et les solitudes et dont la chair était interdite par la loi. Aucune créature n'étant censée se confiner volontairement dans un pareil séjour, le désert est représenté comme une prison qui leur est assignée.

La cause de la ruine de Rome, c'est, comme il a déjà été dit (chap. XIV, 8; XVII, 2), qu'elle a fait boire aux peuples le vin enivrant de son impudicité, c'est-à-dire qu'elle leur a fait prendre part à son impiété et à son idolâtrie, en les soumettant à son empire et en les associant à sa civilisation corruptrice. Les rois n'ont ni pu ni voulu se soustraire à l'ascendant de sa puissance, de son luxe, de ses mœurs; et les peuples, ne vivant plus que dans le matérialisme du négoce et des affaires mondaines, et pour cette raison désignés ici d'une manière générale comme marchands, ont couru après les richesses à acquérir par le trafic, en sacrifiant leur indépendance, leur nationalité, leurs habitudes traditionnelles, tout ce qui aurait pu les disposer à recevoir la parole de Dieu. Rome est ainsi responsable de la perte spirituelle du monde entier.

<sup>4</sup> Puis j'entendis une autre voix venant du ciel qui disait : Sortez de là, mon peuple, pour que vous n'ayez point part à ses péchés et que vous ne receviez pas une part de ses plaies ! car ses péchés se sont accumulés jusqu'au ciel et Dieu s'est souvenu de ses iniquités. Payez-la comme elle a payé elle-même et doublez-lui sa rémunération selon ses œuvres ! Dans la coupe qu'elle vous a fait boire, faites-lui boire doublement ! Autant elle s'est glorifiée et livrée au luxe, autant rendez-lui en tourment et en deuil ! Car elle dit dans son cœur : je trône en reine et je ne suis point veuve, et jamais je ne connaîtrai le deuil. C'est pour cela que ses plaies surviendront en un seul jour, la peste et le deuil et la famine, et elle sera consumée par le feu : car il est puissant, le Seigneur Dieu qui



l'a jugée! <sup>9</sup> Et les rois de la terre, qui ont fait débauche avec elle, et qui ont partagé son luxe, pleureront et se lamenteront sur elle quand ils verront la fumée de son embrasement. Se tenant à distance, pleins de la terreur de son tourment, ils diront: Malheur, malheur à toi, grande ville, Babylone, ville puissante: ton arrêt s'accomplit en une seule heure! <sup>11</sup> Et les marchands de la terre pleurent et s'affligent sur elle, parce que personne n'achète plus leur cargaison, leur cargaison d'or et d'argent, de pierres précieuses et de perles, d'étoffes de lin, de pourpre, de soie et d'écarlate; ni aucun bois de cyprès, ni aucun objet d'ivoire, ni aucun objet en bois précieux, en airain, en fer et en marbre; plus de canelle, de pommades, de parfums, d'onguent, d'encens, de vin, d'huile, de farine fine, de blé, de bœufs, de moutons, de chevaux, de voitures, d'esclaves et de personnes humaines. « Toute cette moisson de choses que désirait ton âme s'en est allée loin de toi, et toutes ces choses brillantes et magnifiques sont perdues pour toi, et tu ne les trouveras plus jamais! » Les marchands de ces choses, qui se sont enrichis par elle, se tiendront à distance, pleins de la terreur de son tourment, pleurant et se lamentant, et ils diront: Malheur, malheur à toi, grande ville, qui t'es revêtue de lin, de pourpre et d'écarlate, qui t'es parée d'or, de pierreries et de perles; en une seule heure tant de richesses ont été détruites! <sup>17</sup> Et chaque pilote, et quiconque navigue quelque part, et les marins, et tous ceux qui exploitent la mer, se tiennent à distance, et s'écrient, en voyant la fumée de son embrasement: Qu'est-ce qui égalait la grande ville? Et ils jettent de la poussière sur leurs têtes et s'écrient en pleurant et en se lamentant, et disent: Malheur, malheur à toi, grande ville, par l'opulence de laquelle s'enrichissaient tous ceux qui avaient des vaisseaux sur mer; tu as été détruite en une seule heure! « Réjouissez-vous sur elle, ô cieux, et vous, saints apôtres et prophètes, de ce que Dieu a vengé sur elle votre cause! »

XVIII, 4-20. Ce morceau éloquent, formant le discours d'une seconde voix céleste, contient d'abord une exhortation adressée au peuple de Dieu, pour l'engager à sortir de Rome afin de ne pas être enveloppé dans sa ruine, et à s'associer, du moins en esprit, à la vengeance rémunératrice qui va la frapper. Cette idée est exprimée plus d'une fois par les anciens prophètes quand ils prédisaient la ruine de Babel; plus particulièrement l'auteur paraît avoir eu en vue Jér. LI, 9. Jésus aussi avait averti ses disciples de fuir de Jérusalem à l'approche de la catastrophe (Matth. XXIV, 15 ss.). Parlant au point de vue prophétique, et tenant compte

des réalités, Jean pense ici aux nombreux chrétiens qui habitaient Rome de son temps, malgré la persécution récente. Comme apocalyphticien, idéalisant les faits, il n'aurait pas dû oublier qu'il les avait déjà tous réunis à Jérusalem à l'abri de toute tribulation ultérieure (chap. XI; XV).

Il serait cependant possible que l'invitation à la vengeance (v. 6) ne fût point adressée aux chrétiens pressés de fuir, mais à ceux que Dieu chargeait spécialement de cette œuvre, c'est-à-dire aux satellites de l'Antéchrist. On aurait à supposer, dans ce cas, qu'ils en reçoivent ici la mission spéciale par une espèce d'arrêt du juge suprême. En tout cas, la forme du discours appartient également aux anciens prophètes (Jér. L, 15. Ésaïe XLVII, 8, 9). La coupe est le symbole de la destinée; Rome-Babylone doit subir celle qu'elle a préparée à d'autres.

Le sort de Rome est ensuite exposé d'une manière très-dramatique par les plaintes de tous ceux qui avaient un intérêt à sa conservation. Nous voyons ici successivement les rois, les marchands et les marins exprimer leurs doléances dans des formules dont la monotonie même semble être calculée pour peindre la grandeur et l'irréparabilité de la catastrophe. Les *rois* ne sont pas ici ceux des chapitres précédents, les alliés de l'Antéchrist venus de l'Orient, mais les nombreux petits vassaux de l'empire qui, protégés par l'autorité centrale, exerçaient une odieuse tyrannie sur de malheureuses populations doublement asservies et soupirant sous un joug d'autant plus intolérable qu'il était plus faible par lui-même. La puissance de ces rois est brisée avec celle de Rome. Les *marchands* se plaignent de la ruine de leur commerce, l'incendie de la ville et la ruine de l'empire faisant tarir les sources de leurs profits. Les détails du tableau sont puisés dans les discours des anciens prophètes contre la ville de Tyr (És. XXIII. Éz. XXVII). Tous les objets de luxe, qui formaient la base du commerce et de la richesse du monde entier, sont énumérés ici avec un sentiment évident de dédain et de répulsion; le commerce lui-même, tant de fois signalé, par les anciens prophètes, comme un agent de corruption, comme un élément destructeur de la pureté nationale, est aussi exécré par leur disciple qui se complait à faire l'inventaire de son désastre. Cet inventaire est appelé la récolte, la moisson des désirs, la provision des choses désirées. Enfin les *marins*, les alliés naturels des marchands, viennent s'associer aux plaintes de ces

derniers ; et pour eux le texte reprend tout à coup le prétérit du style apocalyptique, ce qui n'a pu être rendu à la lettre sans faire naître très-mal à propos une obscurité qui n'existe nullement dans le sens. Pour le fond, voyez Éz. XXVII, 29 ss.

Le morceau se termine par un cri de triomphe, qui forme avec toutes ces lamentations une antithèse d'un grand effet rhétorique. Plus les plaintes avaient été longues et monotones, plus cette exclamation finale donne, par sa brièveté même, du relief au jugement de Dieu. (*Les prophètes* dont il est parlé sont les orateurs chrétiens connus par les Actes et les Épîtres ; Rome n'était pas coupable d'avoir versé le sang de ceux de l'Ancien Testament.)

<sup>21</sup> Alors un ange puissant prit une pierre semblable à une grande meule et la jeta dans la mer en disant : Ainsi Babylone, la grande ville, sera précipitée avec violence et ne sera plus jamais trouvée ! Et la voix des musiciens, des joueurs de harpe et de flûte et des trompettes ne sera plus jamais entendue chez toi, et nul ouvrier de quelque art que ce soit ne s'y trouvera plus jamais, et le bruit du moulin n'y sera plus jamais entendu, et la lumière de la lampe n'y luira plus jamais, et la voix de l'époux et de l'épouse n'y sera plus jamais entendue, parce que tes trafiquants étaient les grands de la terre et que par tes enchantements toutes les nations ont été séduites, et parce que c'est là qu'a été trouvé le sang des prophètes et des saints et de tous ceux qui ont été égorgés sur la terre.

XVIII, 21-24. Voilà maintenant le discours de la troisième et dernière voix céleste chargée de proclamer la chute de Rome. Ses paroles sont précédées d'un acte symbolique. L'ange jette une grosse pierre molaire dans le fond de la mer, ce qui signifie à la fois la rapidité irrésistible de la chute et l'impossibilité absolue d'une restauration. L'image est empruntée à Jér. LI, 63.

Le discours lui-même est destiné à peindre l'affreuse solitude de la ville détruite quand tous ses habitants seront tués ou anéantis. Le texte en est copié dans Jérémie (chap. XXV, 10 ; comp. És. XXIV, 8 ss.). La péroration récapitule encore une fois les crimes de Rome : ses négociants étaient les grands de la terre (És. XXIII, 8) ; en d'autres termes, c'étaient les richesses, gagnées par ceux qui pourvoyaient au luxe effréné de la capitale du monde, qui procuraient aux habiles financiers et commerçants les moyens d'arriver en même temps au pouvoir et aux hautes

places ; l'aristocratie de l'argent, odieuse par ses origines, étendait au loin son influence corruptrice. Puis Rome séduisait les peuples comme une enchantresse (Nah. III, 4, et ci-dessus v. 3), les asservissait à son esprit et à ses intérêts. Enfin le sang des fidèles avait coulé dans ses murs.

<sup>1</sup> Après cela j'entendis comme un grand bruit, c'était d'une foule nombreuse dans le ciel, qui disait : Alléluïa ! La victoire, la gloire et la puissance sont à notre Dieu, car ses arrêts sont vrais et justes, en ce qu'il a jugé la grande prostituée qui corrompait la terre par son impudicité et qu'il a vengé sur elle le sang de ses serviteurs ! Et pour la seconde fois ils dirent : Alléluïa ! sa fumée s'élève aux siècles des siècles ! Et les vingt-quatre vieillards se jetèrent par terre, ainsi que les quatre animaux, et se prosternèrent devant Dieu assis sur le trône, en disant : Amen, alléluïa ! Et une voix partit d'auprès du trône, qui disait : Louez notre Dieu, vous tous, ses serviteurs, et vous qui le craignez, petits et grands ! <sup>2</sup> Et j'entendis comme la voix d'une foule nombreuse et comme le bruit de grandes eaux, et comme le bruit de forts tonnerres, qui disaient : Alléluïa ! Le Seigneur notre Dieu, le Tout-Puissant, a pris possession de la royauté ! Réjouissons-nous et soyons dans l'allégresse et glorifions-le de ce que les noces de l'agneau sont venues et son épouse s'est préparée et il lui a été donné de se revêtir d'un habit de lin pur et éclatant. (Car le lin est l'apanage des saints.) Et il me dit : Écris ! « Heureux ceux qui sont appelés au festin de noce de l'agneau ! » Et il me dit : Ce sont là les véritables paroles de Dieu. Et je me jetai à ses pieds pour me prosterner devant lui, mais il me dit : Garde-toi de faire cela ! Je suis un serviteur comme toi et tes frères qui tiennent le témoignage de Jésus : c'est Dieu que tu dois adorer ! (Car le témoignage de Jésus est l'esprit de la prophétie.)

XIX, 1-10. La chute de Rome, déplorée sur la terre par tous ceux que leurs intérêts mondains attachaient à l'empire, est un sujet de réjouissance pour le ciel et ceux qui s'intéressent à l'établissement du royaume des cieux. Les chants de triomphe pour la première victoire (supposée accomplie en ce moment) sont en même temps une nouvelle annonce de la seconde.

Nous distinguons dans ce morceau une série de voix diverses, mais s'accordant toutes dans le sentiment que nous venons d'indiquer. Il y a d'abord la voix d'une foule nombreuse que l'auteur ne désigne que vaguement en la faisant venir du ciel, v. 1-3. Il semble naturel de l'attribuer à des anges. Ils chantent Alléluïa,

formule empruntée aux psaumes et à la liturgie de la Synagogue. Pour le reste, voyez chap. XI, 15 ss. ; XII, 10. La fumée de l'incendie de Rome montera aux siècles des siècles, son châtiement sera éternel, comme celui de Sodome, chap. XIV, 11. — Ensuite les vieillards et les quatre animaux entonnent le chœur final, v. 4 (chap. V, 14). Puis une voix partie du trône invite les fidèles à s'unir à leur tour à ce chœur céleste, v. 5. Cette voix, non autrement déterminée, pourrait être celle de Christ ; mais peut-être l'auteur, sans avoir en vue un personnage particulier, a-t-il seulement voulu provoquer d'une manière dramatique la participation de ceux qui parlent aux v. 6 ss. Ceux-ci, formant le troisième chœur, se réjouissent de ce que Dieu s'est enfin posé comme roi ; qu'il ait donné, par la ruine de Rome, le signal de l'avènement de Christ. L'établissement du royaume de Dieu et de Christ est appelé en style symbolique *la noce de l'agneau*. Ce symbole est au fond beaucoup plus ancien que le christianisme. Le rapport conjugal entre Jéhova et Israël est l'une des allégories les plus fréquentes chez les prophètes. Et Jésus lui-même s'est comparé à un fiancé, dans un sens différent, à la vérité, mais de manière à faciliter le retour à l'ancienne métaphore (Matth. IX, 15 ; XXV, 1 ss.) ; les apôtres, à leur tour, ont employé l'image de la fiancée pour l'Église (2 Cor. XI, 2. Éph. V, 32). Seulement il ne faut pas perdre de vue que les noces comprennent avant tout un festin et que c'est ce festin qui sert d'image aux Juifs pour peindre la félicité du royaume de Dieu (chap. III, 20 ; XIX, 17. Matth. XXII, 1 ss.). C'est pour ce festin, pour entrer dans sa béatitude, que la fiancée, la communauté des fidèles, se prépare en mettant son habit de fête. L'auteur ajoute en parenthèse, afin de prévenir toute fausse interprétation du symbole, que l'habit blanc est l'apanage, le salaire légitime des saints, ce qui leur revient de droit (chap. VI, 11). C'est le seul sens admissible pour le terme grec employé ici, et qui signifie ce qui émane du juge (chap. XV, 4), ce qui est décidé par lui, ce qui est institué légalement (Hébr. IX, 1, 10). On traduit communément : les habits blancs symbolisent les vertus des saints, idée absolument étrangère au texte. — Du reste, les saints et l'épouse, c'est la même chose.

Ensuite l'ange conducteur du prophète (chap. I, 1 ; XVII, 1) lui fait *écrire* une sentence, un adage d'exhortation et de souvenir. C'est encore là un de ces mots ou avertissements brefs,

incisifs, solennels, qui se rencontrent par-ci par-là dans notre livre et qui sont destinés à joindre immédiatement l'application pratique, l'actualité de l'enseignement, aux tableaux plus ou moins fantastiques de l'avenir (chap. XIV, 13). Cet avertissement est corroboré ici par l'affirmation qu'il vient de Dieu. (Le texte étant incertain, on pourrait aussi traduire : ces paroles de Dieu sont véridiques). L'ange, à ce moment, se présente au prophète sous un aspect si majestueux, que le sentiment de la faiblesse naturelle à l'homme fait tomber celui-ci à terre : mais l'ange le relève et lui déclare que les fidèles sont les égaux des anges.

Les fidèles sont ceux qui ont le témoignage de Jésus (chap. XII, 17), qui tiennent à ce dont Jésus témoigne, à ce qu'il enseigne (et non pas : ceux qui témoignent pour lui). Or, ce que Jésus atteste et enseigne, c'est, dit-il, *l'esprit de prophétie* ; cela veut dire que, Christ ayant inspiré et inspirant encore tous les vrais prophètes, son témoignage et le leur s'accordent : ceux qui croient à eux, croient aussi à lui. Avis aux Juifs incrédules !

“Après cela je vis le ciel s'ouvrir, et il apparut un cheval blanc, et celui qui le montait s'appelle le Fidèle et le Véridique, et il juge et combat avec justice. Ses yeux étaient comme une flamme de feu et sur sa tête il y avait beaucoup de diadèmes. Il portait inscrit un nom que nul ne sait si ce n'est lui-même, et il était couvert d'un manteau teint de sang et son nom s'appelle la Parole de Dieu. Et les armées du ciel le suivaient sur des chevaux blancs, revêtues d'habits de lin blancs et purs. Et de sa bouche il sort un glaive tranchant, pour en frapper les nations qu'il paîtra avec une verge de fer, et il foule la cuve du vin brûlant de la colère du Dieu tout-puissant. Et sur son manteau et sur son flanc il porte écrit le nom : Roi des rois et Seigneur des seigneurs.

XIX, 11-16. Nous allons assister au second combat, à celui qui doit s'engager entre l'Antéchrist destructeur de Rome, et Christ le fondateur du royaume éternel. On ne manquera pas de remarquer qu'après toutes les scènes préliminaires qui ont déjà passé sous nos yeux, l'auteur s'arrête encore assez longtemps à la description des préparatifs de cette nouvelle lutte, mais qu'il ne consacre que deux lignes au combat lui-même et à la victoire qui le termine, comme s'il voulait à dessein exciter de plus en plus l'impatience du lecteur, en lui faisant voir l'effrayante puissance de l'ennemi, et lui faire sentir ensuite la facilité, la rapidité du triomphe de Christ, par la brièveté même de la relation.

Le combat a naturellement lieu sur la terre; le prophète se trouve sur place pour assister au spectacle. Il voit le ciel s'ouvrir, et l'armée céleste en sortir pour aller au devant de l'ennemi. Christ est monté sur un cheval blanc comme les triomphateurs. Les attributs de sa personne nous sont déjà connus. Pour ses noms, voyez chap. III, 14; XVII, 14; pour les yeux, chap. I, 14; pour le nom inconnu (Jéhova), chap. II, 17; pour le glaive, chap. I, 16; pour la cuve, chap. XIV, 20; pour la verge de fer, chap. II, 27. La description résume ainsi toutes celles qui ont précédé. Cependant il y a aussi quelques éléments nouveaux. Les diadèmes nombreux signifient qu'il réunit en sa personne la dignité et les pouvoirs de tous les rois. Une variante que nous n'avons pas introduite dans notre traduction, parle de noms inscrits (au pluriel); ce seraient alors, à côté du nom de Jéhova (au singulier), les noms de Messie, Christ, Verbe, fils de Dieu, fils de David, et autres par lesquels l'Écriture et les fidèles ont coutume de le désigner. Le manteau teint de sang rappelle moins sans doute la mort expiatoire du Sauveur, que la victoire remportée sur la puissance rebelle (Ésaïe LXIII, 1 ss.), c'est l'effet de la cuve foulée (chap. XIV, 20). *La Parole de Dieu* est une expression familière à la théologie judaïque dès avant l'ère chrétienne, pour désigner l'hypostase révélatrice et créatrice (*Hist. de la théol. apost.*, chap. I, 84, 461). Le terme (d'origine hébraïque) n'est pas tout à fait identique, quant à la conception, avec celui de *Verbe* (Logos) d'origine hellénistique.

<sup>17</sup> Puis je vis un ange placé dans le soleil, et criant à hante voix en parlant à tous les oiseaux qui volaient à travers le ciel : Venez ! rassemblez-vous pour le grand festin de Dieu, pour dévorer les chairs des rois, et les chairs des capitaines, et les chairs des guerriers, et les chairs des chevaux et de ceux qui les montent, et les chairs de tous les hommes, libres et esclaves, petits et grands ! Et je vis la bête et les rois de la terre, et les armées assemblées pour faire la guerre à celui qui était assis sur le cheval et à son armée : et la bête fut saisie et avec elle le faux prophète, qui avait fait les miracles devant elle, par lesquels il avait séduit ceux qui avaient accepté la marque de la bête et qui s'étaient prosternés devant son image. Ils furent précipités vivants, tous les deux, dans l'étang de feu brûlant de soufre. Et les autres furent tués par le glaive qui sortait de la bouche de celui qui était assis sur le cheval, et tous les animaux se rassasièrent de leurs chairs.

XIX, 17-21. Le carnage devant être immense dans cette bataille livrée par le ciel au monde armé par Satan, un ange appelle d'avance les vautours pour dévorer les cadavres. C'est ce qui est appelé le grand festin de Dieu, le festin préparé par les armées de Dieu aux oiseaux de proie. Tout ce passage est copié dans Ézéchiel (chap. XXXIX, 17).

L'auteur ne dit pas un mot qui puisse faire naître l'idée d'une lutte, c'est-à-dire de chances égales, d'une victoire disputée, d'une résistance énergique. A la première rencontre, l'Antéchrist est saisi et jeté dans la géhenne. C'est que personne ne saurait résister à Christ, et il suffit du souffle de sa bouche pour anéantir ses ennemis (És. XI, 4 ; comp. 2 Thess. II, 8). La destinée des vaincus est diverse. L'antéchrist et le faux prophète sont jetés vivants dans le goufre brûlant de l'enfer et n'en reviennent plus ; leurs adhérents périssent par le glaive comme d'autres mortels ; ils ressusciteront en conséquence pour le jugement dernier et alors l'arrêt de damnation sera prononcé contre eux aussi.

<sup>1</sup> Après cela je vis un ange qui descendait du ciel en tenant dans sa main la clef de l'abîme et une grande chaîne. Et il saisit le dragon, l'antique serpent, c'est-à-dire le diable, Satan, et le lia pour mille ans et le jeta dans l'abîme et en ferma l'entrée en la scellant au-dessus de lui, pour qu'il ne séduisît plus les peuples jusqu'à ce que les mille ans fussent révolus. Après cela il doit être relâché pour peu de temps.

XX, 1-3. Les suppôts de Satan étant mis hors de combat, le tour de ce dernier vient également ; il est enchaîné dans l'abîme. Nous n'arrivons pas à une idée bien claire au sujet du rapport qu'il peut y avoir entre cet abîme et l'étang de feu dont il a été question plus haut. Jusqu'ici (chap. IX, 1 ; XI, 7 ; XVII, 8), nous avons pu être conduits à identifier l'abîme et l'enfer. Il paraît cependant que le lieu du feu éternel était, dans la conception de l'auteur, une localité distincte ou particulière, une partie seulement du monde souterrain des ténèbres et de la mort. En général, il conviendra d'observer que dans ces derniers chapitres les tableaux qui passent sous nos yeux n'ont plus la fraîcheur vivante de ceux qui ont précédé. L'imagination ayant affaire à des conceptions absolument idéales et sans aucune analogie avec les réalités concrètes de la nature, est naturellement moins sûre d'elle-même, et ne parvient plus aussi facilement à satisfaire celle du lecteur.



Mais le diable n'est enchaîné que pour mille ans. On se demande naturellement pourquoi? Il serait absurde d'attribuer son relâchement à un manque de vigilance de la part de ses gardiens; il est également impossible d'entrevoir un but moral à sa rentrée en scène. La seule réponse plausible à donner, d'après l'esprit du livre et d'après la base de sa théologie, sera la suivante : Les croyances populaires et les enseignements de l'école parlaient tantôt d'un règne messianique éternel, tantôt aussi en fixaient la durée à mille ans, d'après ce besoin bien connu de tout déterminer par des nombres. Notre auteur combine les deux formules, qui probablement avaient au fond le même sens; et il place la période bien longue sans doute, mais limitée, avant l'autre non circonscrite par des calculs exégétiques dans un cadre restreint. De cette manière, il trouve le moyen d'assurer un privilège très-marqué à certaines catégories d'hommes dont le mérite devait être plus grand à son point de vue, comme nous allons le voir dans la suite du texte. Le relâchement du diable forme donc le point d'intersection entre les deux périodes.

<sup>4</sup> Et je vis des sièges, et ils s'y assirent et il leur fut donné de juger; et je vis les âmes de ceux qui avaient été mis à mort à cause du témoignage de Jésus et de la parole de Dieu, et de ceux qui ne s'étaient pas prosternés devant la bête et son image, et qui n'avaient pas accepté la marque sur leur front et sur leurs mains. Et ils vécurent et régneront avec Christ pendant mille ans. Les autres morts ne vécurent point jusqu'à ce que les mille ans fussent révolus. C'est là la première résurrection. Heureux et saints ceux qui ont part à la première résurrection. Sur eux la seconde mort n'a point de pouvoir, mais ils seront prêtres de Dieu et de Christ, et régneront avec lui pendant mille ans.

XX, 4-6. La première ligne de ce morceau, imitée d'ailleurs d'un passage de Daniel (chap. VII, 9, 22), est sinon obscure, du moins imparfaitement rédigée. Car on n'apprend pas quelles sont les personnes qui prennent place sur les sièges, ni quelles sont celles qui doivent être jugées. On ne se trompera pas en s'arrêtant, à l'égard des premières (non aux apôtres, Matth. XIX, 28, mais) aux anges, peut-être aux 24 vieillards, et à l'égard des secondes, aux catégories nommées plus loin. Car comme le droit de juger est *donné* à ceux qui l'exercent ici, il ne peut pas être question de Dieu, et comme il y en a plusieurs, l'auteur n'a pas

songé à Christ. La scène s'explique parfaitement quand on y trouve ce qu'on pourrait appeler la vérification des titres à la première résurrection.

Comme c'est sur ce texte que se fonde l'antique croyance à un règne millénaire (le *chiliasme*), croyance qui a dominé dans une grande partie de l'ancienne Église au second siècle et plus tard encore, et qui s'est reproduite plus d'une fois dans les temps modernes, il convient de regarder d'un peu plus près à ce que l'auteur en dit positivement.

Nous considérerons d'abord ce mot de *règne* lui-même. Il peut paraître très-mal choisi, puisque les régnants seuls vivent et que tous les autres sont morts; de sorte qu'à vrai dire il n'y a personne pour obéir. A cela il y a une double réponse à donner. L'expression elle-même est empruntée à la théologie judaïque qui promettait aux Juifs, pour l'époque du Messie, la suprématie sur tous les peuples. Elle s'appliquait donc dans l'origine à un état des choses qui ne rentre pas dans les conceptions de notre Apocalypse. Le terme seul y a passé, et ce terme n'a plus de raison d'être. Il faut donc lui chercher une signification nouvelle. Or, cette dernière n'est pas difficile à trouver. Christ établit son royaume, c'est-à-dire il fait triompher la vérité, la justice, la sainteté, et par suite il inaugure une ère de bonheur pour les siens. Ces derniers sont membres du royaume, ils jouissent des biens qui en dépendent. Or, c'est là ce qu'on appellera *régner*, dans le sens chrétien.

Quant au théâtre de cet état de choses, ou au lieu dans lequel le royaume millénaire s'établira, il n'est pas possible d'hésiter : l'auteur lui-même va nous dire que ce sera la terre (v. 9), et plus tard encore, l'idée même de la nouvelle Jérusalem descendant du ciel sur la terre ne laisse pas de doute à cet égard. Du reste, aucun élément grossier et matériel ne se mêle à l'esquisse tracée par le prophète, comme ce fut amplement le cas plus tard dans le chiliasme vulgaire. Nous avons déjà vu que nous sommes autorisés à spiritualiser la notion du règne; celle du *sacerdoce*, qui s'y joint, n'est certes pas moins élevée. Elle exprime l'idée des rapports plus intimes et par cela même plus heureux avec les personnes divines, et les quelques traits purement négatifs qu'y ajoutait plus haut le passage du chap. VII, 15 ss., ne mettent point de couleurs trop épaisses à un tableau que l'imagination des masses n'a pas tardé à gâter par des teintes beaucoup moins délicates.

Enfin il faut examiner à qui l'auteur réserve le privilège de la participation à ce règne millénaire. Il désigne deux catégories d'hommes qui jouiront de cette prérogative ; ceux que la hache du bourreau a frappés à cause de la doctrine de Jésus, et ceux qui ont refusé de se soumettre aux exigences de la police politique et religieuse de l'empire, en d'autres termes, les martyrs et les confesseurs, comme aurait dit un siècle postérieur. Dans beaucoup de cas c'était la même chose ; et il y a eu plus d'un commentateur qui n'a pas cru devoir scinder les deux catégories. Quoi qu'il en soit, les types de l'Ancien Testament, que l'auteur peut avoir eus en vue (És. XXVI, 17 ss. Éz. XXXVII), ne décident pas la question, mais la nature des choses et l'expérience de tous les jours semblent avoir dû inspirer à l'auteur l'idée d'étendre plutôt que de restreindre le cercle de ses bienheureux.

Il reste ici une lacune dans l'exposition des faits eschatologiques. On pourrait se demander où se trouvent, à l'entrée du règne millénaire, ceux qui n'en feront point partie, mais qui plus tard se trouvent inscrits au livre de vie ? Ils n'ont pu être parmi ceux qui périrent dans le carnage d'Harmageddon (chap. XIX, 21) ; ils ne peuvent pas être censés continuer à vivre comme par le passé ; on ne pourra pas dire, enfin, qu'ils ont dû tous mourir antérieurement. A quel moment donc se placera la mort des survivants dans l'ensemble du drame ? C'est là une de ces questions qu'il ne faut pas soulever en face d'une œuvre qui n'a pas la prétention d'être l'exposé prosaïque d'un système de thèses logiquement déduites l'une de l'autre.

<sup>7</sup> Et quand les mille ans seront révolus, Satan sera relâché de sa prison et il en sortira pour séduire les peuples aux quatre coins de la terre, Gog et Magog, et les amener ensemble au combat, nombreux comme le sable de la mer. Et ils marchèrent contre le plateau de la terre, et assiégèrent la citadelle des saints et la ville bien-aimée ; mais le feu du ciel fondit sur eux et les dévora, et le diable qui les séduisait fut jeté dans l'étang de feu et de soufre où sont aussi la bête et le faux prophète, et ils y seront tourmentés jour et nuit aux siècles des siècles.

XX, 7-10. Nous venons de faire voir comment l'auteur est arrivé à intercaler une période de mille ans entre la défaite de l'Antéchrist et le jugement dernier. Les quelques lignes qu'on vient de lire contiennent une confirmation indirecte de notre

explication. En effet, après les tableaux du 16<sup>e</sup> chapitre, dans lesquels nous avons vu périr la totalité des païens de l'empire romain, et du 19<sup>e</sup>, où le même sort frappait les autres peuples qui s'étaient mis au service de l'Antéchrist, on se demande avec raison d'où viennent tout à coup ces peuples innombrables, non encore entamés par les jugements vengeurs de Dieu. Ce n'est pas que l'auteur ait eu besoin de les créer, pour ainsi dire, par les ressources de son imagination, car il les a pris dans Ézéchiél, mais il y a tout de même ici une inconséquence qui dérange l'harmonie et l'homogénéité de ses visions précédentes, et il n'a pu être amené à cette combinaison incommode pour l'ensemble, qu'à la suite de cette autre, non motivée moralement, d'une nouvelle apparition de Satan, laquelle, comme nous l'avons fait remarquer, n'a lieu que pour délimiter la période intercalée, inconnue à l'eschatologie ancienne, tant privée qu'apostolique.

On n'aura pas manqué d'être frappé de la transition brusque et gênante, dans ces quelques lignes, du futur au prétérit. Après avoir commencé à prédire, comme prophète, la nouvelle et dernière levée de boucliers du monde contre le royaume de Dieu, l'auteur continue, comme visionnaire, à en décrire les péripéties comme se dessinant devant ses regards.

Le cadre du tableau est emprunté à Ézéchiél (chap. XXXVIII ; XXXIX), qui parle le premier d'une invasion des peuples lointains du nord, des pays presque fabuleux de Magog (Gen. X, 2, la Scythie), sous le roi Gog. Notre auteur paraît considérer les deux noms comme ceux de peuples voisins ou alliés. Satan, pour combattre les protégés de Dieu, a naturellement besoin d'auxiliaires ; il les trouvera aux extrémités de la terre, dans des contrées restées étrangères aux conflits antérieurs ; il les amène sur le plateau de la terre (litt. : il les fait monter sur la largeur de la terre) pour assiéger Jérusalem où se trouvent les élus. L'expression un peu singulière employée pour cette expédition, s'explique assez bien quand on se rappelle, d'un côté, que Jérusalem pouvait être représentée comme placée au centre de la terre, et de l'autre, qu'elle était située sur une hauteur entourée d'une large étendue de pays où les assiégeants pouvaient s'établir à leur aise.

“ Puis je vis un grand trône blanc et celui qui y était assis ; devant sa face la terre et le ciel s'enfuirent et il ne se trouva plus de place

pour eux. Et je vis les morts, grands et petits, placés devant le trône, et des livres furent ouverts. Et un autre livre fut ouvert, le livre de vie. Et les morts furent jugés selon leurs œuvres, d'après ce qui était écrit dans ces livres. Et la mer rendit les morts qu'elle renfermait, et la Mort et le S'eôl rendirent les morts qu'ils renfermaient, et ils furent tous jugés selon leurs œuvres. Puis la Mort et le S'eôl furent jetés dans l'étang de feu. C'est là la seconde mort, l'étang de feu. Quiconque ne fut point trouvé inscrit dans le livre de vie fut jeté dans l'étang de feu.

XX, 11-15. Résurrection universelle et jugement dernier. Les morts qui n'avaient point eu part au règne millénaire s'étaient trouvés jusque-là dans le séjour commun des morts, dans la région souterraine et sombre, appelée par les Hébreux S'eôl, par les Grecs Hadès, et que nous devrions appeler l'enfer (*inferi*), si ce terme n'était employé de préférence de nos jours pour désigner le lieu des peines éternelles. Car dans le S'eôl il ne s'agissait pas de peines, mais d'une existence incomplète et exempte de douleurs comme de jouissances, d'une espèce de demi-sommeil, tandis que dans l'Hadès il y avait des localités différentes pour les bons et les méchants. Cependant l'auteur mêle à cette conception simple une image plus pittoresque, en faisant revenir les morts des divers endroits où leur dernière heure les avait surpris ; ainsi il y en a qui sortent de la mer. La Mort personnifiée ne représente pas une localité distincte, c'est la puissance qui retenait jusque-là les générations antérieures dans cet état provisoire.

On est étonné de voir l'auteur si sobre de détails à l'égard de la scène de la résurrection. Lui qui avait su mettre à profit les moindres traits de pinceau qui vivifiaient les tableaux prophétiques de l'Ancien Testament, nous paraît manquer à sa tâche au moment où il devait aborder le plus émouvant de tous, celui qui de nos jours encore a pu inspirer les peintres et les poètes et pour lequel les matériaux se trouvaient déjà tout préparés dans Ézéchiël (chap. XXXVII). Il y a cependant dans notre texte quelques traits sublimes qui rachètent ce défaut. Ainsi la majesté du jugement est rehaussée par la présence de Dieu, de ce Dieu dont il n'avait plus été question dans les chapitres précédents, et qui préside ici personnellement à l'acte suprême de son gouvernement. Le prophète n'ose le décrire. Comment son regard s'arrêterait-il sur la personne de Celui dont le ciel et la

terre eux-mêmes ne supportent pas l'aspect ! L'univers matériel, tel qu'il a existé jusque-là, s'enfuit, disparaît, et loin d'adresser à l'auteur la naïve question : où donc se passera la scène du jugement s'il n'y a plus de cadre local auquel l'imagination la rattacherait ? nous sentirons la profonde terreur qui doit saisir l'âme du spectateur en présence de ce vide insondable et à vrai dire impossible à concevoir. Aussi bien comprendrons-nous qu'un pareil état des choses ne saurait durer : un nouveau ciel, une nouvelle terre vont éclore de ce néant, analogue à celui qui a dû précéder la première création, et, par le besoin impérieux de notre intelligence de s'appuyer sur la notion de l'espace, rendue concrète et saisissable par la présence des éléments matériels, nous sommes amenés à conclure que le jugement lui-même ne peut durer que des instants.

Pour ce qui est du fond théologique de l'idée du jugement, nous voyons ici se produire simultanément deux conceptions foncièrement diverses. D'un côté il y a *les livres*, dans lesquels sont inscrits les actes de chaque mortel, et le jugement se fait d'après leurs œuvres. C'est l'expression figurée de la conception morale et populaire, basée sur la liberté de l'homme considéré comme l'auteur de sa destinée future. De l'autre côté il y a *le livre*, dans lequel sont inscrits les noms de ceux qui doivent être préservés de la mort éternelle, et le jugement se fait d'après une décision prise dès avant la création du monde (chap. XVII, 8). C'est l'expression figurée de la conception théologique et spéculative, basée sur l'idée de l'absoluité de Dieu et de la prédestination. Les deux conceptions se retrouvent partout juxtaposés dans le Nouveau Testament, mais nulle part leur voisinage n'est aussi remarquable et pour ainsi dire choquant comme dans notre texte.

Une autre pensée très-heureuse, c'est celle de l'anéantissement de la Mort et du S<sup>e</sup>cl, qui n'ont plus de raison d'être. Car le sort des hommes est fixé d'une manière définitive et éternelle : pour les uns, il y aura une nouvelle Jérusalem sous un nouveau ciel ; pour les autres, l'étang de feu, *la seconde mort*, l'état de damnation sans retour ; un séjour provisoire pour des créatures non encore jugées est d'autant moins nécessaire qu'il n'en naîtra plus et qu'il n'en mourra plus en dehors de ceux dont les destinées s'accomplissent en ce moment même.

' Alors je vis un nouveau ciel et une nouvelle terre ; car le premier ciel et la première terre avaient disparu et la mer n'existait plus. Et je vis descendre du ciel, d'auprès de Dieu, la ville sainte, la nouvelle Jérusalem, dans le costume d'une fiancée qui s'est parée pour son époux. Et j'entendis une forte voix venant du trône qui disait : Voyez ! le tabernacle de Dieu se dresse au milieu des hommes, et il demeurera avec eux, et ils seront son peuple, et Dieu lui-même sera avec eux comme leur Dieu, et il essuiera toute larme de leurs yeux, et la mort ne sera plus, et il n'y aura plus ni deuil, ni lamentation, ni douleur ; car ce qui était autrefois est passé ! Et celui qui est assis sur le trône dit : Voyez, je renouvelle toutes choses ! Et il dit : Écris ! car ces paroles sont sûres et vraies. Et il me dit : C'est fait ! Je suis l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin. A qui a soif, je donnerai de la source de l'eau de la vie gratuitement. Le vainqueur possédera cela, et je serai son Dieu et il sera mon fils. Quant aux lâches, et aux incrédules, et aux profanes, et aux meurtriers, et aux impudiques, et aux sorciers, et aux idolâtres, et à tous les menteurs, leur part à eux c'est l'étang qui brûle de feu et de soufre, la seconde mort.

XXI, 1-8. Le rideau qui voile pour le regard des mortels la perspective de l'avenir, se lève pour la dernière fois. Le mal et la mort sont anéantis ; le théâtre même, sur lequel l'un ou l'autre se déployaient naguère encore, l'ancien monde, le monde du péché, a disparu. Il ne reste plus à faire passer sous les yeux du prophète, et par lui sous ceux de ses lecteurs, que le tableau de la félicité pure et permanente des élus.

Tout d'abord le monde lui-même doit être renouvelé, il doit y avoir une terre et un ciel exempts de toutes les imperfections et calamités qui depuis la perte du paradis ont rempli la demeure des hommes de peines et de privations. Le mal physique n'y doit plus avoir de place et la nature extérieure doit se mettre en harmonie avec la condition morale de l'humanité (Ésaïe LXV, 17 ; LXVI, 22. Rom. VIII, 19 ss.). L'absence de la mer même est à la fois le symbole et le gage de l'absence d'un danger, et de l'éloignement des hommes pour la recherche aventureuse des richesses périssables. Tous les élus devant vivre fraternellement dans la cité de Dieu, l'humanité ne se scindera plus en peuples divers, séparés les uns des autres par des océans.

Cette cité de Dieu est appelée la nouvelle Jérusalem, du nom de l'antique capitale d'Israël dans laquelle Jéhova avait élu

domicile depuis le temps de David. Dès à présent elle existe idéalement au ciel (Gal. IV, 26. Hébr. XI, 10; XII, 22; XIII, 14), mais après le jugement elle descendra sur la terre pour y servir de demeure aux bienheureux. Elle apparaît belle et parée comme une fiancée, car la communauté des fidèles qui doit l'habiter est elle-même la fiancée de Christ (chap. XIX, 7, 8).

La félicité est tout d'abord résumée dans cette idée que Dieu lui-même établira sa demeure au milieu des siens, comme il l'avait toujours voulu et promis. Réconcilié désormais avec un peuple qui n'a plus besoin d'une nouvelle épreuve ou purification, il dresse là son tabernacle et reconnaît pour ses véritables enfants ceux qui s'y sont ralliés (Lév. XXVI, 11, 12. Éz. XXXVII, 27, etc. Comp. 2 Cor. VI, 16 ss.). Il prend la parole, la première fois dans ce livre, pour proclamer, devant le prophète qui doit être son organe, la certitude de ses promesses, basée sur sa propre éternité, et devant l'humanité actuelle, non encore triée par les épreuves à venir, la double rémunération, de la vie et de la mort, réservée par la grâce aux uns, par la justice aux autres. Car on aurait tort de considérer ce discours comme le prononcé de l'arrêt intervenu au moment même du jugement.

<sup>9</sup> Et l'un des sept anges qui avaient tenu les sept coupes pleines des sept dernières plaies vint à moi et me parla en disant : Viens que je te montre l'épouse fiancée de l'agneau. Et il me transporta en esprit sur une grande et haute montagne, et il me montra la ville sainte, Jérusalem, qui descendait du ciel d'auprès de Dieu, ayant en elle la gloire de Dieu. Son foyer lumineux était semblable à une pierre précieuse, à une pierre de jaspe brillante comme le cristal. Elle avait une grande et haute muraille; elle avait douze portes, et sur les portes douze anges, et des noms inscrits qui sont les noms des douze tribus des enfants d'Israël; à l'orient trois portes, et au nord trois portes, et au midi trois portes, et à l'occident trois portes. Et la muraille de la ville avait douze pierres servant de bases et sur elles les douze noms des douze apôtres de l'agneau. <sup>15</sup> Et celui qui me parlait tenait une mesure, une canne d'or, pour mesurer la ville et ses portes et sa muraille. Et la ville était construite en forme quadrangulaire et sa longueur était la même que sa largeur. Et il mesura la ville avec la canne à raison de douze mille stades, la longueur et la largeur et la hauteur en étaient égales. Et il mesura sa muraille, cent quarante quatre coudées, mesure d'homme, comme l'ange s'en servait. Et la muraille était construite en jaspe massif,



et la ville entière en or pur, semblable à du pur cristal. Les bases de la muraille étaient resplendissantes de pierres précieuses de toute espèce : la première base était un jaspe, la seconde un saphir, la troisième une calcédoine, la quatrième une émeraude, la cinquième un sardonx, la sixième une sardoine, la septième une chrysolithe, la huitième un béryl, la neuvième une topaze, la dixième une chrysoprase, la onzième une hyacinthe, la douzième une améthyste. <sup>21</sup> Et les douze portes étaient douze perles, chaque porte était faite d'une seule perle. Et la place de la ville était en or pur, pareil à du verre transparent. Et je n'y vis point de temple, car c'est le Seigneur, le Dieu tout-puissant, qui en est le temple ainsi que l'agneau. Et la ville n'a besoin ni du soleil, ni de la lune, pour qu'ils l'éclairaient, car c'était la gloire de Dieu qui l'éclairait, et l'agneau en était le flambeau. Et les peuples accourent à sa lumière et les rois de la terre viennent y porter leurs richesses. Et ses portes ne sont jamais fermées le jour, car il n'y a point là de nuit ; et l'on y porte les richesses et les trésors des nations. Et il n'y entre jamais rien d'impur, ni personne qui pratique l'abomination et le mensonge, mais seulement ceux qui sont inscrits dans le livre de vie de l'agneau. <sup>1</sup> Et il me montra un fleuve d'eau de la vie, limpide comme le cristal, lequel sortait du trône de Dieu et de l'agneau. Au milieu de la place et près du fleuve, en deçà et au delà, est l'arbre de la vie portant douze fois du fruit, et rendant son fruit à chaque mois ; et les feuilles de l'arbre servent à la guérison des nations. Et il n'y aura plus rien de maudit, et le trône de Dieu et de l'agneau sera là, et ses serviteurs l'adoreront et verront sa face, et son nom sera sur leurs fronts. Et il n'y aura plus de nuit, ni aucun besoin de flambeau et de lumière, parce que le Seigneur Dieu les éclairera et ils régneront aux siècles des siècles.

XXI, 9-XXII, 5. C'est la description de la nouvelle Jérusalem qui termine la série des visions et forme pour ainsi dire la décoration de la scène finale. Les traits en sont empruntés en partie à la célèbre vision d'Ézéchiel (chap. XL ss.), puis aussi au 60<sup>e</sup> chapitre d'Ésaïe ; mais l'imagination de l'apocalypticien renchérit sur ces modèles tant à l'égard du symbolisme qu'au point de vue de l'éclat des couleurs. C'est l'ange même qui lui avait montré la chute de Rome, qui se charge aussi de cette nouvelle initiation (comp. Éz. XL, 2).

La première chose qui frappe l'œil du prophète en extase, c'est un *foyer lumineux*, un point central scintillant comme de l'éclat de la plus belle pierre précieuse ; plus loin, il constate que cet

éclat est tel que le soleil et la lune sont choses superflues, et que la nuit y est chose inconnue. Cette lumière permanente et intense est celle de la gloire de Dieu, qui réside au milieu de la cité sainte et dont la majesté rayonne au dehors avec une clarté incomparable. (La phrase : les portes ne se ferment pas de jour, *car* il n'y a pas de nuit, phrase en apparence assez singulière, est pourtant très-justement tournée. Ordinairement les villes ferment leurs portes de nuit, or, ici il n'y a pas de nuit ; donc, si l'on veut faire remarquer la constante ouverture des portes, il faut bien dire qu'elles ne se ferment pas de jour.)

La ville elle-même, quant à son étendue, à ses proportions, aux matériaux de construction, est tout ce qu'on peut concevoir de plus imposant et de plus splendide. Il est vrai que la description laisse par ci par là quelque chose à désirer relativement à la lucidité, si bien qu'il en a été donné dans les commentaires des idées assez diverses. Cependant il n'est pas trop difficile de comprendre la pensée de l'auteur. Il s'agit d'un carré dont chaque côté (et non le pourtour au total) a 12,000 stades de longueur, c'est-à-dire 500 lieues. S'il est ajouté que la hauteur a été égale à la longueur et à la largeur, cela ne veut pas dire que les édifices aient eu une pareille hauteur (ce qui serait passablement ridicule, surtout à côté d'un mur de 144 coudées), mais que toute la ville était bâtie sur une montagne qui avait cette hauteur. Ces chiffres, est-il dit, ont leur valeur ordinaire, bien que ce soit un ange qui ait pris les mesures ; le lecteur peut donc aisément se représenter les vraies proportions. La ville a douze portes, trois de chaque côté, ce qui fait également douze compartiments ou parties de mur entre les portes, huit à face unie, quatre à angles saillants. Chacun de ces pans de mur, de plus de 160 lieues d'étendue l'un, repose sur un immense bloc massif de pierre précieuse (et non sur douze pierres superposées les unes aux autres). Les noms des douze pierres sont empruntés à la description du pectoral du grand-prêtre, Exode XXVIII et XXXIX (les noms de la traduction sont en partie choisis au hasard, en partie on a dû même conserver le nom grec, faute de science suffisante). Intérieurement, la ville consiste en une rangée de maisons faisant face à une grande place traversée par un fleuve et plantée d'arbres. Il n'est pas question de rues au pluriel et cela par une très-juste raison. Le trône de Dieu étant au milieu, tous les habitants doivent pouvoir le voir à tout instant. On pourrait même se demander si l'auteur y a réel-

lement vu des maisons ? Du moins en disant que la ville est un temple, il semble très-naturel de se représenter la nouvelle Jérusalem comme une vaste cour entourant le trône de Dieu, et dans laquelle sont réunis d'une manière permanente, comme autrefois à Sion dans les jours de fête, tous les adorateurs du Très-Haut. Les autres détails n'ont pas besoin d'explication. L'arbre de la vie est pris dans la Genèse, chap. III; le fleuve dans Éz. XLVII. La vie éternelle est censée alimentée par ces deux éléments, et le fruit de l'arbre n'est plus comme jadis un fruit défendu; au contraire, il s'offre avec une fécondité dont la nature actuelle n'a point d'exemple.

Il ne faut pas demander pourquoi il y a des murs, puisqu'il n'y a plus d'ennemi à craindre; pourquoi des portes, puisqu'elles sont toujours ouvertes? pourquoi des anges gardiens sur les tours? Tous ces traits sont pour ainsi dire dictés par la notion même d'une ville et ne doivent que définir cette dernière. Autrement ce seraient autant d'inconséquences. Du reste, les anges symbolisent l'idée de la protection céleste, à la fois immédiate et efficace.

Mais voici un trait bien autrement curieux : Les *nations*, c'est-à-dire les païens, accourent à la cité de Dieu, à sa lumière (litt.: à travers sa lumière), ainsi que les *rois* de la terre, pour y apporter leurs richesses, en guise d'offrande. Ce trait, l'auteur l'a copié textuellement dans Ésaïe (chap. LX, 3 ss.), où il est parfaitement à sa place. Car le prophète hébreu peint un avenir où les peuples païens se convertiront à Jéhova et où Jérusalem sera, même au point de vue politique (du moins dans le sens de la théocratie), le centre du monde. (Comp. És. II, 1 ss. Mich. IV, 1 ss., etc.) Mais cela ne cadre pas avec la situation donnée dans notre Apocalypse, où il n'y a plus d'autres habitants sur la terre que ceux de la nouvelle Jérusalem, et où toute différence antérieure, nationale ou religieuse, est effacée; où notamment il ne peut plus être question de rois régnant sur n'importe quelle partie de la terre en dehors de Jérusalem. Les copistes paraissent avoir senti ce qu'il y a de singulier et de gênant dans ce trait particulier, et ils ont essayé de faire disparaître la difficulté en écrivant : *les peuples* (c'est-à-dire la foule) *des sauvés*. Mais cela ne suffit pas (surtout tant que les rois y figurent à part) pour rendre au tableau son unité propre et son harmonie avec les conceptions précédentes.

<sup>6</sup> Et il me dit : Ces paroles sont sûres et vraies, et le Seigneur, le Dieu des esprits des prophètes, a envoyé son ange pour montrer à ses serviteurs ce qui doit arriver prochainement. « Voyez, je viens bientôt ! » Heureux celui qui garde les paroles de la prophétie de ce livre !

XXII, 6, 7. Ce qui reste du texte forme l'*épilogue* du livre de l'Apocalypse. Il commence par ce que nous pourrions appeler la souscription finale, laquelle, d'après la coutume des anciens, reproduit simplement le titre ou l'inscription placée en tête. Nous avons donc ici la répétition du 1<sup>er</sup> verset du 1<sup>er</sup> chapitre, suivi de l'épigraphe. Cette dernière est le sommaire de tout le volume, 1<sup>o</sup> quant à sa partie prophétique, résumée ici dans une courte phrase qui est mise dans la bouche de Christ lui-même ; 2<sup>o</sup> quant à sa partie parénétique, comprise dans cette autre phrase : Heureux celui qui se prépare à ma venue !

Le corps de l'épilogue (v. 8-20) correspond à la partie du prologue qui comprend les sept épîtres, et se compose, comme chacune de ces dernières, d'une attestation, d'une promesse et d'un avertissement ; avec cette seule différence, qu'ici la promesse occupe la place principale, tandis que dans les épîtres, c'était l'avertissement.

<sup>8</sup> Et c'est moi, Jean, qui ai vu et entendu ces choses, et quand je les eus vues et entendues, je me jetai aux pieds de l'ange qui me les avait montrées, pour me prosterner devant lui. Mais il me dit : Garde-toi de faire cela ! Je suis un serviteur comme toi et tes frères, les prophètes, et ceux qui gardent les paroles de ce livre. C'est Dieu que tu dois adorer.

XXII, 8, 9. Jean déclare avoir été témoin oculaire et immédiat des choses qu'il rapporte ; car en partie c'étaient des visions qu'il avait eues, en partie des explications authentiques données par un ange, organe du révélateur suprême. Du reste, voy. chap. XIX, 10.

<sup>10</sup> Et il me dit : Ne scelle point les paroles de la prophétie de ce livre : le moment est proche ! Que le méchant continue à mal faire, que l'impur soit encore impur, que le juste pratique encore la justice, que le saint continue à se sanctifier ! Voyez, je viens bientôt, et ma rémunération sera avec moi, pour rendre à chacun selon qu'aura été son œuvre. Je suis l'Alpha et l'Oméga, le premier et le dernier, le commencement et la fin. <sup>14</sup> Heureux ceux qui pratiquent ses comman-

déments pour avoir droit à l'arbre de la vie et pour entrer par les portes de la ville ! Dehors les chiens, et les sorciers, et les impudiques, et les meurtriers, et les idolâtres, et quiconque aime et pratique le mensonge ! Moi, Jésus, j'ai envoyé mon ange pour vous enseigner cela dans les églises. Je suis le rejeton et la race de David, l'astre brillant du matin. — Et l'Esprit et la fiancée disent : Viens ! Et que quiconque l'entend, dise : Viens ! Que celui qui a soif vienne, et que celui qui le désire, reçoive de l'eau de la vie gratuitement !

XXII, 10-17. Tout ce que nous lisons ici peut être considéré comme un résumé final des promesses apocalyptiques. Pour plus de solennité, elles sont mises dans la bouche de Christ ; seulement les premières et les dernières lignes de ce passage peuvent être attribuées à d'autres interlocuteurs : le préambule à l'ange, la fin au prophète, interprète de la pensée divine. Voici d'ailleurs le contenu du texte réduit à sa plus simple expression :

1° Le moment de l'accomplissement est proche, donc il n'y a pas lieu de cacher cette prophétie, de la sceller (chap. X, 4) ; au contraire, elle doit être connue de tout le monde, car l'avertissement est pressant. Dans le petit espace de temps, d'ici à la fin, chacun pourra continuer son genre de vie actuel, les méchants comme les bons ; ceux-là n'en seront que plus sûrement punis, ceux-ci ne seront pas indéfiniment éprouvés. Menace ou promesse, le salaire ne leur fera pas défaut.

2° Les bons, encouragés à bien faire jusqu'au bout, sont affermis par la certitude que celui qui promet est aussi dans le cas d'accomplir. Christ, auquel sont décernés ici les attributs de la divinité absolue, est le suprême dispensateur de la félicité de son royaume. Heureux ceux qui s'en tiennent à lui, malheur à ceux qui lui préfèrent les jouissances du péché ! Pour les autres épithètes de Christ, voy. chap. II, 28 ; V, 5.

3° L'Esprit, savoir celui qui inspire le prophète écrivain, et la fiancée, c'est-à-dire la communauté des fidèles auxquels il parle, en un mot, tous ceux qui, dans la présente génération, acceptent ces glorieuses espérances et se les approprient, en sont arrivés à ne plus redouter l'avenir, mais à en demander ardemment l'accomplissement ; et l'auteur exhorte ses lecteurs à s'unir à lui dans ce vœu.

<sup>18</sup> Je l'atteste à quiconque entend les paroles de la prophétie de ce livre : Si quelqu'un y ajoute quelque chose, Dieu lui ajoutera à lui les plaies décrites dans ce livre ; et si quelqu'un ôte quelque chose des paroles du livre de cette prophétie, Dieu lui ôtera à lui sa part de l'arbre de la vie et de la ville sainte, décrits dans ce livre. <sup>20</sup> Celui qui atteste cela, dit : Oui, je viens bientôt.

XXII, 18-20. Voilà maintenant l'avertissement menaçant. On peut le mettre tout entier dans la bouche de Christ, en vue de la phrase qui le termine, mais on peut aussi considérer cette dernière comme une sanction donnée par Christ, qui *atteste* tout ce qui a été prédit dans le livre, à la menace prononcée par l'auteur, lequel *atteste* que la prophétie est chose sacrée et inviolable. Au fond, cela revient au même. « Je viens bientôt ! » était-il dit aux fidèles soupirant après le repos. « Je viens bientôt ! » est-il dit aux téméraires qui, de leur propre gré, changeraient les règles de l'avenir en faussant la prédiction, soit quant à son objet, soit quant à l'époque de l'accomplissement.

Reste une prière finale et la bénédiction, chap. XXII, 20, 21.

Amen, viens, Seigneur Jésus ! <sup>21</sup> Que la grâce du Seigneur Jésus soit avec tous !

---

## LITTÉRATURE

---

- F. LÜCKE.** Versuch einer vollständigen Einleitung in die Offenbarung  
Johannis. 2<sup>e</sup> éd. Bonn, 1852. 2 t.
- G. H. A. EWALD.** Commentarius in Apocalypsin Joannis. L., 1828.
- F. DÜSTERDIEK.** Kritisch - exegetisches Handbuch zur Offenbarung  
Johannis. Gøtt., 1859.
- F. BLEEK.** Vorlesungen über die Apocalypse. B., 1862.
- GUST. VOLCKMAR.** Commentar zur Offenbarung Johannes. Zür., 1862.
- H. KIENLEN.** Commentaire historique et critique sur l'Apocalypse de  
saint Jean. P., 1870.
-















